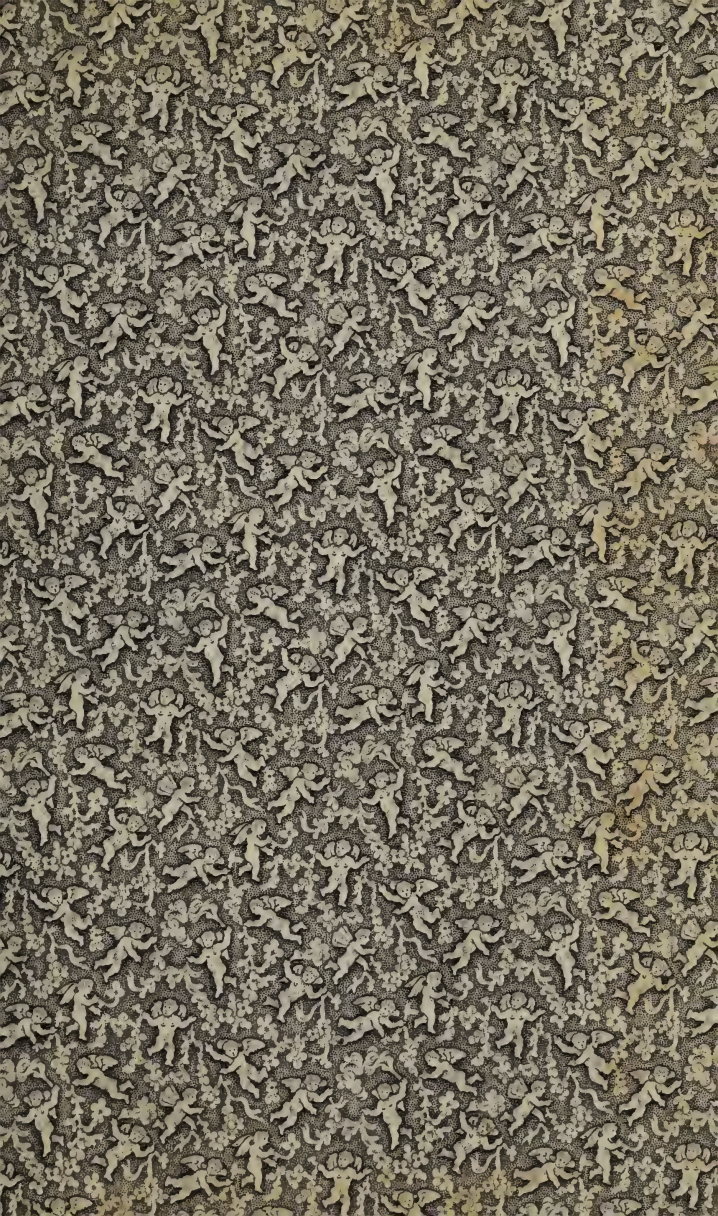


№ 717

MES

AVENTURES AU SÉNÉGAL

Paris — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

V. VERNEUIL

MES AVENTURES

AU

SÉNÉGAL

SOUVENIRS DE VOYAGE.

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

La traduction et la reproduction sont réservées.

1858

8179

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesaventuresaus00vern

MES

AVENTURES AU SÉNÉGAL

SOUVENIRS DE VOYAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Saint-Louis vu de la mer. — Le pilote Fara et ses compagnons. — Débarquement.

Cinquante-six jours après son départ de Toulon, la frégate qui nous conduisait au Sénégal arriva devant Saint-Louis. Il était minuit lorsque l'on mit en panne. Quoique nullement dangereux, le mouillage en pleine mer offre des circonstances, sinon effrayantes, du moins assez

solennelles. Le ciel était obscur; quelques fanaux, suspendus au bout des vergues, jetaient seuls une faible clarté sur le tillac. Pendant que le commandant, respectueusement entouré de ses officiers, compassait la carte marine déroulée sur une table, les matelots disposés par groupes à leur poste s'entretenaient à voix basse. Une demi-heure s'écoule ainsi dans l'incertitude, le commandant monte alors sur le banc de quart. L'équipage devient attentif; les passagers s'arrêtent et attendent en silence. Tout à coup le roi du bord donne le signal, un lieutenant répète l'ordre avec le porte-voix; les quartiers-maîtres sifflent, le chef charpentier coupe le câble qui lie l'ancre au bossoir, et l'énorme grappin bondit dans les flots. Bientôt les conversations reprennent plus animées qu'avant le mouillage, comme si l'on se croyait délivré d'un grand péril parce qu'une racine de fer attache la frégate au fond de l'Océan.

— Elle ne bondira plus sur les flots, elle ne se penchera plus mollement sous le vent, pour faire boire ses sabords, la fringante *Didon*, se disaient poétiquement les poltrons, heureux d'être au terme de la traversée.

Après le mouillage, laissant mon hamac se

balancer vide dans ma cabine, je restai sur le pont. La nuit était aussi chaude qu'un jour d'été à Paris. Humant la brise pour rafraîchir ma poitrine, il me tardait bien d'apercevoir cette terre sauvage où je devais résider. J'étais impatient aussi de juger si en dépit de l'obscurité, et sans autres indications que ses calculs, notre vieux commandant s'était arrêté juste devant Saint-Louis.

Vers quatre heures, le vent d'est, commençant à souffler, apporta du sable et des sauterelles. Un peu plus tard, des mouettes, connues pour ne pas s'éloigner du rivage, apparurent rasant la surface de la mer, et suivant avec agilité le mouvement des flots. Enfin le soleil se leva, et il fit subitement aussi jour qu'à midi; car, ainsi que j'avais eu déjà occasion de m'en convaincre, entre les tropiques il n'y a plus ni aurore ni crépuscule. Cependant un épais brouillard voilait encore la terre; ce ne fut que vers dix heures que nous pûmes apercevoir le rivage. Le commandant ne s'était pas trompé; nous étions devant Saint-Louis, et je m'émerveillais de l'habileté de nos marins.

Une distance d'environ cinq milles nous séparait de la ville. On braqua les lunettes, et les pas-

sagers surtout se montraient empressés d'y voir. Saint-Louis se présentait sous l'aspect d'une Athènes ou d'une Corinthe. On apercevait des terrasses gracieusement superposées, d'immenses colonnades brillant au soleil, comme si elles eussent été d'albâtre ou de porphyre. Je me croyais le plus heureux des mortels de venir visiter une si belle cité, et je sentais redoubler en moi l'impatience de l'arrivée.

Un grand nombre de pêcheurs ne tardèrent pas à apparaître sur le rivage, et rendirent le tableau encore plus pittoresque. Nous les vîmes pousser leurs pirogues en mer, puis les uns en *pagaillant*, les autres à l'aide d'une petite voile triangulaire, s'éloignèrent peu à peu de la terre, et se dispersèrent sur l'Océan. Plusieurs passèrent à une faible distance de notre navire, et les passagers, pour qui ces choses étaient toutes nouvelles, se penchaient sur le bastingage pour examiner avec curiosité ces hommes noirs et nus qui gouvernaient avec assurance de frêles esquifs, où Auriol, notre incomparable équilibriste, ne se fût peut-être pas tenu sans les faire chavirer.

Bientôt une pirogue envoyée par le gouverneur de Saint-Louis aborda la frégate, et les trois

nègres qui la conduisaient grimpèrent agilement sur le pont. Ils furent aussitôt entourés; chacun de nous voulait les voir et entendre leur étrange langage. Ils portaient pour tout vêtement un caleçon de bain. L'un d'eux se faisait remarquer par une démarche fière et une physionomie intelligente; c'était le chef, il se nommait Fara, et nous était envoyé pour piloter la frégate le long de la côte. Fara se montra très-aristocrate, et ne répondit qu'aux questions des officiers. Il avait apporté un turbot qu'il voulait offrir au commandant; on lui fit remarquer que ce poisson à moitié dépecé n'était pas présentable.

— Je n'ai pas vendu ce qui manque, répondit-il; mon fils avait faim, j'ai dû lui en donner un morceau; j'espère que le commandant acceptera ce reste qui n'est pas un rebut de marché.

Le commandant reçut en effet gracieusement ce présent du pilote, et lui fit donner un habillement complet de matelot. Fara s'en vêtit immédiatement, et devint plus orgueilleux encore qu'auparavant. Il étalait avec soin les bouts de sa ceinture rouge, il ne cessait d'admirer les boutons luisants de sa veste; il prenait à chaque instant, à la main, son petit chapeau ciré, et regardait avec une joie visible le ruban sur lequel

était écrit, en lettres dorées, le nom de la frégate. On lui donna à manger ainsi qu'aux deux autres nègres, mais Fara prenait la part du lion. Il buvait tout le vin, et ne laissait qu'une faible portion d'aliments à ses compagnons. On lui en fit quelques reproches.

— Le commandant de la frégate vit-il comme ses matelots? s'écria-t-il. Ne dois-je pas aussi mieux me traiter que ces deux hommes, puisque je suis leur chef?

Cette réplique avait sans doute une trop haute portée pour qu'on y pût répondre; on se borna à rassasier copieusement Fara, qui voulut bien ensuite laisser manger ses compagnons.

Après leur repas, les deux nègres du pilote se disposèrent à regagner la terre. Un capitaine pressé d'arriver à Saint-Louis ayant demandé à descendre dans leur pirogue, ils consultèrent Fara, qui, après un assez long examen de l'Océan et du ciel, décida qu'ils pouvaient sans danger emmener l'officier. Les nègres savent si bien apprécier l'état de la mer, que l'on peut se confier à eux en toute sûreté. Leur dévouement est d'ailleurs sans bornes; ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour sauver un Européen. L'officier, qui partait avec les compagnons de Fara, s'assit sur un fauteuil

et à l'aide d'une poulie on le descendit dans la pirogue, où il se coucha pour ne plus remuer jusqu'à son débarquement.

La frégate se mit ensuite à louvoyer le long de la côte pour aller à la rencontre d'un bateau à vapeur qui devait venir prendre les passagers. Debout sur la dunette à côté du commandant, Fara indiquait fièrement la direction à suivre.

Il y avait cinq cents hommes à débarquer à Saint-Louis; vers le soir, la mer étant devenue houleuse, le transbordement fut fort difficile; aussi la nuit était-elle avancée lorsqu'on eut achevé, et le bateau dut attendre le lendemain pour rentrer à Saint-Louis.

Le roulis du petit navire était si différent de celui de la frégate, qu'il nous fallut encore avoir le mal de mer. Nous passâmes une nuit détestable. Le lendemain, lorsque le bateau voulut entrer dans le fleuve, la barre se trouva mauvaise, et nous dûmes attendre un signal favorable des télégraphes établis depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à Saint-Louis.

L'embouchure du Sénégal est toujours très-agitée et dangereuse. Des nègres expérimentés, attachés au service du fleuve, ayant tracé la ligne à suivre avec des bouées, nous passâmes sans

accident. Une fois dans les eaux calmes, le bateau avança rapidement.

Saint-Louis est à environ sept lieues de l'embouchure du Sénégal. A l'ouest, le fleuve n'est séparé de la mer que par une étroite langue de terre, ou plutôt de sables arides, sur laquelle on aperçoit d'immenses volées d'oiseaux aquatiques. Pour toutes constructions, tant indigènes qu'européennes, on n'y voit que les tours des sémaphores. L'autre rive du fleuve est aussi presque entièrement déserte. Cependant à deux lieues environ de l'embouchure, nous vîmes en passant une verdoyante oasis au milieu de laquelle est agréablement situé un village assez considérable nommé Gandiole.

Trois heures après avoir franchi la barre, nous arrivâmes à Saint-Louis, que j'étais impatient de voir de près.

II

Le baron et la baronne de C... — Mœurs et usages du pays. — Un bal sénégalais.

Le bateau à vapeur, en arrivant devant Saint-Louis, avait ralenti sa marche; aussi pus-je bientôt contempler à mon aise la partie de la ville que nous côtoyions. Je cherchais les grands monuments que j'avais admirés la veille. A la pointe méridionale de l'île, j'aperçus une chétive batterie dont les canons étaient enfouis sous les ruines des bastions. Je découvris en même temps des huttes en roseaux qui avaient à peu près la forme

de nos ruches. Un grand nombre de ces cabanes étaient éventrées, renversées ou incendiées. Aux toitures coniques et enfumées de celles qui paraissaient habitées, pendaient de sales guenilles et des débris de viande ou de poisson. La rive du fleuve, le long des cases, était éboulée et couverte d'ordures. Quelques vieilles négresses nues, aux seins pendants, accroupies çà et là dans la fange, fumaient leur pipe et nous regardaient passer. Tout ce qui s'offrait à ma vue m'inspirait un mortel dégoût; mes illusions s'évanouissaient. Pour me consoler, je me dis que ce n'était là que le quartier de la ville abandonné aux sauvages; que je retrouverais sans doute les belles terrasses et les riches colonnades du côté de la mer. Bientôt apparurent des murailles de briques, et le bateau à vapeur mouilla devant un quai en maçonnerie dont l'aspect ranima un peu mes espérances. Une foule de nègres et de négresses se réjouissaient sur la place du port en l'honneur de notre arrivée. Leur nudité, leurs cris sauvages, leurs danses bizarres et leur musique étrange, étaient plus capables d'effrayer que d'inspirer de la joie. Pour ma part, j'aurais voulu pouvoir fuir une terre qui me semblait maudite. Cependant il me fallut débarquer. A peine eus-je mis le

pied sur la terre que je me vis entouré par une troupe de nègres qui me jetaient des mots barbares dans les oreilles, en gesticulant de la manière la plus grotesque. Chère France, que je te regrettais! comme je maudissais le moment où je t'avais quittée! Je cherchais de toutes parts quelqu'un à qui je pusse demander mon chemin, lorque je fus enfin abordé par un homme à peu près vêtu à la française.

— Pourriez-vous m'indiquer un hôtel? lui demandai-je.

— Il n'y a pas d'hôtel ici, me répondit l'inconnu; mais je suis le baron de C..., employé de votre administration, et le gouverneur m'a chargé de vous recevoir. Si vous voulez venir chez moi, vous y resterez jusqu'à ce que vous ayez trouvé un logement.

J'acceptai avec reconnaissance, et M. de C... me conduisit aussitôt à son habitation, située non loin du port. Le baron m'introduisit dans une vaste cour, au fond de laquelle s'élevaient quelques cases en roseaux comme celles que j'avais déjà vues sur le rivage. Devant ces huttes, une rangée de négresses pilait du millet dans des mortiers semblables à de vastes égrugeoirs. A notre vue, elles plièrent les genoux, firent sauter leurs pilons,

frappèrent trois fois des mains avant de les rattraper, et continuèrent à piler en chantant. Ces négresses n'avaient pour tout vêtement qu'un étroit morceau de guinée bleue noué autour des hanches. Deux d'entre elles portaient un enfant lié sur leur dos. Ces pauvres petits êtres dormaient tranquillement la tête reposée sur l'épaule de leurs mères, qui les berçaient ainsi d'une assez brusque façon. En face des cases de ses esclaves s'élevait le logis de M. de C... Au rez-de-chaussée étaient la cave, la cuisine et les magasins. Mon hôte habitait le premier, où l'on arrivait par un escalier extérieur en maçonnerie. Nous entrâmes d'abord dans une vaste pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger. Les murs en étaient nus et blanchis au lait de chaux. Une grande table oblongue occupait le milieu, et trois canapés s'appuyaient sur les côtés. Au lieu d'être garnis de moelleux coussins ou de sommiers à ressorts, ces canapés, construits en planches, étaient seulement recouverts avec des nattes tressées en mosaïques de diverses couleurs. Des sandales en maroquin, un large chapeau de palmier et des pipes étaient accrochés aux murailles. Nous passâmes bientôt de cette salle dans la chambre de Mme de C.... La baronne était assise sur un ca-

napé, les jambes croisées comme nos tailleurs sur leurs établis.

Ce fut seulement devant sa femme que je songeai à examiner la personne du baron. Petit et mal fait, il portait une tête énorme pour sa frêle stature; il avait les cheveux crépus, le nez épaté, les lèvres grosses et pendantes; en outre, il lui manquait un œil. Son teint, d'un noir sale, ne l'empêchait pas de se parer du titre de blanc. Mme de C... était au contraire d'une remarquable beauté. Elle n'appartenait à aucune des races sénégalaises; le baron l'avait enlevée à un camp de Mores nomades venus du nord de l'Afrique. Sa belle figure aux traits grecs, au teint pâle et légèrement bruni des Andalouses, était encadrée par des cheveux d'un noir d'ébène gracieusement déroulés sur ses épaules nues. Des dents fines bien rangées brillaient comme des perles entre ses lèvres vermeilles. Ses deux grands yeux, ombragés de longs cils de jais, méritèrent surtout mon admiration. Elle paraissait avoir vingt ans, tandis que le baron en accusait quarante. Un mouchoir rayé, roulé comme un cornet, surmontait assez coquettement le beau visage de la baronne. De longues et grosses boucles d'or pendaient à ses oreilles; une chemisette de mousseline

fine voilait à peine sa gorge, et la partie inférieure de son corps était enveloppée dans plusieurs pagnes. Elle filait du coton et faisait pirouetter son léger fuseau avec une remarquable habileté; je remarquai la précaution qu'elle prenait de se blanchir souvent les doigts à un morceau de craie, afin de ne pas salir son fil. Le baron lui ayant dit qui j'étais, elle me salua de la tête en souriant, et m'adressa quelques mots que M. de C... me traduisit : elle me souhaitait une jolie femme pendant mon séjour à Saint-Louis. Je l'en remerciai vivement, et, pour terminer notre entretien, elle se prit à rire aux éclats, ce qui me parut assez extraordinaire.

Après cette courte visite à sa femme, le baron me ramena dans le salon, où il m'invita à fumer en attendant le dîner, qu'on ne tarda pas à servir. Deux jeunes négresses étendirent une natte en place de nappe, et nous nous mîmes à table. Dans l'assiette du baron était une calebasse mi-pleine d'une sorte de bouillie comme je n'en avais jamais vu.

— Vous ne connaissez pas encore ce mets? me dit M. de C...; si vous restez à Saint-Louis, il ne tardera pas à vous devenir familier, car tout le monde en mange ici.

— Qu'est-ce donc ?

— Parbleu ! c'est le fameux couscous dont vous devez avoir entendu parler! le potage privilégié des Africains! Pour ma part, vous voyez combien j'y suis attaché, puisqu'en votre compagnie, sauf à vous faire mes excuses, je ne puis m'en priver au commencement de mon dîner.

— Vous auriez tort de vous gêner, chaque pays doit avoir ses usages.

— Vous trouverez au moins extraordinaire, continua le baron, que je mange cette bouillie avec les doigts. Le couscous perd de sa qualité dans une cuillère. Voulez-vous en goûter avant que je commence?

— Volontiers !

Je mis en effet quelque peu de couscous sur mes lèvres, mais je fus aussitôt obligé de le jeter; de ma vie je n'avais encore trouvé rien de plus fade : on eût dit une pâte de poussière. Mon hôte s'amusa beaucoup de mes grimaces.

Les autres mets n'étaient guère mieux à mon goût que le couscous; mais, ayant souffert la faim sur le bateau à vapeur, je mangeai assez copieusement, en dépit des sauces au piment et à l'alo qui mettaient mon gosier à une rude épreuve. Je me dédommageai sur les bananes, les gouyaves, la

crème de coco et les ananas, apportés au dessert. Mon estomac fut peut-être aussi plus complaisant parce que les plats m'étaient présentés par les belles mains de Mme de C...; je dois dire que, dès le commencement du dîner, elle était venue se placer debout derrière son mari pour nous servir. Cette circonstance m'avait paru plus étrange que tout le reste. A plusieurs reprises, je priai la baronne de vouloir bien se mettre à table et de nous laisser servir par ses esclaves. Elle ne répondait pas à mes invitations, et le baron restait aussi muet à ce sujet, lorsque, fatigué sans doute de mes instances, il me dit : — Ne faites pas attention, monsieur; dans ce pays, les femmes servent leurs maris à table. Je sais que les Français sont plus galants; mais, au risque de paraître barbares, nous autres Sénégalais nous préférons tenir ainsi nos femmes; c'est le moyen d'éviter de plus grands dangers.

Mme de C... ne paraissait nullement émue des outrages que lui faisait subir son époux; elle se montrait toujours heureuse. Après le dîner, elle nous fit de la musique avec de vives démonstrations de joie. L'instrument dont elle se servait m'intrigua beaucoup. C'était un coffre en planches brutes assez mal jointes dans lequel de légers mor-

ceaux de bois aplatis étaient disposés en clavier, comme les lames de verre de nos harmonicas ; sous ces touches étranges pendaient des calebasses. Il me fut impossible de m'expliquer comment se produisaient les sons pleins de douceur que la baronne obtenait en frappant sur les rangées de bois avec un petit maillet. Cet instrument n'est pas connu des peuples du littoral où nous sommes établis; on ne le trouve que chez les Banbaras, qui habitent les rives du Niger. L'abbé Mareille, ex-préfet apostolique, a dû en déposer un au musée naval de Paris.

La gracieuse baronne ayant cessé de nous charmer par ses chants et sa musique, nous allâmes prendre le frais à une croisée qui s'ouvrait sur la rue ; des cris de joie et des roulements de tam-tams se firent entendre ; je demandai au baron ce que signifiait ce bruit ; il me répondit qu'on donnait un bal dans la maison voisine, et me proposa d'y aller. Je refusai d'abord ; mais comme il insistait, je consentis à l'y suivre. Nous franchîmes lestement la courte distance qui nous séparait de l'habitation où se donnait la fête. M. de C... entra et m'introduisit sans cérémonie dans la salle du bal. Il est impossible à un Européen qui n'est pas allé au Sénégal de se figurer combien le spectacle

qui s'offrit alors à ma vue était à la fois burlesque et dégoûtant. Mes regards se portèrent d'abord vers une foule de négresses accroupies sur le parquet. J'aperçus ensuite dans un angle de la salle cinq ou six hommes presque entièrement nus ; c'étaient les musiciens renommés du pays ; ils ressemblaient plutôt à des satyres qu'à des êtres humains. Enfin les signardes, les dames de la fête, n'étaient guère moins bizarres que leur entourage. En voyant leurs coiffures pyramidales, leur teint jaune, leur air triste et mystique, je crus assister à un sabbat et me trouver au milieu d'une troupe de magiciennes. Je voulais reculer, mais, saisi au collet par la maîtresse du logis, vigoureuse mulâtresse dans la force de l'âge, je fus bien obligé de rester. Pressé de me montrer son talent, M. de C... invita immédiatement une signarde et se mit en danse. Les musiciens tapèrent à coups redoublés sur leurs tam-tams ; les négresses chantèrent ou plutôt hurlèrent en battant des mains, et le baron et sa danseuse se prirent à faire des grimaces et des contorsions indescriptibles.

Les spectateurs se pâmaient d'aise et applaudissaient vivement. Les danseurs, s'animant de plus en plus, ne cessèrent que lorsqu'ils furent écumants de sueur.

— Eh bien, comment trouvez-vous notre danse? me demanda le baron d'un air triomphant.

— Charmante ! vous vous en acquittez fort bien; mais nous allons partir, car j'ai besoin de repos.

— Nous allons, en effet, sortir dans un instant; toutefois, il faut que vous fassiez danser la maîtresse de la maison.

— Vous plaisantez... Je ne connais pas cette danse, vous le savez bien.

— Vous vous en tirerez comme vous pourrez, l'usage le veut; ce serait une grande impolitesse si vous ne le faisiez pas.

— Vous eussiez au moins dû m'avertir, je ne serais pas venu.

— Je n'y ai pas songé, allons! venez faire votre invitation.

Malgré ma résistance, je me vis obligé de danser avec la mulâtresse qui m'avait si rudement accueilli lors de mon entrée dans son salon. Ma danseuse se démenait déjà depuis longtemps devant moi, et je restais toujours immobile. Tout à coup une inspiration me vint; j'étais trop jeune pour avoir totalement oublié la danse pleine de désinvolture qui fait le charme de nos bals publics. Je me hasardai, et je fus couvert d'applaudissements

par les spectateurs qui trépignaient de plaisir sur leurs siéges.

Après avoir ainsi payé ma dette, je pus me retirer et me livrer au repos.

III

La femme de mon emploi. — Assaut livré à ma vertu. — Bacchantes du Sénégal.

Quoique mal couché sur un canapé, je me levai fort tard, et si je n'avais pas été réveillé par un nègre qui vint impoliment me secouer de toute sa vigueur, j'eusse probablement dormi plus longtemps, car je me ressentais encore des fatigues du voyage.

— Maudit soit l'importun! m'écriai-je.

— Ne te fâche pas, beau blanc, répondit le nègre; celle dont je suis l'esclave, l'admirable et

opulente Mina, m'envoie te faire ses compliments et te prier de la venir voir sans retard.

— Et que peut me vouloir ta maîtresse?

— Elle veut te fêter et te dire combien elle est heureuse de ton arrivée, car elle t'attendait avec impatience.

— Ce n'est pas possible; elle ne doit pas me connaître, puisque c'est la première fois que je viens au Sénégal.

— Oh! si, elle te connaît bien; elle a beaucoup prié pour que tu ne fasses pas naufrage, et si elle avait su que tu débarquais hier, elle m'aurait envoyé t'attendre au port.

— Encore une fois, comment ta maîtresse peut-elle me connaître, et que me veut-elle?

— Je ne sais pas comment elle te connaît, mais je puis t'assurer qu'elle t'aime et t'attend impatiemment pour te nommer son époux. Tout est déjà disposé pour la fête; quand tu seras prêt, je viendrai te chercher, et tu verras comme Mina est belle et noble!

J'étais de plus en plus surpris de ce que me disait le nègre. La signarde qui me l'envoyait en ambassade se trouvait-elle au bal de la veille, et lui avais-je inspiré spontanément cette étonnante passion? Je n'avais guère lieu de le croire, mais

c'était pourtant la plus vraisemblable supposition. Je dis au nègre que j'irais voir sa maîtresse dans la soirée, lorsque le soleil commencerait à baisser. Je me réservais toutefois de prendre l'avis du baron, qui, je pensais, pourrait m'expliquer ce que cette aventure avait de surprenant; mais lorsque j'allai le consulter, M. de C... était absent, de sorte qu'abandonné à mon inexpérience et m'ennuyant beaucoup, je suivis le nègre.

Nous fûmes bientôt devant une maison d'assez bonne apparence. Mon conducteur me fit entrer dans une vaste cour. Arrivés sur une large et longue galerie qui regardait la mer, une porte s'ouvre et je me trouve dans un grand salon.

Le cœur me battait d'émotion. Qu'allait-il m'arriver? je me le demandais en songeant aux *Mille et une Nuits*. Par instants, je croyais rêver, et je n'étais pas certain d'être encore dans ce monde. J'attendais impatiemment l'apparition de Mina, lorsqu'une jeune mulâtresse se montra au fond du salon.

— Est-ce elle? demandai-je au nègre.

— Non, répondit-il, mais elle ne tardera pas à venir.

En effet, je vis bientôt s'avancer majestueusement vers moi une vieille femme ridée, coiffée

d'un bonnet qui touchait presque au plafond. Son ventre, d'une obésité exubérante, levait ses pagnes, et l'on voyait avec horreur des jambes nues et informes.

— Incline-toi, me dit le nègre, voici l'admirable Mina dont je suis l'humble esclave et que tu dois épouser.

Décidément j'étais mystifié ! je ne savais quelle contenance prendre devant ce hideux monstre qui vint les bras ouverts pour me presser voluptueusement sur son cœur.

— Pardon, madame, m'écriai-je en l'arrêtant à une distance respectueuse; je crois que vous vous trompez ; je ne dois pas être celui que vous attendez.

— Non, non, me répondit-elle en poussant un attendrissant soupir, je ne me trompe pas; tu es bien le successeur de D...?

— Oui certainement, mais vous ne devez pas me connaître?

— Je ne te connais pas, mais je suis la femme de ton emploi.

— Comment cela?

— Mon Dieu, D... m'avait promis de tout t'expliquer, et de t'envoyer droit chez moi pour m'épouser!

— Mais je ne connais pas M. D..., je ne l'ai jamais vu; je sais seulement que je le remplace ici. Veuillez mieux vous expliquer : qu'est-ce à dire que vous êtes la femme de mon emploi, et pourquoi dois-je vous épouser?

— Tu dois m'épouser, parce que depuis trente-cinq ans j'ai été la femme de tous tes prédécesseurs. Il en est déjà venu douze qui m'ont laissé chacun au moins un enfant.

Je commençai dès lors à comprendre le vrai sens de l'aventure. Les employés au Sénégal se transmettaient leur femme, comme une table, des tapis et les livres de compte. Pour moi, arrivant le treizième, c'était par trop fort! Je fus surpris que mon prédécesseur, qui venait le douzième, n'eût pas au moins établi notre emploi en secondes noces! Et malgré tout le respect que je portais aux institutions de mes collègues, je me promis bien de mettre leur vieille femme à la retraite! Cependant je voulus être poli et sortir galamment de la maison, où mes prédécesseurs avaient sans doute reçu beaucoup de soins.

— C'est très-bien, dis-je à la signarde; je vous demande seulement quelques jours de sursis, et je suivrai probablement, à votre égard, l'exemple de mes collègues.

La vieille mulâtresse voulut alors me témoigner son amour par de tendres accolades ; mais je m'empressai de l'arrêter, et j'essayai de me tirer honnêtement d'embarras par un stratagème.

— Pardon, lui dis-je, je ressens aussi le besoin de vous donner de doux témoignages d'affection, mais je suis né dans une partie de la France où il est d'usage d'exprimer à la fille l'amour que l'on a pour la mère. Cette habitude vous paraîtra extraordinaire ; ne vous offensez pas, je suis moi-même privé en agissant ainsi, et je ferai bientôt autrement ; je vous demande la permission de suivre encore aujourd'hui seulement l'usage de mon pays natal. Faites venir vos filles, j'en choisirai une, et par les marques d'affection que je lui donnerai, vous jugerez quels sont mes sentiments pour vous.

Ma ruse n'était pas des plus finement combinées, mais je la crus bonne pour ma Sénégalaise.

Après quelques observations qui marquaient moins son étonnement que ses regrets, la signarde appela ses filles. Je choisis la plus jolie, et je lui donnai quelques bruyants baisers. La jeune fille se prêta de bonne grâce à la circonstance ; elle parut seulement quelque peu émue et légèrement confuse.

Me croyant au bout de la comédie, je me disposais à prendre congé de ma vieille signarde, lorsqu'elle m'invita à m'asseoir devant un dîner déjà servi dans la salle même où nous étions. Je refusai d'abord, mais craignant d'offenser Mina, je cédai à ses instances, me promettant toutefois de ne jamais plus m'exposer à pareille fête. Je me mis donc à table, entre la jeune fille qui avait reçu mes galanteries et sa digne mère. Il me fut facile de reconnaître que la signarde avait vieilli avec des Européens ; car elle me servit entièrement à la française, et les mets étaient moins sénégalais que chez la baronne de C...

La vieille mulâtresse me racontait assez gracieusement l'histoire de ses douze maris, et je commençais à la trouver un peu moins extravagante, quand, vers le milieu du dîner, mon attention fut attirée par des chants bizarres et des cris sauvages qui éclataient dans la cour.

— Quel est ce bruit? demandai-je à la signarde.

— Ce sont mes négresses qui se réjouissent en l'honneur de notre mariage!

— On dirait qu'elles sont ivres et qu'elles s'entr'égorgent.

— Ne crains rien, demain elles seront encore toutes vivantes.

Au même instant le bruit redoubla et se rapprocha de nous. On entendit les négresses se débattre sur l'escalier.

— Barricade la porte et les croisées! cria Mina à l'esclave qui nous servait à table.

— Pourquoi prenez-vous ces précautions? demandai-je.

— Quand ces femmes sont ivres, répondit la signarde, elles deviennent très-dangereuses, et je viens d'entendre quelques cris qui me donnent des inquiétudes.

— Oseraient-elles vous insulter?

Avant que Mina eût pu me répondre, les négresses se ruèrent contre la porte et les fenêtres, cherchant à les ouvrir et même à les briser.

— Décidément elles nous assiégent! m'écriai je en me levant vivement de table! Que veulent-elles enfin?

La signarde s'approcha de la porte et se mit en pourparler avec les négresses, qui, loin de se calmer, criaient de plus en plus fort. Mina piétinait de colère, mais ses remontrances et ses menaces ne produisaient aucun effet. La porte et les fenêtres étaient ébranlées avec une telle violence qu'à tout instant je m'attendais à les voir s'ouvrir ou se briser.

— Je vais sortir, dis-je à la mulâtresse, peut-être se calmeront-elles en me voyant.

— Ce serait un grand malheur si tu sortais ; c'est à toi qu'elles en veulent !

— A moi ! et pourquoi cela, bon Dieu ?

— Parce que tu es homme.

Ici Mina me fit comprendre que je courais les dangers d'Orphée chez les bacchantes de Thrace. Pour le coup, je fus stupéfait ! Allez donc au Sénégal exposer votre innocence à de pareils assauts ! Mon dernier espoir était de fuir, mais la signarde me dit que sa maison n'avait pas d'autre issue que celles où étaient postées ses esclaves.

— Qu'y a-t-il donc à faire ? m'écriai-je.

— Il faut attendre que leur exaltation soit calmée.

— Leur ivresse dure-t-elle longtemps ?

— Sept ou huit heures.

— Alors je suis condamné à coucher ici ! Et si elles enfoncent la porte ? C'est, ma foi, terrible ! il faut bien être au Sénégal pour voir semblable chose !

Avant toute autre question, je m'empressai de pousser des meubles contre la porte et les fenêtres, car mes enragées négresses redoublaient de tapage et de violence.

Les mots qu'elles criaient devaient être horribles ! heureusement pour ma pudeur, je ne les comprenais pas.

Le lecteur se doute bien que le temps me parut long en attendant la délivrance. Les oreilles me bourdonnaient, tant les cris des négresses étaient continuels et éclatants. Pour apprécier toute l'horreur de ma position, il faut encore ajouter la crainte que j'avais de voir ces furies pénétrer dans la chambre et l'ennui que me causait l'insipide compagnie de Mina et de ses filles.

De nouveaux dangers ne tardèrent d'ailleurs pas à se présenter. Pour me distraire, la mulâtresse m'offrit un punch au rhum. Cette attention était fort à propos ; mais je m'aperçus que la vieille Sénégalaise et ses dignes filles en prenaient si copieusement qu'elles commençaient à être considérablement influencées par les vapeurs spiritueuses. Déjà elles chantaient et dansaient d'une façon peu édifiante.

Qu'allais-je devenir, bon Dieu ! si, menacé du dehors par les négresses, mes vigoureuses compagnes m'attaquaient à l'intérieur ? Pour échapper au péril, s'il en était encore temps, je renversai la table, et le punch se répandit sur le parquet. La signarde en demanda un autre, mais

j'insistai pour qu'on ne le fît pas, en disant que c'était assez et qu'il fallait songer à dormir. Ce ne fut pas sans une vive discussion que Mina consentit à prendre du repos. Les filles s'enveloppèrent dans des morceaux de guinée et s'étendirent sur des nattes qu'un esclave avait déroulées au milieu de la salle. La vieille signarde se drapa aussi soigneusement de guinée et se coucha sur le canapé. J'avais à choisir entre la natte des jeunes filles et le canapé de la mère ; je ne sais ce qu'aurait fait le lecteur ; moi, je préférai m'établir sur une chaise, comme Bonaparte la veille de la bataille d'Austerlitz.

Il est presque inutile d'ajouter que je partis de chez la signarde aussitôt qu'il fit jour. En sortant, j'aperçus plusieurs des négresses qui m'avaient si terriblement assiégé. Elles dormaient, les unes sur les degrés de l'escalier, les autres vautrées dans le sable de la cour.

IV

Mariage d'un Européen avec une mulâtresse. — Cérémonies. — Chants des griottes.

Lorsque je rentrai chez M. de C..., je le trouvai en compagnie de deux officiers.

— Eh! mon jeune hôte! me dit le baron d'un ton railleur, à peine êtes-vous débarqué, et vous voilà déjà lancé dans les aventures! C'est, ma foi, aller vite! Je voulais vous offrir l'amitié de ces messieurs, mais vraiment je ne sais si je puis, en conscience, patronner votre moralité?

— De grâce, baron, répondis-je, ne me raillez pas; vous devriez plutôt me plaindre.

— Allons donc! Vous n'avez pas couché dans un antre de tigres.

— Je conviens que j'ai passé la nuit auprès de plusieurs femmes.

— Eh bien, de quoi vous plaignez-vous? le beau sexe vous fait-il peur?

— Ma foi! si le beau sexe sénégalais n'est représenté que par des bacchantes comme j'en ai vu cette nuit, j'avoue qu'il m'inspire un profond dégoût.

— Bah! s'écria le baron en riant aux éclats, vous êtes moins scélérat que je ne le supposais. Je vous fais amende honorable, et ma conscience me permet enfin de vous présenter à M. S... et à M. P..., deux des plus aimables Français actuellement au Sénégal.

J'échangeai quelques mots de politesse avec les deux officiers.

— Je serai heureux, leur dis-je, de vous avoir pour amis et surtout pour conseillers; car je ne sais, en vérité, où mon inexpérience me conduirait dans ce pays bizarre.

— Mon Dieu! monsieur, me répondirent-ils, nous vous enseignerons, autant que nous le pourrons, la meilleure conduite à tenir dans diverses circonstances; mais il vous sera impossible

de vous soustraire aux aventures qui doivent inévitablement vous arriver ici. Ces événements sont d'ailleurs intéressants par leur étrangeté même, et ils formeront sans doute un jour la plus belle partie de vos souvenirs de voyage. Si vous voulez nous raconter ce qui vous est arrivé cette nuit, nous vous ferons part, en retour, de quelques-unes de nos aventures, et vous verrez que nous n'avons pas été plus épargnés que vous.

Je rapportai alors toutes les tribulations que j'avais eu à subir chez la vieille signarde.

— Qu'eussiez-vous fait dans ma cruelle position? dis-je en finissant mon récit.

— J'aurais commencé par assommer les négresses, me répondit le capitaine S..., puis je me serais reposé au milieu des filles de Mina.

— Diable! ce n'eût pas été mince besogne que de lutter avec un bataillon de négresses. Les bonnes grâces de Mina et de ses filles ne m'eussent offert d'ailleurs qu'un bien faible dédommagement.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit mon interlocuteur; il y a certainement au Sénégal des mûlatresses qui peuvent tout aussi bien plaire que les plus jolies Parisiennes.

— Vous aurez de la peine à me faire partager

votre opinion, à moins que je n'aie encore vu que les moins belles.

— Parmi celles que vous avez vues, il y en a probablement que vous trouverez fort jolies plus tard. En arrivant à Saint-Louis, j'étais comme vous; toutes ces femmes me faisaient horreur. Maintenant je suis très-heureux d'en avoir une, et je la trouve digne de mon amour.

— Vous êtes marié ?

— Certainement, et je ne fais pas exception: car les Français, même les plus haut placés ici, sont tous en ménage.

— Voilà qui est fort drôle! Et quand on part, on laisse femme et enfants?...

— C'est l'usage.

— Quelles sont les cérémonies de ces étranges fiançailles ? Va-t-on à la mairie et à l'église?

— Les Sénégalaises ne sont pas si exigeantes. Pour vous mettre au courant, je vais vous raconter toutes les formalités de mon mariage.

— Je vous écoute avec le plus grand intérêt.

— Je ne suis pas allé aussi vite que vous; il y avait déjà deux mois environ que j'étais à Saint-Louis, lorsqu'un nègre se présenta chez moi et me dit que je plaisais beaucoup à sa jeune maîtresse.

En me voyant, elle éprouvait les plus vives émotions, et...

— C'est à peu près le langage de l'ambassadeur de ma vieille Mina! m'écriai-je.

— En effet, reprit S..., ces singulières déclarations d'amour se font presque toujours dans les mêmes termes. Mais vous allez voir que la suite ne ressemble pas à ce qui vous est arrivé. « Est-elle jolie, ta maîtresse? dis-je au nègre.

» — Ah! elle se nomme Georgiana, c'est une des plus belles et des plus riches signardes de Saint-Louis.

» — Tant mieux! Alors j'irai la voir ce soir.

» — Oh! elle ne le permettrait pas.

» — Cependant, puisqu'elle m'adore!

» — Malgré cela, elle ne te recevra que plus tard. Aujourd'hui, si tu veux, pour lui prouver que tu partages son amour, me donner un de tes pantalons, elle le mettra pendant la nuit sous son oreiller.

» — Ta maîtresse en veut d'abord à ma culotte? Eh bien, va pour ma culotte, la voilà! »

Vous comprenez bien que, pour une culotte, je ne devais pas arrêter une pareille aventure dans un aussi plaisant début.

Le lendemain, le nègre revint.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

» — Ma maîtresse m'envoie te dire qu'elle t'aime de plus en plus. Ayant mis ton pantalon sous son oreiller, elle a eu toute la nuit des songes charmants.

» — Très-bien ; mais ta maîtresse m'ennuiera bientôt si elle veut continuer à cajoler ma culotte sans me permettre de la visiter. J'espère qu'elle me recevra ce soir.

» — Il faut prendre patience ! Beaucoup de Français ont fait la cour à des mulâtresses pendant six mois, avant d'aller chez elles ; comme ma maîtresse t'aime beaucoup, elle te fera peut-être moins languir. »

— Ma vieille Mina ne respectait donc pas les usages du pays, puisqu'elle voulait notre union immédiate ?

— Ce retard n'est de rigueur que pour les jeunes filles qui n'ont pas encore été mariées ; mais comme Mina en est à sa treizième noce, il lui était permis de vous épouser immédiatement. Je n'attendis pas d'ailleurs si longtemps que le nègre me l'annonçait. L'esclave revenait chaque jour me raconter les rêves de plus en plus prodigieux que ma culotte inspirait à sa jeune maîtresse, lorsque enfin je reçus la permission d'aller la visiter. Je la

trouvai dans sa case, assise sur une natte. Elle était vêtue d'un léger peignoir de satin rose; son voile ne laissait à découvert que deux grands yeux noirs, dont les ardents regards révélaient les plus beaux secrets du cœur de la jeune fille. Je voulus lui faire ma cour; elle ne répondit rien et se défendit comme ferait une bergère devant un grand seigneur. Je ne cessai de lui demander si elle consentait à notre union immédiate; mais elle garda toujours un silence absolu. Je m'en allais confus d'un si triste entretien, lorsque je fus rejoint par sa mère qui me dit que je pourrais épouser sa fille dès le lendemain, si je le voulais. Ma mauvaise humeur se changea subitement en une joie indicible. Je courus inviter mes amis, et je me préparai pour la cérémonie. Le soleil se levait à peine le lendemain, qu'une troupe de griottes parcourait la ville et chantait en l'honneur de mon mariage. Ils disaient que le père du père du grand-père de mon père avait été plus brave, plus noble et plus riche que tous les rois; que moi, j'étais fort comme un lion, fin comme un chat, beau comme les anges; que j'allais épouser la belle Georgiana, fille de la dixième petite-fille d'un superbe milord anglais; qu'elle viendrait dans mon palais au moment où le soleil serait très-ardent, afin que

ses colliers, ses bracelets et ses autres parures pussent briller de leur plus vif éclat.

Ces griottes criaient de toute la force de leur voix, se tenant la tête dans leurs mains, s'arrêtant à toutes les portes, à tous les carrefours et devant tous les passants. Une autre troupe de crieurs était à la porte de ma fiancée, annonçant qu'on pouvait la venir voir, qu'elle était déjà parée comme la femme du plus puissant des shérifs. Plusieurs griottes vinrent aussi me rendre les mêmes honneurs, mais je leur imposai silence. Bientôt j'entendis des chants et des roulements de tam-tams. C'était ma fiancée qui venait, escortée de mulâtresses marchant majestueusement, de négresses et de musiciens. Georgiana me fut présentée par sa marraine et sa mère. Pauvre fille, que sa douce simplicité avait de charme!... Elle s'agenouilla à mes pieds et m'abandonna ses deux petites mains blanches, pendant que sa marraine lui donna sa bénédiction. Je la laissai ainsi le moins longtemps possible. En la relevant, j'embrassai son front avec bonheur. Je n'aurais eu aucun regret de lui être uni pour toujours, car je la trouvais ravissante de grâce et de douceur. Ce n'était encore qu'une enfant, elle n'avait que treize ans, mais vous savez que les femmes sont pré-

coces dans ce pays. Les vêtements de Georgiana étaient d'une richesse et d'une élégance incomparables. Rien ne pouvait être plus gracieux que la courte jupe qui la serrait au-dessus des hanches et ne lui descendait que juste aux genoux. Sa gorge était entourée de plusieurs colliers de perles blanches et de corail. Trois rangées de pièces d'or trouées, fixées en cercles aux tresses de ses cheveux, formaient sa couronne virginale. Mon admiration était si vive pour cette belle enfant qui allait devenir ma compagne dans ce triste exil, que je ne pouvais cesser de la combler de soins et de caresses. Voyant ma douce préoccupation, mes amis se chargèrent de faire les honneurs de la cérémonie. Au dîner, malgré l'usage qui veut que la fiancée serve son mari à table, je fis asseoir Georgiana auprès de moi, et je commençai à lui apprendre à manger à la fourchette. Elle ne reçut pas ces premières leçons sans un peu de gaucherie, mais je trouvais de la grâce même dans sa maladresse. A huit heures commença le bal. Ce fut alors que se présenta la formalité la plus difficile de toute la cérémonie. Je devais ouvrir la danse avec ma jeune mariée. Dans un angle de la salle, dix griottes faisaient une musique infernale en tordant de toutes façons leurs

grands corps mal bâtis. Autour de l'appartement, une vingtaine de négresses chantaient, battaient des mains en faisant les grimaces les plus horribles qu'elles pouvaient imaginer, et il fallait que nous vinssions, ma fiancée et moi, au milieu de cet épouvantable sabbat, piétiner très-vite pour nous accorder à la mesure précipitée du tam-tam. C'était fort compromettant pour ma dignité d'officier, mais je ne pouvais cependant pas refuser. Nous commençâmes donc à nous mouvoir. Les signardes, qui nous contemplaient, furent généreuses; elles n'attendirent pas longtemps pour jeter à Georgiana les riches pagnes qu'elles lui donnaient en marque d'applaudissements. La jeune fille se couvrit entièrement la tête avec les banderoles d'étoffe et elle s'anima un peu. Je m'en acquittai mieux aussi, car le regard de la jeune fille m'intimidait plus que tout le reste, et quand elle ne me vit plus, je devins beaucoup plus libre. Nous dansâmes quelques minutes, puis il nous fut permis de nous retirer dans notre chambre nuptiale. Mes amis continuèrent à danser, et s'amusèrent beaucoup de ces réjouissances, que l'habitude leur avait rendues moins étranges qu'à moi, tout nouvellement débarqué. Au lieu de ces courts et légers vêtements de vierge, qui ne semblaient devoir rien cacher en

elle, tant elle était jeune et pure, Georgiana, le lendemain de la fête, se vêtit d'une longue robe traînante qu'elle porta douze jours, selon l'usage du pays. Voilà, monsieur, toutes les cérémonies du mariage d'un Français qui épouse une mulâtresse. Ces unions sont légitimes et reconnues dans le pays, quoiqu'elles ne durent que jusqu'au départ de l'Européen. La mulâtresse peut se remarier dès le premier jour du veuvage sans en être déconsidérée. Les enfants qui restent à la femme ne lui sont pas d'une charge aussi onéreuse que vous pourriez le croire; car vous saurez plus tard qu'un homme, élevé selon les mœurs du Sénégal, peut à la rigueur ne pas dépenser plus d'un sou par jour. Pour vous exciter à vous marier, je dois ajouter que j'aime de plus en plus ma belle Georgiana, qui assurément contribuera beaucoup à me rendre heureux pendant mon séjour dans ce pays.

— J'avoue, dis-je au capitaine, que votre récit doit donner envie de se mettre en ménage, mais je doute encore que je puisse jamais vaincre la répugnance que les mulâtresses m'inspirent.

— Vous ferez bien de ne pas vous laisser endoctriner par S..., s'écria le lieutenant P...; car son admiration pour les signardes est fort outrée.

Il ne vous a pas dit que ces femmes jaunes ont un esprit futile, propre à donner le spleen; qu'elles aiment trop les liqueurs européennes, particulièrement l'eau-de-vie, et enfin qu'elles ont des goûts de dépense capables de ruiner un Rothschild...

— Ah! si vous aimez la peau d'ébène, je vous conseille de suivre les idées de P..., répondit le capitaine, il vous *ennégraillera* pour le mieux. Vous n'aurez qu'à l'accompagner sur ses chantiers, où travaillent quelques centaines de négresses, toutes bien dignes de vous captiver.

— Vous exagérez, capitaine, reprit le lieutenant; si monsieur veut une négresse, il la pourra prendre ailleurs que parmi mes esclaves. Ce que je soutiens, c'est qu'il n'y a que deux espèces de femmes : les blanches et les noires. Ne pouvant avoir de blanches ici, je prends les noires et laisse là vos mulâtresses.

— Fi de vos noires Vénus! dit le capitaine.

— Chacun son avis, continua le lieutenant; quand je trouverai une jeune négresse à mon goût, je l'achèterai, et j'aurai au moins la satisfaction de la rendre heureuse en lui donnant la liberté.

— Vous aurez aussi la satisfaction d'avoir pour

rival le premier nègre venu, car les noires n'aiment pas les blancs.

— Je vous dis que les négresses adorent les Français! s'écria le lieutenant.

— C'est sans doute par amour qu'elles disent que les blancs sont hideux et ressemblent à des nègres écorchés? répliqua le capitaine...

Nous verrons plus tard lequel des deux officiers avait raison, ou s'ils n'avaient pas tort tous les deux.

V

Description de Saint-Louis. — Un ménage nègre. — Les marabouts et leurs acolytes.

Après m'être reposé quelques jours, je visitai la ville.

L'île Saint-Louis est un banc de sable de deux mille mètres de longueur sur trois cents à cinq cents mètres de largeur. Le centre est occupé par les Européens, qui y ont construit des habitations en maçonnerie. Ces maisons, élevées au plus d'un étage, se terminent comme en Orient par une terrasse, servant à la fois de promenade et de jardin. Les demeures des employés sont entourées

de murs. Quelques boutiques d'apparence chétive ouvrent seules dans la rue.

Les monuments les plus remarquables sont : l'hôtel du gouvernement, construit presque entièrement en bois ; l'hôpital, établissement vaste et bien distribué ; l'église, ressemblant à la plupart de celles de nos villages, et la caserne dite d'Orléans, bâtie sur un grand plan. Cette caserne est un monument de première classe; mais, quoique neuve, elle tombe déjà en ruine. Tout manque au Sénégal pour les constructions. La chaux de coquillage est sans force et sans lien; la brique, faite avec de la vase du fleuve, se réduit immédiatement en poussière. On ne trouve de la pierre qu'à Galam, à cent cinquante lieues de Saint-Louis, et on fait venir les bois d'Amérique.

Les rues n'étant ni pavées ni gazonnées, le vent y poursuit le sable mobile qui tantôt s'élève à la hauteur des croisées, et tantôt forme de profondes excavations.

Les nègres occupent les pointes du nord et du sud de l'île. Leurs cases s'alignent bien aux rues, et sont divisées en groupes séparés par des *tapades* ou claies en roseaux de cinq à six pieds de hauteur. Chaque groupe est habité par une famille. Il suffit de visiter un des enclos pour

connaître les autres, car tous se ressemblent. En face de l'entrée se présentent les cases du chef et de ses femmes; celles des esclaves forment des ailes sur les côtés. Une vaste cour est toujours réservée devant les habitations; là les femmes sont constamment occupées à piler le millet pour l'entretien de la famille.

— Pourquoi ne leur a-t-on pas appris à moudre leur grain d'une manière plus prompte et moins fatigante? demandai-je au baron de C...

— A plusieurs époques, on a amené de France des machines commodes; mais les nègres ont refusé de s'en servir, disant que leurs femmes n'auraient rien à faire si elles ne pilaient plus le millet.

Pendant que les négresses préparent les repas, les hommes vont chercher du bois, cultiver quelques parcelles de terre, ou pêcher ou chasser. Les plus intelligents remontent le fleuve pour faire des échanges avec les nègres de l'intérieur. Quelques esclaves savent tisser une étoffe de coton, connue sous le nom de pagne du Sénégal. Ces pagnes, fort estimés chez tous les peuples des côtes occidentales de l'Afrique, sont même exportés jusque dans l'Inde.

Les métiers des tisserands sénégalais sont très-

simples. Avec quelques branches d'arbre et des roseaux, on peut en établir plusieurs en moins d'une heure. Au lieu de s'enfermer dans des boutiques étroites et infectes comme nos tisserands, les nègres tissent en plein air sur les plages de sable. Leur intelligence et surtout leurs instruments incomplets ne permettent pas aux nègres de varier beaucoup le dessin de leurs étoffes. Des raies longitudinales ou transversales et des carreaux rouges et bleus sont tout ce que peuvent faire les plus habiles.

Dans l'enclos que je visitai, un enfant blanc se trouvait par hasard à jouer sur le sable avec un petit nègre de son âge. Je remarquai que le négrillon était plus robuste que l'Européen.

— Il en est ainsi jusqu'à dix ou douze ans, me dit M. de C..., mais ensuite les jeunes blancs se développent plus rapidement que les nègres.

Ces deux enfants attirèrent longtemps mon attention. Leur destinée était sans doute bien différente ! Il y avait quelque chose de touchant à les voir se confondre dans leurs jeux. Tous deux paraissaient bien se comprendre et s'aimer. J'observai cependant que le petit blanc restait assis sur le sable et construisait, tandis que le noir prenait ses ordres et allait chercher les matériaux.

Le nègre que je visitai se nommait Samba. De haute taille, bien proportionnée, sa physionomie réjouie et franche inspirait de la sympathie.

— *Nacamouh*, lui dit le baron en lui tendant la main avec un sourire amical.

— *Nacampace*, répondit le nègre.

— Si vous parlez cette langue je ne comprendrai rien, dis-je à M. de C...

— On ne s'aborde jamais ici, répondit-il, sans s'interpeller ainsi. C'est un calembour ou plutôt un adage.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— La langue française ne peut en rendre le sens exact. *Nacamouh* signifie : Eh bien? ou : Quoi de nouveau? et *Nacampace :* Les nègres mangent toujours avec leurs mains, ou : Il n'y a rien de nouveau.

— Le calembour n'est pas fameux!

— En français, non; mais en ioloff, les deux mots riment, et ont un sens égrillard qui est plein de charme.

Samba me fit galamment visiter ses habitations. Les cases de ses esclaves ne différaient en rien de la sienne. Dans toutes il y avait un canapé en bois, du feu au centre, quelques haillons suspendus aux parois, des calebasses et des

grigris, petits sachets de cuir que les marabouts bénissent et vendent pour préserver de tous périls. Les nègres ont une si grande confiance en ces talismans, qu'ils se mettraient devant la bouche d'un canon avec la ferme conviction de n'avoir rien à redouter. On retrouve ces fanatiques croyances chez les Bédouins que nous combattons en Algérie.

— Celui-ci m'a fait vaincre un lion, cet autre un crocodile, ce troisième un requin, me dit Samba.

Je me gardai bien de douter de ces miracles.

— Je te conseille, continua le nègre, de te couvrir de ces marques divines pour te préserver des bêtes féroces que tu rencontreras dans ce pays!

Dans chacun des sachets est un verset du Coran, qui seul a la vertu préservatrice. Le cuir n'est que pour le couvrir et le conserver. Quand un nègre meurt, on met tous ses grigris avec le corps dans la tombe. Il y a aussi de ces talismans qui fécondent l'intelligence. Les poëtes arabes et ioloffs ont l'habitude d'en porter, et ils leur attribuent toutes leurs heureuses inspirations.

Quoique à peine âgé de trente ans, Samba avait six femmes. J'en fus émerveillé.

— Vous autres blancs, me dit-il, vous n'en

avez qu'une, mais vous ne respectez pas la parole de Dieu, qui a dit au premier couple humain : « Allez et multipliez... »

— Nous suivons religieusement ce commandement, répondis-je.

— Mais votre femme devient stérile à quarante ans? s'écria Samba. Si alors vous n'en épousez pas une seconde, plus jeune, la moitié de votre postérité reste dans le néant...

Sans vouloir discuter avec le nègre, je lui fis seulement remarquer qu'un Européen se trouverait sans doute fort embarrassé de six femmes.

— Les blanches sont donc bien perverses?... reprit Samba. Nos femmes ne pensent qu'à travailler et à nous servir.

Les négresses sont en effet d'une docilité remarquable.

Toujours heureuses, chantant, riant sans cesse en travaillant, elles semblent ignorer toutes les tracasseries conjugales des femmes européennes. Essayez de les rendre infidèles : *Alla terré !* s'écrient-elles dans leur naïf langage, en se sauvant sur le lieu de la prière [1]. Dieu les tuerait si elles étaient adultères... L'exemple de ces femmes à

1 Dieu me tuerait.

demi sauvages ne serait-il pas édifiant pour notre Europe?...

Il n'est permis aux nègres que d'avoir six femmes vivantes. Les marabouts seuls en épousent un nombre illimité. Toutes ces femmes sont légitimes, mais cependant la première commande aux autres, et l'époux est religieusement tenu de partager sa couche tous les vendredis.

Après avoir parcouru la ville, j'allai visiter la pointe nord de l'île, que les nègres nomment *Bopn'dar*[1]. Une immense mosquée attira seule mon attention. Des marabouts étaient accroupis devant la porte et se préparaient à officier. Ces prêtres mahométans sont ordinairement des vieillards infirmes et indigents, qui ne vivent que d'aumônes. Tous ceux que je vis étaient aveugles, manchots ou boiteux.

Les marabouts voyagent constamment; à peine séjournent-ils un jour dans le même village. En arrivant, ils mendient, non pas en allant aux portes, mais en criant dans les rues comme nos marchands ambulants. Naturellement très-sobres, ils ont bientôt amassé assez de farine de millet pour se rassasier. Après leur repas, ils vont sur

1 Tête de Saint-Louis.

une place, appellent les fidèles, récitent une prière et reprennent leur voyage. Les aveugles ne sont pas arrêtés par leur infirmité ; l'ardeur du soleil et les vents servent à les diriger. C'est étrange de les voir traverser les épaisses forêts ou les immenses plaines. Ils marchent vite ou plutôt ils courent continuellement tête baissée, en marmottant quelque prière. Les marabouts voyagent aussi bien la nuit que le jour ; leurs grigris doivent les préserver de tout accident!... il est d'ailleurs extraordinaire qu'il n'en périsse pas un plus grand nombre au milieu des dangers de toutes sortes auxquels ils s'exposent.

Ceux qui étaient à la porte de la mosquée faisaient scrupuleusement leur toilette, car ils doivent être d'une propreté irréprochable pour entrer dans le temple. Si l'eau manque, le Coran leur permet de se frotter avec du sable.

Je suivis les marabouts dans le temple. Disposés sur deux rangs, tantôt debout, tantôt courbés et baisant la terre, ils psalmodiaient ou plutôt criaient de la manière la plus étrange. Les uns donnent un ton de ventriloquie à leur voix : on dirait qu'ils sont sous terre ; les autres répondent sur une gamme si aiguë, que je crus un instant que leur chant descendait du ciel.

La circonstance la plus bizarre de cette cérémonie religieuse m'aurait probablement échappé, si le baron ne me l'eût fait remarquer.

— Vous ne supposez pas, me dit-il, quel est l'office des enfants que vous voyez derrière les marabouts avec une calebasse d'eau et un linge?

— J'avoue, répondis-je, que je ne devine pas à quoi ils peuvent servir... Ce sont peut-être des enfants de chœur?

— Vous n'y êtes pas, mais observez-les et vous connaîtrez bientôt leurs fonctions.

En effet, peu de temps après, j'entendis un léger bruit; au même instant, un enfant leva la robe d'un marabout et se servit de son linge mouillé.

— Le Coran, dit le baron, veut que les marabouts soient purs et sans tache; vous voyez comme ils observent religieusement les commandements du Prophète...

— C'est incroyable!

— Tout en leur ordonnant d'être purs et sans tache, reprit le baron, le Prophète a écrit qu'ils ne devaient se faire aucune violence et laisser agir leur corps tout naturellement, sauf à se nettoyer à chaque occasion; comme ils ne peuvent pas interrompre leurs prières, des enfants les assistent, ainsi que vous venez de le voir!...

VI

Mon premier logement. — Les singes, les esclaves et la cuisine de M. S... — Les nègres au tribunal. — Punition de l'adultère chez les Sénégalais.

— Je vous ai enfin trouvé un logement, me dit quelques jours après M. de C.... Je vous l'ai pris pour quarante francs par mois. Deux jolies chambres parquetées, des placards, un bon lit garni d'une moustiquaire, des croisées qui regardent la mer; vous serez bien. Pour surcroît de convenance, M. S..., le propriétaire, est un fort honnête homme.

Enchanté de la découverte du baron, je fis porter mes malles dans l'appartement, et je m'y

rendis le soir après dîner. Examinant tout à la lueur de la chandelle, je trouvai en effet le logement assez propre. Je bénissais de plus en plus l'heureuse découverte du baron. Mais à peine fus-je endormi que je ressentis de vives douleurs au visage. Je m'éveillai brusquement. Il était temps! une troupe de singes me dévoraient; j'avais déjà le nez gravement endommagé, et je ne trouvai plus sur le parquet qu'un imperceptible débris de semelle, seul vestige de mes bottes déjà consommées par les magots et les guenons. Armé d'une canne, je me hâtai de repousser l'ennemi; mais, hélas! j'eus la douleur de voir disparaître mon chapeau avec le dernier singe, qui s'en était insolemment coiffé.

Je pensais qu'il me suffirait de fermer les croisées pour me soustraire à une nouvelle attaque, mais je me souvins bientôt qu'elles n'avaient point de volets. Au Sénégal, la chaleur fait casser les vitres et les met hors d'usage. Les fenêtres exposées au vent d'est sont quelquefois garnies de persiennes; les miennes, donnant à l'ouest, en étaient dépourvues. Force me fut de les boucher avec mes draps de lit et la couverture.

Je commençais à trouver la découverte du baron un peu moins merveilleuse! Les singes n'étaient

pourtant pas la pire incommodité du logement : en ouvrant ma porte le lendemain, je vis devant le seuil plusieurs gros poissons enflés, en putréfaction, jetés sur un amas de viandes hideuses et infectes. Six négresses couvertes de plaies affreuses, ayant à peine forme humaine, sortirent de dessous des huttes, allumèrent un grand feu au milieu de la cour et jetèrent les viandes dans une vaste chaudière. La graisse fondit et bientôt le vent poussa dans ma chambre une fumée noire, épaisse et pestilentielle. La place n'était décidément pas tenable! Je pris la fuite et courus demander des explications au propriétaire. M. S..., que je ne connaissais pas, était un homme encore jeune, mais paraissant avoir quatre-vingts ans, tant il était usé. Une lèpre vive, saignante, lui couvrait tout le corps; sa figure n'était qu'une plaie horrible. Il y avait eu contagion dans la maison, les singes étaient galeux et les négresses gangrenées.

— Monsieur, lui dis-je, en louant à M. de C... l'appartement que j'occupe, vous eussiez dû dire que j'y serais dévoré par des singes.

— Monsieur, répondit-il, ménagez vos termes : mes singes sont fort bien nourris et ne vous attaqueront pas.

— Pourtant ils sont en ce moment à digérer

mes bottes, et je serais moi-même dans leur estomac si je ne me fusse pas éveillé à propos. D'ailleurs, cette cuisine infernale qui se fait devant ma porte est-elle tolérable ?

— Cette cuisine, monsieur, est fort respectable ; c'est la cuisine des employés du gouvernement, de nos engagés à temps.

— Comment ! des êtres humains vivent d'une pareille pourriture ?

— Monsieur, encore une fois, ménagez vos expressions ! Il y a quinze ans que j'ai cette entreprise, et tous les administrateurs m'ont donné des éloges.

— C'est très-possible ! Loin de vous contester les éloges des administrateurs, je suis étonné de ne pas vous voir le ruban rouge à la boutonnière ; mais vous l'obtiendrez sans doute. En attendant, je vous donne dès à présent congé pour votre appartement ; je déménage aujourd'hui.

— Vous payerez le mois entier.

— Qu'à cela ne tienne, voici les quarante francs.

Encore une fois sans logement, je m'en retournais philosophiquement chez M. de C..., lorsque je fus tout à coup abordé par le préfet apostolique :

— Mon cher monsieur, s'écria-t-il, je suis heu-

reux de pouvoir vous dire adieu ! Je pars pour la France dans deux heures. Je suis tout essoufflé; ce départ si précipité m'accable de tracas : mes effets à emballer, des ordres à donner à mes vicaires, mes esclaves à vendre, ma maison à céder.

— Votre maison à céder ! Mais, parbleu, je suis votre homme !

— Ma foi, j'allais l'abandonner, je ne trouvais point d'amateur.

— Alors c'est à merveille ! notre rencontre est providentielle, j'étais exposé à coucher dehors.

Étant enfin logé, j'avais oublié M. S... et ses singes, lorsqu'un matin je vis entrer chez moi un huissier, le monsieur *Loyal* de l'endroit, attristant son monde avec une grâce parfaite.

— Aurais-je quelques comptes à rendre à la justice? lui demandai-je.

— Ce n'est rien, monsieur, répondit-il ; je suis fâché de vous déranger pour si peu. Vous aurez à vous présenter dans la huitaine au tribunal pour répondre au très-honorable M. S..., qui vous accuse :

1° D'être sorti de son logement sans le prévenir et d'être même parti la nuit pour mieux dérober votre fuite;

2° De l'avoir calomnié au sujet de ses singes et des fournitures qu'il fait au gouvernement.

— C'est ridicule! Qu'il aille à tous les diables ! m'écriai-je.

— Ce ne sont que des vétilles dont vous saurez bien vous justifier, me dit l'huissier en me saluant avec un sourire enchanteur.

Décidément, M. S... n'était pas un parfait honnête homme. J'hésitai d'abord à me rendre au tribunal, car, si bonne que fût ma cause, elle risquait de devenir mauvaise avec un pareil adversaire. Cependant j'allai à l'audience, dans l'espoir de voir au moins plaider les nègres. Mon attente ne fut pas trompée : le parquet regorgeait de noirs. Ces bons Sénégalais, habitués à se faire juger par les vieillards, ne connaissaient guère la chicane ; mais depuis que nous leur avons ouvert un tribunal, ils sont toujours en désaccord. Il faut les voir se démener, gesticuler, s'entêter à avoir raison, même après condamnation ! rien n'est plus bizarre. Quelques-uns se défendent avec une chaleur et un bon sens vraiment remarquables. Il est prouvé que les cheveux crépus, la peau noire, le nez épaté, n'excluent pas absolument l'éloquence.

Les personnages les plus ridicules dans ces audiences sénégalaises sont assurément les pauvres

magistrats, forcés de suivre nos pratiques civilisées qui ne peuvent s'appliquer à ces sauvages.

— Quel âge avez-vous? demande gravement le président à une vieille femme.

— Trois ans, répond-elle.

— Vous avez plus, réfléchissez. Quel âge avez-vous?

— Mille ans, reprend-elle.

Comment veut-on qu'une négresse réponde à cette question, du reste bien inutile? Les nègres ne comptent pas leurs années, leur religion le défend.

Peut-on encore trouver quelque chose de plus absurde que de faire lever la main aux Sénégalais? Ils n'en comprennent point l'importance; et, le feraient-ils, en conscience, de quelle valeur serait pour eux un serment prêté devant le Christ, qu'ils n'adorent pas? De là résultent évidemment de faux témoignages et de blâmables condamnations.

Il est indispensable sans doute d'appeler devant notre tribunal les nègres en contestation avec les Européens; mais il nous semble qu'on eût mieux fait de les laisser se juger eux-mêmes que de les soumettre à nos lois, qui ne sont aucunement en rapport avec leurs mœurs, D'ailleurs notre pénalité ne les afflige guère, car ils ne redoutent que

le mépris de leurs concitoyens, et, par un sentiment national facile à comprendre, il suffit que nous ayons condamné un grand criminel pour que sa tribu lui rende toute sa considération.

La magistrature des peuples sénégalais n'use ni de prison ni de guillotine; leur code est tout religieux. Le vendredi, jours trois fois saint, les vieux marabouts s'assemblent sous un arbre et jugent les coupables. Les uns sont privés de se marier pendant deux, quatre, huit, dix, vingt ans, selon la gravité de leurs crimes; les autres, plus coupables, sont condamnés au célibat perpétuel et réduits en servitude. Ils ne punissent de mort que l'adultère.

Un jour que je visitais un camp moresque dans le pays des Trarsas, en traversant une place, au centre des tentes, je vis une femme liée au tronc d'un arbre; à côté était un homme occupé à émousser le tranchant d'un vieux sabre sur une pierre.

— Il va y avoir du sang humain répandu, me dit mon interprète.

— Comment! cet homme se dispose-t-il à immoler la femme liée à l'arbre?

— Non, reprit mon guide, la victime sera un homme, le complice de cette femme adultère;

tous les crimes ? s'écria le guide avec exaltation ; qu'on tue le père, le frère, l'ami d'un homme, il souffrira moins que s'il est trahi par sa femme.

Mahomet a dit : « Celui qui prend un mouton ou une robe peut rendre une robe et un mouton. Mais celui qui rompt les liens sacrés du mariage ne les renouera jamais ; aussi faut-il le tuer, et celui-là qui mourra souffrira moins que l'époux survivant à son déshonneur. » Après cela, portez donc votre code au Sénégal ! Les indigènes seront-ils bien satisfaits de vous voir juger l'adultère comme un simple délit, et condamner les coupables à quelques mois de prison ?

La justice des nègres m'a fait oublier mon procès ; on peut en deviner l'issue. Comme je m'y attendais, l'honorable M. S... et ses faux témoins prouvèrent clairement que j'étais parti furtivement de la maudite chambre, et que j'avais calomnié le plus honnête des entrepreneurs, qui depuis quinze ans ne fournissait à ses pensionnaires que des vivres frais et de bonne qualité.

En conséquence je fus condamné aux frais et je dus faire droit aux trop justes prétentions de mon adversaire.

VII

Le gouverneur de la colonie. — Notre entretien. — Négresses au travail. — Leurs chants et leurs jeux. — Bouffonneries du nègre Boubou.

Le Sénégal avait pour gouverneur un vénérable vieillard plein de courtoisie. Il recevait les Français avec une grande bienveillance; son accueil me surprit agréablement, et je lui dus des conseils qui devaient m'être plus d'une fois utiles pendant mon séjour.

—Vous êtes bien jeune, me dit-il, ne regrettez-vous pas la France?

— Si je n'avais pas l'espoir de la revoir, je la regretterais amèrement; mais je serai heureux

elle-même ne mourra pas, mais d'épouse honorée elle deviendra la plus vile esclave de l'homme qu'elle a outragé. C'est lui qui apprête son arme, il va avoir la satisfaction de tuer de sa propre main l'infâme qui a troublé la paix de son foyer.

Au même instant, j'entendis le bruit d'un tam-tam.

— Voici le coupable! s'écria mon interprète. On va le conduire devant les tentes pour qu'il reçoive la malédiction de tous les habitants, puis on viendra le livrer à la juste vengeance de celui qu'il a outragé. En effet, j'entendis le son du tam-tam circuler par tout le camp, puis enfin je vis arriver le condamné ayant les mains liées derrière le dos. Il n'était suivi que par ses gardes; les gens de la tribu le méprisaient trop pour assister à son supplice. En l'apercevant, l'époux sembla subitement animé d'une fièvre ardente, ses muscles se contractèrent, ses yeux jetaient des éclairs. Il commença par cracher à la face du coupable; puis, après l'avoir renversé d'un coup de pied, il le saisit par les cheveux, lui appuya la tête sur son genou, et se mit à lui scier lentement le cou avec son sabre ébréché. La décapitation dura plus d'une demi-heure. Ni le bourreau, ni la victime, ni les assistants, personne ne prononça une parole. La

femme pleurait et regardait la terre. Quand le meurtre fut consommé, l'époux vengé leva la tête sanglante, puis il la jeta avec mépris sur le cadavre encore tout palpitant.

— Cela servira de pâture aux animaux immondes, me dit l'interprète.

— Comment! on n'enterrera pas les restes de cet homme?

— Non, ce serait trop d'honneur; la sépulture n'est due qu'à ceux qui quittent ce monde naturellement par la volonté de Dieu. Mais le corps de ce criminel restera là, en attendant qu'on lâche les porcs qui viendront s'en repaître.

L'époux n'avait pas encore achevé sa vengeance, c'était le tour de la femme. Il la délia de l'arbre, la renversa, lui courba aussi la tête sur ses genoux et rasa ses longs cheveux. Puis, après l'avoir dépouillée de ses colliers, de ses bracelets et des verroteries qu'elle portait autour des hanches, il lui arracha ses beaux pagnes, lui donna une ceinture de guinée, et la ramena vers sa tente en la chassant devant lui comme une bête de somme.

— La voilà dégradée!... Maintenant elle n'est plus qu'une vile esclave, me dit l'interprète.

— Vous êtes d'une sévérité atroce dans ce pays.

— Mais l'adultère n'est-il pas le plus grand de

Presque tous les peuples à demi sauvages savent donner de l'attrait aux travaux les plus rudes et les plus répugnants. Des Indiens parcourent, à pied, quinze à vingt lieues par jour, en jetant devant eux une boule que chacun fait gloire d'atteindre le premier. Quand le vainqueur tient la pomme d'honneur dans la main, on s'arrête un instant pour prendre haleine et rire, puis les vaincus demandent revanche. Ils rejettent la boule et avancent ainsi rapidement, tout joyeux, sans se fatiguer.

— C'est charmant!

— En voyant ces négresses nues, employées à de rudes travaux depuis le lever du jour jusqu'à la nuit, ne les croirait-on pas bien malheureuses? pourtant il est certain qu'elles ont moins de soucis que la plupart des Européennes. Si vous venez les visiter quelquefois, vous les trouverez toujours à chanter et à rire. Un rien suffit pour les réjouir et leur servir d'émulation. Tantôt, c'est une chanson nouvelle qui leur plaît, et qu'elles ne cessent de chanter pendant plusieurs jours; tantôt, l'une se vante de travailler plus vite que les autres. De là viennent des assauts d'activité, des discussions piquantes qui font oublier la fatigue. Une autre fois, un objet quelconque

placé au lieu où elles prennent et déposent la terre devient la conquête de la première arrivée. Quoique le prix soit ordinairement de la plus minime valeur, elles se le disputent vivement. Dans leurs récréations aussi bien qu'au travail, elles s'excitent toujours de la même manière. Le soir, en quittant les chantiers, elles ne manquent jamais de se baigner. En entrant dans la rivière, elles jettent au loin un bâton ou un linge : il faut voir alors comme chacune s'efforce d'atteindre la première le but flottant, et comme celle qui a remporté la victoire nargue les vaincues quand elle est de retour sur la rive.

— Quelle heureuse simplicité ! Mais est-ce là le caractère des hommes comme celui des femmes ? Les nègres ne sont-ils pas traîtres ou au moins voleurs ?

— Les nègres sont des enfants. Le plus grand nombre des crimes qu'ils commettent ne leur sont inspirés que par leur excentricité. Il en est plusieurs à Saint-Louis qui seront toute leur vie aux galères pour des bouffonneries. Je puis vous citer un exemple qui me concerne particulièrement. Un nommé Boubou avait commencé par avoir le caprice d'aller tordre le cou aux poules de l'ordonnateur, parce qu'elles l'ennuyaient. Il

de passer quelques années dans ce pays, qui paraît très-intéressant à étudier.

— Vous faites bien de vous résigner ainsi, car le mal du pays est fort dangereux, il nous enlève beaucoup de jeunes gens... Avez-vous trouvé à vous loger?

— Pas encore.

— Eh bien, tâchez d'avoir un appartement du côté de la mer, car la brise de l'Océan est bienfaisante, et le vent d'est est souvent pestilentiel. Quand vous serez établi, réglez bien votre vie. Ne sortez pas dans le milieu du jour, la chaleur vous tuerait. Ne suivez aucun régime extraordinaire; mangez et buvez comme en France, autant que vous le pourrez. C'est assez de changer de climat, votre corps se trouverait encore plus contrarié si vous lui donniez une nouvelle nourriture. Méfiez-vous des passions que le climat éveillera en vous, fuyez les femmes et surtout chassez l'ennui et la tristesse. Si vous n'avez pas apporté les Chansons de Béranger, je vous les prêterai, c'est le seul livre qu'il convient de lire ici. Un billard est aussi dans mon hôtel, à votre disposition. Je vous conseille de venir souvent jouer. Vous rencontrerez là des compatriotes dont la compagnie vous sera agréable.

Ces courtes instructions, aussi sensées que généreuses, valaient mieux que les prétentieuses leçons de nos docteurs et de nos moralistes. Si tous les Européens qui vont au Sénégal suivaient ces préceptes simples et faciles, il en reviendrait un bien plus grand nombre, car beaucoup succombent par inconduite et par faiblesse morale. Ceux-ci ont peur de mourir, ils croient se sauver par le régime, et ils se tuent. Ceux-là, au contraire, trop insouciants, ne craignent pas assez la mort, ils se livrent sans retenue à la débauche, à des désordres de toutes sortes ; les femmes, les alcools et les parties de chasse usent leur santé, et ils périssent.

C'était le soir. Le bienveillant gouverneur m'invita à sortir ; nous allâmes visiter la pointe nord de l'île où l'on faisait de considérables travaux d'assainissement. Une centaine de négresses transportaient de la terre dans des calebasses sur leurs têtes. Nous les entendîmes de loin rire et chanter.

— On dirait qu'elles s'amusent ! m'écriai je, est-ce donc l'heure de la récréation ?

— Oui, elles s'amusent comme on devrait s'amuser en Europe, répondit le gouverneur ; elles s'amusent en travaillant.

fut pris sur le fait et condamné à quelques années de prison ; on lui attribua l'intention de voler les poules, ce qui assurément n'était point dans sa pensée. A peine libéré de cette première condamnation, il alla un soir frapper à la porte d'un Français connu pour sa jalousie. Le Français ouvre: « Un galant est avec ta dame, » lui dit sérieusement Boubou. L'époux voulut se précipiter dans la chambre de sa femme, qui couchait à l'étage inférieur; mais le nègre le saisit et le retint vigoureusement, en lui disant que si ce malheureux amant allait être exterminé, il fallait au moins le laisser encore quelques instants user de sa bonne fortune. Impatient de venger son honneur, le malheureux mari étouffait de colère. Pour mieux exciter sa rage, tout en le retenant, Boubou racontait un piquant détail de ce qu'il disait avoir vu se passer entre la femme et le rival du pauvre jaloux. Cette scène, digne de faire rire Satan, dura au moins une demi-heure. Lorsque le mari fut libre, il se convainquit bientôt que sa femme n'était point coupable. Boubou fut incarcéré et condamné pour la seconde fois à quelques années de prison. Libéré de nouveau, il ne tarda pas à imaginer un autre tour aussi piquant. Il parvint à pénétrer dans mon hôtel. Qu'allait-il

y chercher, il n'en savait sûrement rien. Errant de chambre en chambre, ne rencontrant personne, il arrive dans mon cabinet de toilette. Je venais de rentrer et j'avais jeté çà et là mes habits d'ordonnance pour me vêtir plus légèrement. Boubou reste d'abord extasié devant le brillant uniforme, puis il se permet d'y toucher et enfin il a le désir de voir si cela lui irait bien. Il met donc l'habit, le pantalon, les bottes, se ceint de l'épée, se coiffe du beau chapeau; le voilà tout à fait en gouverneur. Il reste longtemps à s'admirer devant la glace; puis, que faire?... Il serait bienheureux de pouvoir se promener ainsi, mais il lui serait difficile de ne pas être reconnu et arrêté. A tous risques, il sort des appartements, s'avance dans la cour. Le soldat de faction le gênait pour franchir la porte; mais il passe rapidement en ayant soin de se tourner de côté pour cacher son visage. Tout lui réussit, il est pris pour le véritable gouverneur ; la sentinelle porte les armes, et lui, sans se retourner, fait gravement le salut de rigueur et marche vite dans la rue, qui était déserte. Arrivé sur le quai, il prend une barque, se sauve à force de rames de l'autre côté du fleuve, et court se faire admirer dans les villages voisins. Mais je m'aperçus bientôt de la dispa-

rition de mon uniforme, et des informations firent promptement connaître l'escroc. On se mit à sa poursuite. Déjà, dans une tribu fort éloignée, il parlait là comme un seigneur, et voulait se faire proclamer roi, au nom des Français qui, disait-il, l'avaient habillé ainsi pour lui donner le gouvernement de toute la contrée.

Le pauvre souverain fut cruellement déçu. On le traîna une troisième fois aux galères. S'il en réchappe, il y rentrera probablement pour de nouvelles bouffonneries.

Le plus grand nombre des nègres ressemblent à ce Boubou, dont on retrouve le type en Europe parmi ces fades bouffons qui font quelquefois d'assez mauvaises plaisanteries... pour l'histoire de rire.

VIII

Guet-N'darh. — Les pêcheurs de la côte. — Les bains de mer.

En face de Saint-Louis, sur l'étroite langue de sable qui sépare le Sénégal de la mer, est construit un vaste village nègre nommé *Guet-N'darh* (ce qui signifie étable de Saint-Louis).

Ce village, habité par les pêcheurs et les pilotes, est chaque soir le lieu de rendez-vous des Européens et des mulâtres. Chacun y trouve des distractions selon ses goûts. Les chasseurs poursuivent de nombreuses volées de goëlands venant s'abattre sur les *tourlourous* (espèce de crabes)

qui couvrent le sol. Les poëtes vont s'asseoir sur le bord de la mer. Là, les sujets de méditations ne manquent pas. Lorsque l'Océan est calme et uni, tout l'horizon est parsemé de voiles blanches. Les mouettes se reposent sur la vague aplanie qui les berce comme des flocons d'écume. Bondissant sur les flots, les thons et les marsouins troublent seuls la tranquillité de l'onde endormie. Alors les femmes et les filles des pêcheurs dansent et chantent sur le rivage. Ce spectacle bienfaisant porte la paix et la joie dans l'âme. Mais si tout à coup on entend les vents mugir, si aux confins de l'horizon grondent des vagues écumantes, les mouettes s'envolent en jetant des cris sinistres, les poissons plongent au fond de la mer, le pêcheur abat sa voile et regagne vivement la côte. Les flots soulevés par la brise se dressent devant les spectateurs comme une chaîne de montagnes mobiles, et s'avancent terribles vers la terre. On recule d'épouvante! La lame atteint le rivage, se brise avec éclat et jaillit au loin sur la plage. De nouvelles montagnes liquides plus agitées, plus élevées, lui succèdent; les vents tourbillonnent sur la crête blanchie des vagues et portent l'écume jusque dans les nues. Des bruits immenses et lugubres sortant du fond de l'Océan achèvent de porter la

terreur. Malheur alors au pêcheur qui n'a pas atteint la terre! Les femmes, joyeuses pendant le calme, sont maintenant en désolation. Courant çà et là sur le rivage, jetant des cris de détresse, elles se précipitent dans les brisants pour secourir leurs époux, leurs fils ou leurs frères.

Lorsqu'ils ont fait bonne pêche, en arrivant sur le rivage, les nègres dansent une ronde avec leur famille. Si l'un a pris un requin, il le lapide et accroche la tête au bout d'une perche qu'il plante sur la côte, pour venger ses parents et ses amis qui ont péri en mer.

Les promeneurs vont surtout à Guet-N'darh pour se baigner; hommes et femmes jettent gaiement leurs vêtements sur le sable. Quand l'eau remonte avec le flux, on s'avance jusque dans le lit de l'Océan; on se couche, et les vagues passent en bouillonnant au-dessus de la tête; puis les flots s'abaissent et les baigneurs restent à sec parmi des coquillages, des débris de corail et des polypes qui se collent au corps. Ces bains sont à la fois agréables et utiles à la santé. On ne court aucun danger, mais il ne faut pas s'avancer dans les brisants.

Pendant mon séjour à Saint-Louis, j'aimais aussi à aller chasser sur la *Grande-Terre*.

On part avant le jour. En remontant le fleuve dans une nacelle, on respire la suave fraîcheur du matin; on débarque dans les plaines où la nature se réveille voluptueuse et brillante. Là, on choisit parmi des milliers d'oiseaux au plumage doré. Les ibis, les outardes, les perdrix, les pintades, les lièvres et des légions de gazelles viennent comme par enchantement s'offrir aux chasseurs. Pendant le grand feu du jour, on suspend son hamac aux branches des palmiers, on se balance un instant; on déjeune, on rit. On essaye qui sera le plus adroit à frapper à la balle les flacons que l'on vide. Puis le soir les yoles des chasseurs se rallient, et l'on regagne Saint-Louis en chantant quelques romances qui rappellent la France et souvent une amie qu'on regrette.

Par une sorte de compensation providentielle, dans ce pays aride, qui ne produit aucun aliment végétal, le gibier et le poisson sont surabondants. A chaque pas, on voit étendus sur l'herbe des troupeaux de lièvres peu craintifs; d'immenses volées de perdrix marchent lentement devant le chasseur; les cailles se laissent prendre à la main, et le soir on peut récolter les pintades endormies le cou sous l'aile, perchées sur les basses branches des arbrisseaux.

A Saint-Louis, on n'a qu'à planter un piquet dans le fleuve devant son habitation, et bientôt viennent s'y poser des canards ou de belles aigrettes qu'on peut tirer de sa croisée. Ces oiseaux sont si peu sauvages, que le chasseur les approche à vingt pas et s'en sert de point de mire pour s'exercer à tirer à balle. Le bruit du fusil ne les effraye pas, et pendant plusieurs heures, ou plutôt tant qu'ils ne sont point atteints, ils restent immobiles sur la tête du pieu.

Le poisson est si abondant dans le fleuve du Sénégal qu'on en est incommodé en se baignant. peut aisément en saisir à la main, et, si l'on y tendait un de nos filets, on ne pourrait pas retirer, tant il serait tout d'abord chargé. . Européens ne pèchent jamais, mais la chasse leur meilleure et leur plus habituelle distraction.

IX

Fêtes mahométanes à Saint-Louis. — Histoire d'un Français devenu roi par un tour de savate. — Les signardes et l'avenir de leurs filles.

Quoique tous les mulâtres de Saint-Louis et beaucoup de leurs esclaves soient convertis au christianisme, ils célèbrent pourtant encore les fêtes mahométanes. Le *Gamou* et le *Tabasqui* sont les deux plus solennelles. Chacune de ces fêtes dure huit jours, pendant lesquels les nègres se réjouissent d'une façon fort étrange. Les

arènes où les Hercules du désert viennent lutter attirent surtout les curieux. Tantôt, c'est un Bambaras trapu, bizarrement tatoué, qui terrasse un nègre du Cayord, plus grand, aussi robuste, mais plus timide; tantôt, c'est un Manding aux formes élégantes renversant un Ioloff d'égale force, mais moins exercé.

Les combattants, entièrement nus, se graissent la peau pour mieux glisser dans les étreintes de leurs adversaires. Deux lutteurs restent longtemps en présence avant de se saisir; ils combinent leurs coups, feignent à chaque instant de se surprendre. Enfin ils bondissent l'un sur l'autre, et alors malheur à celui qui s'est mal pris : son adversaire l'a bientôt abattu dans la poussière, aux vifs applaudissements des spectateurs. Il faut voir comme le vainqueur est fier; sa maîtresse au bras, escorté d'amis et de griottes qui chantent sa valeur, marchant orgueilleusement, la tête haute, le regard menaçant, il fait le tour de la ville au son du tam-tam.

Parmi les nomades qui flottent depuis le Niger jusqu'au littoral, l'homme le plus robuste exerce une véritable souveraineté, car ils ne se soumettent qu'au droit du plus fort. Si deux de ces vagabonds se rencontrent dans une solitude,

ils combattent, et le plus faible devient l'esclave du vainqueur.

— Pourquoi restes-tu stupidement attaché à un homme qui n'est ton maître que par la force ? dis-je à un esclave ainsi asservi.

— Je serais bien méprisable si je cherchais à m'affranchir, me répondit-il, car je tiens la vie de cet homme. Lorsque j'étais sous ses genoux, la poitrine devant son poignard, il pouvait évidemment me tuer. Je lui ai offert ma liberté pour l'existence ; si, confiant en ma parole, il a été généreux, dois-je maintenant manquer à ma promesse ?

Ce raisonnement est effrayant; mais les nègres ne peuvent pas juger autrement.

En voyant lutter ces Hercules du désert, je me demandais s'ils étaient plus vigoureux que les Européens.

— Ils sont certainement plus solides que nous, me dit le lieutenant P..., mais nous sommes plus agiles, et un Européen de moyenne force terrasserait assurément le plus robuste de ces noirs. Il me raconta une histoire assez curieuse qui m'a été ensuite répétée souvent.

Un Français nommé Duranton fut chargé par la

France et l'Angleterre de traverser l'Afrique du Sénégal à l'Égypte. Il partit de Saint-Louis avec une escorte de nègres armés et une grand quantité de marchandises pour donner passage, afin de n'être point arrêté. Arrivé Tombouctou, chez le chef d'une riche et considérable tribu, il s'y trouva si bien qu'il ne voulut ni aller plus loin, ni revenir en France.

Il faut convenir que le centre de l'Afrique est un délicieux Éden. Un Européen qui arrive dans une tribu doit partager la couche de la plus belle des filles du chef, et il se ferait un mauvais parti en refusant cet honneur. Duranton devint-il subitement amoureux de la jeune princesse qui lui fut offerte, ou était-il dégoûté de notre société ? Les opinions se partagent sur ce point; toujours est-il qu'il demeura chez le monarque africain et devint son gendre.

A la mort du roi, la couronne resta en partage entre Duranton et deux princes, ses beaux-frères. Le droit d'aînesse n'est pas en vigueur dans ce pays comme en Europe. Le plus fort des héritiers est élu souverain. Une lutte eut donc lieu entre les trois prétendants. Les deux princes africains étaient d'une force herculéenne ; notre compatriote, au contraire, avait peu de vigueur;

mais connaissant assez bien la savate, il espérait qu'un croc-en-jambe lui vaudrait peut-être le trône. Les deux frères combattirent les premiers. Presque de force égale, ils se disputèrent longtemps la victoire; enfin l'un d'eux tomba sur le sable.

— Malheureux petit blanc, se disait le vainqueur en s'avançant vers Duranton, je vais y aller le plus délicatement possible, car j'ai peur de te faire mal; tu es si petit et si faible!

Duranton ne se laisse pas saisir par le colosse; il voltige autour de lui, le taquine, cherche à le surprendre et à lui passer la jambe.

— C'est le combat du lion et du singe! s'écrient les spectateurs.

— Le singe a beau sauter, le lion le terrassera!...

Stupéfaction générale! Le robuste Africain se trouve subitement étendu sur le sable. Grâce à un beau tour de savate, Duranton était vainqueur!...

Jamais sur tout le globe pareille chose n'était peut-être arrivée. Duranton fut généreux envers le vieux brave de la vieille garde qui lui avait appris à abattre si lestement son homme.

Il lui envoya une somme considérable dont les revenus soutinrent sa vieillesse. Il n'y a que peu d'années qu'il professait encore la savate à Paris, rue Mouffetard. Sur son enseigne était peinte une pantoufle couronnée.

Devenu roi, Duranton se rendit très-célèbre dans le pays qu'il gouverna. S'étant créé une petite armée, il fit la conquête de plusieurs États voisins qu'il réunit à son royaume. Quoique fort éloigné de Saint-Louis, il y venait souvent voir les Français. C'était un homme très-intelligent, mais d'un caractère sombre et même farouche. Il fallait que sa santé fût robuste, car il était parvenu à vivre comme les indigènes, et avait aussi adopté leur costume, qui ne consiste qu'en une longue robe sans manches serrée aux hanches par un pagne roulé. Marchant pieds nus, tête découverte, de longs cheveux noirs bouclés flottaient sur ses épaules, une barbe touffue lui couvrait la poitrine; parlant avec facilité toutes les langues sénégalaises et particulièrement l'arabe : tout en lui était transformé; il ne conservait plus rien d'européen. Quoique séparé pour toujours de la France, il l'aimait encore; son patriotisme était même excessif et le portait souvent à reprendre trop brusquement la négligence de

nos administrateurs. Chaque fois qu'une faute lui était connue, il tombait comme une bombe en feu dans le cabinet du gouverneur.

— Si vous continuez à perdre la colonie comme vous le faites, s'écriait-il, je vais chercher ma troupe et m'en emparer. Je l'aurai bientôt mise en prospérité. Le profit en reviendra à la France, ma chère patrie, et vous n'abuserez plus de sa confiance.

Les administrateurs faibles en conscience tremblaient devant cet homme austère qui les rappelait si rudement à leurs devoirs. Malheureusement pour la colonie, il mourut jeune. On dit que ce fut touchant, de le voir partir de Saint-Louis, la dernière fois qu'il y vint. Pressentant sa fin prochaine, il ne pouvait plus se séparer des Français.

— Oh ! que je suis malheureux de mourir sans revoir la France ! répétait-il souvent.

Quelques Européens l'accompagnèrent jusqu'à plusieurs lieues de Saint-Louis, et s'efforçaient de lui persuader qu'il n'était pas si près de la tombe qu'il le pensait.

— Oh ! si, je le sens, leur disait-il, en les embrassant, je le sens; je ne reverrai plus jamais un compatriote.

En effet, il mourut quelques jours après son arrivée dans sa capitale. Son corps a été déposé au

centre d'un labyrinthe semblable à celui qui entoure le tombeau de Mahomet, à la Mecque. Lui-même s'était fait construire ce colossal monument quelques années avant sa mort.

Le duel est d'usage chez les nègres comme en Europe ; seulement les Sénégalais se battent à coups de poing, et non à l'épée. Comme nous, ils prennent des témoins et vont vider leur querelle dans des lieux isolés. Je me suis trouvé par hasard un jour spectateur d'un de ces combats singuliers. Les champions, deux vrais capons pur sang, se querellaient depuis une heure sans en venir aux mains.

— Allez-vous bientôt commencer? s'écria tout à coup un nègre étranger à la dispute.

— Notre querelle ne te regarde pas, répondirent les deux poltrons, heureux d'avoir trouvé moyen de faire diversion à leur dispute.

— Votre querelle ne me regarde pas, mais votre lâcheté m'exaspère, et je vais vous apprendre l'effet que produisent les coups de poing, si vous ne vous décidez pas bientôt à vous en donner.

— Passe ton chemin !

— Commencez, vous dis-je, ou je vous frotte comme vous le méritez. Vous déshonorez votre race! Être si lâche devant un blanc!

Les duellistes reprirent leur dispute, mais ils se tenaient toujours à distance respectueuse.

— Décidément il faut que je vous assomme! s'é-

l'étranger en sautant sur les deux antago-

es. En un instant, témoins et duellistes tombèrent sous les coups du terrible inconnu. Quand il les eut terrassés, il vint vers moi.

— Homme blanc, me dit-il, ne juge pas du courage et de la noblesse des sentiments des nègres par ces poltrons que je viens d'éreinter. Jamais cela ne s'est vu. Ce sont assurément les hommes les plus lâches de toute notre race.

Ce nègre était un nomade des contrées centrales de l'Afrique, d'une stature gigantesque; tout en lui révélait la vigueur et la fierté. J'admirai ces sentiments d'honneur pour sa race. Mais les nègres sont en général fort poltrons, et la plupart de leurs duels se terminent sans victime et même sans le plus léger coup de poing.

Revenons aux fêtes de Saint-Louis.

A côté des luttes sont les bals.

Les diverses races de nègres se distinguent par leurs danses et leurs instruments de musique. Les Bambaras jouent de la flûte. Leur danse est toute guerrière; l'homme seul danse avec sa massue. Les Toucouleurs et les Mandingues pincent de la gui-

tare. Leur danse est vive, caractérisée et difficile. Enfin les Ioloffs, habitants de Saint-Louis, piétinent au son lugubre du tam-tam. J'ai déjà dépeint leur danse; elle est grotesque et fatigante. Pendant ces fêtes, les signardes rivalisent de luxe. Chacune chamarre ses captives de tout ce qu'elle a de plus précieux. Bijoux, joyaux, tout est amoncelé sur leurs mannequins vivants qui vont orgueilleusement parader dans les rues

On est ébloui devant les groupes de négresses couvertes d'or. Souvent ces esclaves traînent ainsi pour plusieurs millions de parures. La mulâtresse qui a montré le plus d'opulence en est si orgueilleuse, que les signardes vaincues, même ses amies, ne peuvent plus l'aborder qu'avec la plus rigoureuse étiquette. C'est un honneur insigne d'être reçu dans sa maison. Elle est la reine de la ville, tant qu'une autre mulâtresse ne l'a pas détrônée.

Les signardes du Sénégal sont toutes fort riches. Faisant peu de dépense, elles pouvaient facilement thésauriser, mais leurs filles ont rejeté l'ancien costume simple et économique; elles se coiffent maintenant du chapeau à la française, portent des robes de soie et des cachemires, choses fort chères au Sénégal. Leurs fils, suivant le progrès, désertent la colonie pour venir à Paris où il faut les entretenir

à grands frais. Les trésors se vident et ne se remplissent pas; car les revenus de ces dames ne sont pas considérables : leurs richesses, quoique immenses, rapportent peu. Leur opulence s'éclipsera bientôt. Restant au Sénégal, abandonnées par leurs jeunes compatriotes qui, une fois à Paris, n'aiment plus que les femmes blanches, les jeunes mulâtresses seront bien à plaindre. Pour comble de malheur, elles ne peuvent plus, sous l'empire du christianisme, contracter de ces mariages qui consolaient leurs mères. Leurs frères, d'ailleurs, fort chatouilleux sur le point de l'honneur, ne souffrent aucune légèreté dans leur conduite.

X

La femme de S... — Une bataille de nègres. — Le roi Damel.

— Je vais demain à Gorée, me dit un jour M. de C..., voulez-vous m'accompagner? C'est un beau voyage, trente lieues; nous ferons cela par terre en huit jours, le plus gaiement possible.

— J'irai avec vous, s'écria P..., il y a longtemps que je veux voir Gorée, on dit qu'il y a de jolies négresses, j'en achèterai une...

— Moi, je ne désire que des aventures ; si vous m'en promettez, je vous accompagnerai aussi.

— Nous en aurons, me répondit le baron, et de bonnes; ainsi préparez-vous demain soir, nous descendrons doucement le Sénégal en nacelle et nous irons coucher à Gandiolle.

— Il faut prévenir S... On n'est jamais trop d'amis.

— C'est inutile, s'écria P... Vous ne savez donc pas encore qu'il ne peut, pour aucun motif, se séparer de sa Georgiana.

— Vous plaisantez?

— Non pas, malheureusement, je ne plaisante pas; du reste, essayez.

Je me rendis en effet chez S..., car je désirais ardemment qu'il fût du voyage. Un *rapace* en livrée, de garde à la porte, m'annonça et m'introduisit dans un boudoir où je trouvai S... assis aux pieds de sa femme nonchalamment couchée sur un divan. Je n'étais encore jamais venu chez le capitaine et ne connaissais pas sa mulâtresse. Jeune, grande et svelte, au premier coup d'œil elle était admirable, mais bientôt on découvrait dans son maintien et sur ses traits un mélange d'indifférence et d'irascibilité qui ternissait l'éclat de sa beauté et inspirait de l'aversion. Elle me salua avec dédain et continua à fumer un cigare parfumé. D'instant en instant, elle se penchait

vers un magnifique guéridon, chargé d'un riche cabaret en porcelaine émaillée d'or ; après avoir scrupuleusement interrogé les étiquettes d'argent des flacons, elle versait la liqueur qui lui convenait, dans sa coupe de vermeil, et l'aspirait avec une aisance qu'envieraient nos lionnes les plus aguerries. Quoique en négligé, sa toilette était d'un luxe éblouissant; une robe en brocart à manches chinoises, garnie de glands d'or, laissait voir un peignoir en satin blanc à reflets roses; sa gorge était chamarrée de colliers de corail et de perles précieuses; ses doigts, garnis d'anneaux, et une montre d'un grand prix retenue par une longue et grosse chaîne d'or brillait sous sa cordelière. Tout, d'ailleurs, dans ce boudoir était somptueux. J'en fus effrayé pour le malheureux S... Comment un capitaine pouvait-il faire tant de frais? Cette femme l'aimait-elle au moins?... Je m'efforçais de le croire, lorsqu'en débouchan une bouteille, pour m'offrir du champagne, S... se déchira profondément le doigt. J'en fus vivement affecté; le nègre de service s'empressa de lui donner des soins, mais sa femme continua tranquillement de fumer son cigare et ne parut même pas s'apercevoir de l'accident. Dès ce moment, je fus fixé.

— S...! dit-elle un instant après, d'un ton si nonchalant et si faible que je l'entendis à peine.

Le capitaine accourut vers elle.

— Que veux-tu, ma bonne amie?

— Je t'ai appelé deux fois, tu ne m'as pas répondu! dit la mulâtresse avec colère.

— Je n'ai pas entendu, je te demande pardon, ma chère amie ; tu es sans doute fatiguée, veux-tu aller dans ta chambre? reprit S...

Sa femme ne répondit pas, elle boudait.

Le capitaine la souleva dans ses bras, et appuyée sur son épaule, elle sortit du boudoir marchant avec indolence. Décidément, cette femme me parut insupportable et je commençai à croire que P... avait raison de haïr les mulâtresses.

— Viendrez-vous à Gorée? demandai-je au capitaine, lorsqu'il me rejoignit.

— C'est impossible, répondit-il, j'ai un long travail à achever, et...

— Et à couver les beaux yeux de Georgiana, n'est-ce pas?

— J'avoue...

— Bien, bien, je comprends.

Après cette infructueuse visite, je m'apprêtai à partir avec P... et le baron.

Le lendemain, nous descendions le Sénégal en nacelle, chantant, riant, lorsque tout à coup nous entendîmes un bruit confus.

— Vous demandez des aventures, voyons cela, dit le baron.

Au même instant le bateau d'un pêcheur joignit notre nacelle.

— Est-ce donc une bataille? demanda M. de C...

— Une terrible! il y a quinze mille hommes! avançons vite, on se bat sur la rive du fleuve! s'écria le pêcheur.

Notre nacelle descendit rapidement le fleuve et nous nous trouvâmes bientôt devant le champ de bataille. On se battait en désordre, corps à corps, à coups de poignard, de lance et de massue. Les guerriers poussaient des cris effroyables; mon imagination me recula de vingt siècles, et je crus voir une bataille de Cimbres et de Teutons.

— Quelles sont ces armées? demanda le baron.

— Ce sont des Bracks, des Ioloffs et des Mores qui se battent contre l'arrière-garde de notre grand roi Damel. Hélas! hélas! que Dieu et le Prophète aident nos guerriers! s'écria le pêcheur.

— Votre roi y est-il?

— Hélas! non; ne voulant pas verser de sang,

il se retirait chez son père le roi d'Akard. Mais ce soir, son arrière-garde, forte de trois mille hommes, a fait tout à coup volte-face contre les douze mille étrangers qui les poursuivaient, et Dieu sait maintenant quels seront les vainqueurs. Si Damel retourne avec les cinq mille hommes qu'il commande, notre triomphe est sûr; mais s'il n'arrive pas, nos soldats seront écrasés par le nombre et notre village anéanti ! Mon Dieu ! mon Dieu ! nos guerriers reculent déjà, s'écria le nègre en piétinant dans sa barque.

En effet, la mêlée, sans se rompre, se porta de quelques pas vers le sud, laissant derrière elle sur le sol une couche épaisse de morts et de blessés.

— A quoi reconnaît-on les ennemis ?

— Ne voyez-vous pas leurs drapeaux avec ces queues de cheval ? dit le pêcheur ; nos guerriers portent des pavillons blancs.

La bataille devenait de plus en plus animée et terrible; les trois mille hommes pliaient devant l'ennemi. Le pêcheur priait, ciait, se tordait dans sa nacelle. Mais tout à coup sa douleur se changea en une joie délirante.

— Victoire ! victoire ! notre vaillant prince arrive ! s'écria-t-il. Le voilà ! le voilà !...

Un nuage de poussière obscurcissait l'horizon, bientôt on distingua des cavaliers s'avançant au galop.

— Le voyez-vous en tête avec son coussab blanc? s'écria le pêcheur. Suivez-le au milieu du combat, vous verrez tomber les ennemis sous ses coups.

A l'arrivée du prince, ses soldats près d'être défaits se ranimèrent et bondirent comme des tigres. Leur choc ébranla l'ennemi et le fit reculer de quelques pas. Damel avait encore quatre mille hommes de moins que les étrangers, mais son courage doublait ses forces. On le voyait avec sa robe blanche au plus fort de la lutte; ses guerriers le secondaient avec ardeur. Pendant quelques minutes le combat demeura incertain, puis quelques soldats de l'ennemi prirent la fuite, et bientôt toute l'armée fut en déroute. Damel et les siens s'élancèrent à sa poursuite, poussant des cris de joie et chantant la victoire. Le pêcheur électrisé, au comble du bonheur, gagna le rivage; nous aussi, nous débarquâmes à Gandiolle. Les femmes, les enfants et les vieillards restés au village chantaient et dansaient devant les cases.

Le soleil se couchait lorsque Damel revint à la tête de ses guerriers. Les soldats dressèrent leurs

tentes et allumèrent de grands feux, pendant que les femmes du village préparèrent à manger.

Après le repas, nous allâmes féliciter le monarque vainqueur. M. de C... l'avait déjà vu souvent et connaissait surtout intimement son père, le roi d'Akard, qui, voisin de l'île Gorée, est souvent en rapport avec nos marins.

Nous trouvâmes Damel assis sur une natte. Il se leva pour nous recevoir. Tous les voyageurs qui sont allés au Sénégal ont entendu parler de ce prince, célèbre par son esprit, sa valeur et surtout sa beauté. Une taille gigantesque, des épaules larges, une poitrine puissante, de petits pieds et des mains délicates; une tête extrêmement développée, ornée de cheveux bouclés; un front haut et large, de grands yeux ardents, un nez aquilin, une petite bouche; des dents éclatantes de blancheur; des moustaches retroussées à la Henri IV; une longue et épaisse barbe lui couvrant la poitrine; une peau d'ébène; tel est cet Apollon africain, devant lequel on s'arrête émerveillé.

Fièrement drapé dans sa robe de laine blanche, encore rougie du sang de l'ennemi, en ce moment il était peut-être plus beau, plus noble et plus imposant que jamais. Roi de l'immense nation du Cayord, héritier présomptif du royaume

d'Akard, sa puissance est sans contredit relativement aussi grande que celle du premier roi de l'Europe; mais quelle différence entre lui et nos monarques! Le moindre des esclaves l'approche, lui parle familièrement, et pourtant il a le droit de vie et de mort que nos souverains n'ont pas.

— Salut! nous dit-il; si vous avez la santé, et si vos amis et parents sont en paix, mon cœur en est plein de joie.

Nous répondîmes avec émotion à ses politesses.

Il était triste et paraissait profondément affligé.

— Nous venons vous féliciter de votre éclatante victoire, lui dit le baron.

— Hélas! s'écria le prince, les batailles sont toujours déplorables, même pour les vainqueurs. N'est-ce pas pénible de voir morts sur la terre trois ou quatre mille hommes, pleins de vie et de santé il n'y a que quelques heures?

— Sans doute, mais quand ces sacrifices humains sont indispensables?

— Selon moi, il n'y a jamais de motifs assez puissants pour justifier ces meurtres.

— Quel est donc le sujet de votre guerre?

— Oh! c'est une longue histoire. Vous savez que les Mores repoussés du Nord affluent de plus en plus vers ce pays. Les rois voisins les

reçoivent dans leurs États, je les aurais moi-même accueillis, car la terre est à tous les hommes et il faut avoir pitié de ceux qui n'ont point de patrie ; mais ayant reconnu que ces peuples lâches, paresseux et surtout fripons, vivaient aux dépens de ceux qui les reçoivent, et apportent avec eux la discorde, je n'ai plus voulu en laisser établir aucun dans mon royaume. Alors ils ont conçu une haine implacable contre moi, et après avoir intrigué pendant deux ans, ils ont réussi à gagner les rois bracks et ioloffs.

Pour éviter ce sanglant combat, j'allai à la rencontre de mille hommes que le roi d'Akard, mon père, tenait prêts dans un lieu favorable à la bataille. Je pensais qu'en me voyant à la tête d'une armée considérable, ils demanderaient la paix, et qu'ainsi cette guerre finirait sans effusion de sang. Mais ma troupe murmurait, et enfin ce soir mon arrière-garde, poursuivie de trop près, engagea la lutte que j'ai été forcé de soutenir. Dieu le voulait ainsi ; le sol est couvert de morts. J'ai perdu mille hommes et l'ennemi n'a pas laissé moins de trois mille des siens. J'espère que les Bracks et les Ioloffs trouveront la leçon assez terrible pour devenir plus raisonnables. Mes guerriers n'ont pas laissé échapper un seul des princes ;

que leurs pères les pleurent maintenant! le peu de Mores présents à la bataille ont aussi tous été anéantis.

Voilà l'histoire de cette malheureuse guerre.

Pendant que Damel parlait ainsi, ses soldats parcouraient le champ de bataille et recueillaient tous les blessés qu'ils apportaient devant les tentes près des grands feux, où des griottes s'empressaient d'étancher le sang et de panser les blessures.

— Ce qui m'afflige le plus, nous dit le prince, c'est qu'un grand nombre de mes guerriers ont eu les jambes coupées ou fracassées, et maintenant il ne nous reste qu'à les tuer.

— Pourquoi les tuer? demandai-je.

— Ces hommes, reprit le prince, n'ayant plus qu'une jambe, seraient condamnés à achever leur vie sans jamais pouvoir marcher; ne seront-ils pas mieux morts?

— Mais ne peut-on leur mettre des jambes de bois?

— Ne plaisantez pas avec le malheur, s'écria Damel; ce que vous dites est impossible.

— Comment, impossible? ne connaissez-vous donc pas les jambes de bois au Sénégal? demandai-je à M. de C...

— Vous raillez, répondit-il, est-ce qu'on peut mettre une jambe de bois à un homme ?

— Je vais vous prouver que je ne plaisante pas. Hâtez-vous d'ordonner qu'on ne tue pas les blessés, dis-je au prince; je ne saurais les ressusciter, mais j'espère bien leur faire des jambes.

XI

Les jambes de bois. — L'île Gorée. — P... et sa négresse.

Me voici donc à fabriquer des jambes de bois! Je ne prétendais pas seulement conserver l'existence aux blessés de Damel : je voyais mon œuvre grandir dans l'avenir et se répandre sur la population future de ce malheureux pays, auquel la Providence me chargeait de transmettre une des précieuses découvertes de la civilisation. Tout animé par l'importance de ma tâche, je travaillais avec ardeur. Ayant planté deux poteaux au

pied d'un tamarinier et lié une perche élastique entre les branches de l'arbre, je parvins à établir un tour (autre invention inconnue des Sénégalais), sciant, tournant; après plusieurs essais infructueux, je réussis enfin à fabriquer une jambe, peu élégante, je l'avoue, mais pouvant remplir mon but. J'eus la précaution de faire le socle large afin qu'il ne s'enfonçât pas dans le sol sablonneux du pays. Les nègres ont l'esprit du singe, ils imitent tout facilement et avec exactitude; aussi les charpentiers qui m'entouraient ne furent-ils point embarrassés pour fabriquer des jambes de bois sur le modèle que j'avais fait.

— Puisque vous coupez les bras, dis-je aux griottes-médecins, il ne vous sera pas plus difficile d'amputer des jambes.

— Mon Dieu, non ! dirent-ils.

— Mais comment opérez-vous ? Retroussez-vous la peau ? nouez-vous les vaisseaux sanguins ? sciez-vous délicatement l'os ?

— Nous ne prenons pas tant de précautions; nous coupons le bras d'un seul coup de sabre et étanchons le sang avec une graisse dont l'effet est infaillible.

— Pourrez-vous amputer une jambe de la même manière ?

— Une jambe n'est pas plus difficile à couper qu'un bras.

— Eh bien, commencez immédiatement. Aussitôt les plaies guéries, vous n'aurez qu'à emboîter la cuisse de chaque amputé dans la fourche d'une jambe de bois, et il marchera.

— *Bissimula!* que les hommes blancs sont ingénieux! dirent-ils.

Pour mieux les convaincre, je mis le genou dans la jambe de bois déjà faite et je marchai.

— Vous voyez que ma jambe ne me sert de rien. Je marcherais aussi bien si je n'avais que la cuisse. Ainsi, la plupart de vos blessés pourront se promener et même courir.

— Nous comprenons parfaitement, s'écrièrent à la fois le roi Damel et les nègres qui m'entouraient. Que Dieu et le Prophète te bénissent! Ton souvenir restera éternellement dans notre cœur.

Certain d'avoir suffisamment instruit les nègres, je continuai mon voyage avec le baron et P...

De Gandiolle à Gorée, il y a environ trente lieues. Ce petit voyage se fait ordinairement par mer, mais nous suivîmes le littoral. Autrefois, de

distance en distance, il y avait des baraques pour abriter les voyageurs et les mettre en sûreté contre les bêtes féroces. Maintenant, ces caravansérails sont détruits, et l'administration négligeant de les rétablir, on est forcé de se munir d'une tente de campagne.

Après cinq jours de marche, nous arrivâmes à Campêche, village agréablement situé dans une belle vallée garnie de fleurs et d'arbres vigoureux. Cette oasis est l'endroit où viennent chaque jour se promener les habitants de Gorée.

L'île Gorée, nommée *Bir* par les nègres, n'est qu'un affreux rocher aride, noirâtre, à crêtes raides et sèches, s'élevant de trente à quarante mètres au-dessus de la mer sur l'escarpement nord. Devant le port se dressent en amphithéâtre quelques chétives maisons. Le séjour en est fort triste ; on prétend cependant que l'air y est meilleur qu'à Saint-Louis. On y trouve d'ailleurs plus de ressources pour la vie que dans la métropole, car les navires venant de France mouillent d'abord à Gorée et vendent leurs provisions toutes fraîches. Puis on pêche des huîtres en rade et on récolte de savoureux limons dans la vallée de Cannes.

En débarquant, nous passâmes près de deux mulâtresses qui venaient de se rencontrer.

— Comment va votre chou ? disait l'une.

— Le vent d'est l'avait un peu flétri, mais il va mieux; et votre laitue, grossit-elle?...

Ces quelques mots me firent juger que les légumes étaient aussi rares à Gorée qu'à Saint-Louis, où les dames cultivent les choux et les laitues dans des caisses, comme on fait en France pour les cactus et les œillets.

Il me tardait bien de retourner à Saint-Louis, mais il fallait attendre que le brave P... eût fait son choix entre trois captives qui lui plaisaient également. C'était embarrassant! Fatma avait un teint d'ébène, de belles dents blanches, mais le nez légèrement épaté ; N'diébée avait des formes admirables, mais la figure moins gracieuse que ses rivales; enfin, Minguitte était gentille, petite, mignonne, mais d'une couleur jaune peu agréable.

— Laquelle me conseillez-vous d'acheter ? me disait à chaque instant P...

— Prenez Fatma !

— Elle est fort belle! mais je ne puis oublier les admirables formes de N'diébée !

— Prenez N'diébée.

— Oui, mais je trouve la petite Minguitte si gracieuse, si mignonne!

— Eh bien, prenez Minguitte.

Quand, ennuyé des questions de P..., je l'envoyais à tous les diables, il allait s'adresser au baron, qui lui tournait bientôt le dos et me le renvoyait.

— Il faut en finir! m'écriai-je, après avoir inutilement attendu quinze jours; je vais écrire les trois noms, vous tirerez dans un chapeau et irez immédiatement chercher celle que le sort désignera.

— C'est cela, dit le baron.

— Mais..., objecta P...

— Quoi? repris-je, puisqu'elles vous plaisent également, vous ne pouvez pas appréhender le résultat du hasard.

— Eh bien, soit!

Je fis les bulletins, on banda les yeux à M. de C... qui mit la main dans le chapeau, et après avoir déroulé le billet sortant, il proclama solennellement le nom de Minguitte.

— Ah!... c'est la petite gentille! la mignonne. Êtes-vous content?

— J'avoue que je la préfère aux deux autres.

— Eh bien, portez deux cent cinquante francs à son maître, amenez-la et nous partirons.

Quelques heures après, nous cheminions dans la vallée de Cannes, et Minguitte était assise sur le dos d'un des chameaux qui portaient nos provisions. Quoique assez calme, elle paraissait profondément affligée de quitter Gorée. Pendant tout le voyage, P... la combla de soins affectueux. Il lui donnait son manteau pour la préserver de la fraîcheur des nuits, la gorgeait de nos meilleures provisions et saisissait toutes les occasions pour lui être agréable.

— Vous verrez, me disait-il, que je serai plus heureux avec ma simple négresse, que S... avec sa sultane jaune.

— C'est très-possible.

— Aussitôt arrivé à Saint-Louis, je lui donnerai la liberté.

— Avant d'être si généreux, je vous conseille de bien vous assurer de son attachement.

— Elle m'adore! Quoi qu'en dise S...., les négresses aiment beaucoup les blancs...

— Je souhaite que tout se réalise selon vos vœux, mais je crois que les négresses, pas plus que les signardes, ne peuvent rendre un Européen heureux.

— Attendez! attendez! j'espère bien vous donner envie d'acheter aussi une captive...

— Je n'en crois rien.

Il y avait environ un mois que nous avions quitté Gandiolle, lorsque nous y repassâmes. J'étais impatient de savoir si les griottes avaient bien amputé leurs blessés. A peine fus-je arrivé que je voulais aller à l'ambulance, mais je vis s'avancer vers ma tente une procession d'hommes en jambes de bois suivis de leurs parents et amis, dansant, criant au miracle. Bientôt je fus entouré par cette foule joyeuse, chantant mes louanges. J'étais heureux de voir que tout avait réussi suivant mes désirs, mais les transports de joie de ces hommes ne tardèrent pas à m'ennuyer; plus je disais que je me trouvais assez complimenté, plus ils s'acharnaient à me témoigner leur reconnaissance par des cris discordants. Les chants et les danses ne cessèrent pas un instant de la nuit autour de ma tente; pour mettre fin à ce fanatique enthousiasme, je partis le lendemain de bonne heure.

Averti de notre retour, S... nous attendait au port.

— Il a donc enfin réalisé son caprice! s'écria-t-il, en apercevant P... et la négresse.

— Oui, ne vous en déplaise! répondit le lieutenant.

— Offrez donc le bras à madame, reprit S...

— Vous perdez votre temps à jaser, et Georgiana vous mettra aux arrêts ce soir, répliqua P...

Les deux officiers se querellèrent ainsi en riant, mais cependant dès ce moment ils cessèrent de se voir. L'orgueilleuse mulâtresse ne voulut plus permettre à S... d'aller chez son ami qui s'était mésallié avec une femme noire. Au Sénégal, les mulâtres, en général très-vaniteux, méprisent profondément les nègres. Si leur mère est noire, ils la relèguent dans une hutte, lui défendent de sortir, ne la visitent jamais et lui donnent à peine de quoi vivre. Ils ne parlent que de leur père, comme s'il les avait portés dans sa cuisse, à l'exemple de Jupiter.

S... était un homme du Midi, petit, brun, d'un caractère acerbe, mais faible au fond, et pouvant tout sacrifier à sa passion. P..., né dans le Nord, était grand, robuste, sanguin, blond, d'un ca-

ractère éminemment doux, généreux et plein de franchise; préférant sa compagnie à celle du capitaine, je me rangeai de son côté. Ce bon P... me réjouissait le cœur quand tous les jours il me racontait longuement les progrès de Minguitte et l'avenir heureux qu'il espérait. J'étais d'ailleurs émerveillé de l'attachement que la négresse lui témoignait, et je crus un instant que les femmes noires pouvaient sincèrement aimer les Européens.

Au bout d'un mois, cédant à sa générosité naturelle, P... donna la liberté à Minguitte. A cette occasion il fit grand gala. Le lieutenant était d'autant plus heureux qu'il tenait à honneur de faire triompher son principe opposé à celui de S... Le champagne coulait à flots.

— Vivent les négresses! s'écria P... en levant son verre.

— A bas les mulâtresses! répondions-nous avec enthousiasme.

Au même instant, le capitaine, qui n'avait pas été invité au festin, entre, costumé en chasseur. P... court le recevoir.

— Ah! cher capitaine, que vous faites bien de venir!

— Je viens vous féliciter du bienfait que vous avez rendu à l'humanité, dit S... d'un ton sournois.

— Comment ?

— N'avez-vous pas affranchi votre esclave ?

— Oui, ma belle Minguitte, ma femme adorée!... l'acte a été passé devant notaire.

— Je le sais, je l'ai lu.

— Par quel hasard ?

— Mon Dieu, par une circonstance bien simple : je chassais de l'autre côté du fleuve ; une négresse passe près de moi.

« Où vas-tu? lui dis je.

» — A Gorée, répond-elle.

» — Quoi faire si loin?...

» — Retrouver Amady, mon bien-aimé, car je suis libre maintenant. Oh!... je suis bien heureuse! tenez, tenez, lisez mes papiers!... » Je lus, la négresse se nommait Minguitte et le libérateur P... Comprenez-vous, lieutenant, et rendez-vous les armes?...

— Vous êtes un mauvais plaisant! s'écria P..., Minguitte était ici il n'y a qu'un instant.

— Non pardieu ! je ne plaisante pas, reprit S..., et cet événement me fait grand plaisir, car il me rend le meilleur de mes amis; la main, mon bon P..., et ne soyez plus si négrophile !...

A ma grande surprise, loin de railler le lieutenant, S... compatit très-sentimentalement à ses chagrins. A cette époque, le caractère du capitaine changea d'ailleurs d'une manière étrange. Plus de critiques acerbes, plus de doctrines impies, plus de folle gaieté. Il devint tout à fait sombre, rêveur, religieux même ; j'en étais de plus en plus surpris, lorsqu'un matin il entra chez moi, l'air ému et désespéré.

— Je pars demain, me dit-il, je vais à Dagana.

— Et moi aussi, répondis-je, je viens d'en recevoir l'ordre à l'instant.

— Alors nous voyagerons ensemble.

— J'en suis heureux ; mais qu'allez-vous faire dans ce poste?

— Solder la garnison, vous savez que je suis trésorier.

Le capitaine prononça ces dernières paroles avec un accent qui me fit tressaillir.

— Vous êtes sans doute affligé de vous séparer de votre femme?

— Oh ! non, je l'emmène, reprit le capitaine.

Le lendemain, nous nous embarquâmes sur un petit brick conduit par quelques Laptops, en emportant les souhaits de bon voyage de P..., qui regrettait bien de ne pas nous accompagner; nous remontâmes le Sénégal, poussés par un vent favorable. Tout le premier jour fut employé à fumer et à admirer les rives du fleuve. S... parlait peu, il semblait pourtant avoir beaucoup de choses à me dire. Le soir, nous dînâmes copieusement: il avait apporté du champagne, nous en bûmes plusieurs bouteilles. Je pensais qu'il deviendrait plus gai et plus communicatif, mais le vin parut l'assombrir davantage. Après dîner, nous nous promenâmes longtemps dans le pont. S... restait toujours triste et silencieux. La nuit étant fort avancée, à chaque instant j'exprimais le désir de me retirer. Le capitaine me retenait toujours.

— Restons, restons encore, me disait-il; j'attendais, espérant qu'il me ferait quelques confidences, car il dissimulait avec peine son besoin de parler, mais il garda toujours le même silence et je me décidai enfin à le quitter. Alors il me prit vivement les mains, les pressa dans les siennes que je sentis trembler.

— Vous vous retirez? vous me quittez? me

dit-il d'une voix larmoyante. Ah! oui, il est temps, eh bien, bonne nuit! je vais dormir aussi. Adieu, mon ami! adieu, au revoir, bonne nuit!...

En me disant ces derniers mots, il levait le regard vers le ciel. Je le quittai avec une inquiétude profonde. Déjà depuis une heure j'étais couché et le sommeil ne venait pas.

Tout à coup, j'entendis crier sur le pont. Je courus interroger les matelots.

— Un chat-tigre! me dirent-ils.

— Où est-il?

— Il était sur le navire, il vient de sauter à l'eau.

— S...! m'écriai-je, levez-vous, les chats-tigres nous assiégent! Je répétai plusieurs fois mon appel, le capitaine ne répondit pas. J'allai jusqu'à sa couche, la mulâtresse y reposait seule et dormait d'un profond sommeil. Je continuai à appeler le capitaine, et à le chercher de toutes parts... Une lampe allumée dans la cabine où S... avait déposé ses registres attira mon attention; j'y descendis précipitamment, j'étais déjà en proie aux plus vives inquiétudes; mon émotion devint bien plus profonde quand j'aperçus, à côté de la lampe, une lettre à mon adresse; je l'ouvris avec stupeur et je lus ce qui suit :

« Mon ami,

» J'ai commis une grande faute, un crime après lequel je ne puis plus vivre. Égaré par mon amour pour une femme qui n'en était peut-être pas digne, mais que je ne veux cependant pas maudire à mon dernier moment, j'ai abusé de la confiance du gouvernement, j'ai déshonoré mon grade.

» Dieu me pardonnera peut-être, car la passion dominait ma conscience. J'étais si heureux de pouvoir combler tous les vœux, tous les désirs et jusqu'aux moindres caprices de ma Georgiana!... Mes dépenses ont dû vous étonner; vous n'y compreniez rien; tout confiant en ma probité, vous ne supposiez pas que je volais le trésor qui m'était confié... J'ai hésité longtemps, puis cédant à la tentation, j'espérai couvrir ma faute avec mes appointements; mais bientôt l'abîme fut trop profond pour être comblé par mes faibles ressources. Alors les remords ont commencé à me torturer, souvent j'ai été prêt à me confier à vous, à mes amis, pour vous demander secours. Ce soir encore je voulais tout vous avouer; mais je n'ai pu vaincre ma honte; j'ai préféré mourir que de vivre déshonoré. En moi l'homme

criminel ne méritait aucune pitié! mais j'espère que vous sauverez ma dignité d'officier, pour l'honneur de l'armée.

» Je vous en supplie, associez-vous à mes collègues et couvrez mon crime. Confiant en votre générosité, je vais mourir avec courage. Je regrette pourtant bien la vie! Ne plus revoir ma mère, mes sœurs, la France! oh! quelle douleur! quelle expiation!...

» Adieu! adieu, je ne dois plus reculer; j'ai mérité ma punition; que Dieu me pardonne!...

» Adieu!... adieu à vous tous, mes bons amis! adieu, pour toujours!!...

» S...

» *P. S.* Ne cherchez pas mon corps, il sera mieux dans le fleuve que dans le désert. Les hyènes fouilleraient ma tombe et me répandraient en débris hideux sur le sol; laissez-moi dans le fleuve. »

Je ne lus, certes, pas entièrement cette lettre avant de chercher à découvrir le capitaine. Je fis faire silence aux matelots pour écouter si rien ne remuait dans l'eau. La nuit était obscure. On alluma des flambeaux à la lueur desquels on sonda

attentivement le fleuve, mais tout fut inutile. Le lendemain seulement, dans le milieu du jour, je trouvai enfin le corps de l'infortuné, flottant parmi des herbes. Malgré ses dernières volontés, nous lui creusâmes une fosse, et nous mîmes une croix sur sa tombe. La mulâtresse resta indifférente, elle ne témoigna pas un regret, ne versa pas une larme sur la mort de l'homme qui venait de se suicider pour elle. Je m'empressai de retourner à Saint-Louis. Grâce à la générosité de mes amis, le vol du capitaine fut couvert. De mon côté, j'affirmai qu'il était mort par accident. Sa mémoire resta pure et honorée.

XII

Comment on passe la nuit et le jour en voyageant sur le fleuve du Sénégal. — Le camp moresque. — Le Marigot des Maringouins. — L'escale d'Armanco.

Après avoir accompli les dernières volontés de S..., je poursuivis ma route vers Dagana et Richard-Toll. J'étais encore tout agité par les vives émotions que m'avait causées le suicide du capitaine; mais les chants des nègres qui conduisaient ma chaloupe, les distractions variées du voyage et le bonheur que j'éprouvais de pénétrer dans l'intérieur de ce pays mystérieux, rendirent

bientôt le calme à mon âme. Quels chagrins ne seraient pas dissipés par tant de charmes!

Le matin, on est émerveillé de voir les innombrables volées d'oiseaux aquatiques qui semblent fêter par leurs chants le lever du jour. Avant l'aurore, les pélicans, les ibis, les canards et les aigrettes dorment sur l'eau et couvrent entièrement la surface du fleuve. Ma chaloupe les sillonnait en les dispersant comme des flocons d'écume. Le réveil des oiseaux est annoncé par les beaux flamands roses, qui, aux premières lueurs du soleil, secouent leurs ailes et chantent dans les marais de la rive. Pendant le jour, quand la chaleur est trop vive, on débarque sous des oasis aux frais ombrages, et on se repose sur les lianes qui grimpent d'un arbre à l'autre et forment des hamacs bordés de verdure. Des milliers de petits oiseaux au riche plumage voltigent et chantent autour de leurs nids, qui pendent en guirlandes dans le feuillage. Les perdrix et les pintades venaient se disputer les miettes de pain que je leur jetais. J'étais surtout réjoui par les troupes de singes qui accouraient sur mon passage; plusieurs venaient en ménage s'établir sur le gazon; les femelles apportaient les petits sur leur dos et les mâles étaient chargés de fruits. Les singes ne fuient pas

l'homme; aussitôt qu'un voyageur s'est arrêté dans une oasis, il les voit accourir et bondir de loin vers l'arbre sous lequel il s'abrite. Ils font assaut d'agilité, comme les Franconi lorsqu'ils franchissent douze chevaux. Si l'un manque son saut, les autres jettent des cris aigres qui probablement sont d'amers sarcasmes à l'adresse du maladroit. Mais souvent celui-ci se réhabilite en venant hardiment grimper au tronc même de l'arbre, près des épaules du voyageur; alors les cris éclatent de nouveau, et cette fois sans doute ce sont des applaudissements. Quand tous les singes sont arrivés sur l'arbre, on est ébloui par leurs petits yeux qui étincellent comme des topazes et des rubis dans le feuillage. Tous restent immobiles à contempler l'homme et pour ainsi dire à l'étudier. Dans le grand nombre, il se trouve bien parfois quelques fripons qui se laissent tomber sur les comestibles du voyageur et se sauvent avec leur proie, mais alors les honnêtes quadrumanes jettent un cri général de réprobation. Plusieurs fois j'ai tiré sur les singes; soit qu'ils aient eu le temps de se tourner derrière les branches, soit que je fusse ému en visant leurs têtes presque humaines, je n'en ai jamais tué, ni même blessé. Il est d'ailleurs bien inutile d'user sa poudre avec eux, car

on les peut prendre tout vivants par un moyen facile. On fait un trou à une noix de coco, et après y avoir introduit des croûtes de pain ou des graines, on l'attache à un arbre ; bientôt le singe arrive, et faisant la patte fine, la glisse dans le coco : une fois pleine, la main voleuse ne peut plus sortir. Le plus rusé des animaux jette alors des cris de détresse et reste pris à ce piége grossier, sans songer à quitter la proie qui lui grossit la patte. Les nègres m'ont assuré qu'un singe pouvait périr ainsi sans avoir l'instinct de sa maladresse. Telles sont les merveilles qui divertissent le voyageur pendant le jour.

La nuit est beaucoup moins agréable. A peine les dernières lueurs du soleil s'éteignent-elles que les hibous, les orfraies, tous les oiseaux nocturnes commencent leur lugubre concert. Peu de temps après, quelques miaulements de hyènes se font entendre, puis les carnassiers s'éveillent par bandes nombreuses et leurs cris éclatent de toutes parts. J'avais déjà été vivement ému, à Saint-Louis, en entendant les hurlements des hyènes qui viennent fouiller les tombes dans le cimetière, mais je fus bien plus effrayé en me trouvant le premier soir de mon voyage sur une frêle embarcation, au milieu de ce vacarme. A chaque

instant je prêtais l'oreille avec angoisse ; il me semblait que les flots s'agitaient et que les animaux venaient m'attaquer à la nage. Les cris des carnassiers devenaient de plus en plus animés, mais vers minuit ils cessèrent tout à coup.

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— Écoute, répondirent les rameurs.

J'entendis dans le lointain des hurlements plus puissants que ceux des hyènes.

— C'est un *goun'dey* ! s'écrièrent mes rameurs. Ces lâches *boukis* qui déterrent si bien des hommes ont peur de leur maître, ils se taisent.

Le lion n'apparaît guère qu'à trente lieues de Saint-Louis ; j'en étais alors environ à dix lieues. Les nègres aiment le lion et rendent hommage à la noblesse de son caractère. Ils le nomment *goun'dey*, ce qui signifie *seigneur* ou *homme fort*. Leur aversion est au contraire très-vive pour les hyènes qui déterrent les morts, auxquels les nègres portent un profond respect ; aussi ces animaux sont-ils nommés *boukis* ou *loups maudits*. Les rugissements du lion cessèrent, et quelques instants après les hyènes recommencèrent à hurler de toutes parts. Buffon

a parfaitement dépeint leurs cris en disant qu'ils ressemblaient au bruit que fait un homme qui vomit avec effort.

Comme nous nous reposions une grande partie de la journée, mes nègres ramaient presque toute la nuit. Il était environ deux heures du matin lorsque le sommeil vainquit mes émotions ; je ne m'étais d'ailleurs couché qu'après avoir bien recommandé aux rameurs de jeter l'ancre au milieu du fleuve afin de n'avoir rien à craindre des bêtes féroces. Quoique tranquillisé ainsi, mon sommeil fut très-agité; j'eus des rêves affreux, je me voyais entouré par des troupes de carnassiers prêts à me dévorer. Vers trois heures je me réveillai. Quelle ne fut pas ma terreur! nous étions amarrés à un arbre de la rive, et des hyènes avaient envahi la chaloupe. Je vis leurs yeux féroces briller comme des flambeaux; je jetai des cris et je donnai un coup de botte sur la face de l'un des nègres qui dormaient profondément. Lorsqu'ils s'éveillèrent, les hyènes s'étaient enfuies.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restés au milieu du fleuve? m'écriai-je.

— L'ancre est perdue.

— Mais nous eussions pu être dévorés ici !

— Il n'y a pas de danger, les *boukis* n'aiment pas la chair vive.

Aucun de nous n'était blessé, mais nos viandes salées avaient été emportées. Malgré l'opinion des nègres qui assuraient qu'il n'y avait rien à craindre auprès de la rive, je m'empressai de leur faire regagner le milieu du fleuve.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes dans un camp moresque établi sur la rive droite du Sénégal. Il y avait là un peuple de pasteurs qui offre encore l'hospitalité comme du temps d'Abraham. De jeunes filles vinrent me recevoir ; elles essuyèrent la sueur de mon front avec leurs longues chevelures, me soutinrent sur leurs bras comme un frère, et me firent boire du lait pour me désaltérer. A mon départ elles ne refusèrent pas le baiser de reconnaissance que je leur offrais. Les plus jeunes enfants, enveloppés dans des langes d'écorce, suspendus aux branches des arbres qui ombragent les tentes, sont bercés par le vent. Les vieillards, réunis sur la place centrale, lisent le Coran. Sur la plage, devant les tentes, les jeunes hommes s'exercent à la lutte ou à lancer la *sagaie*.

Je quittai le camp, le cœur plein des plus douces

émotions. Les rives du fleuve, boisées jusqu'à dix lieues de Saint-Louis, devinrent arides et nues. Les villages nègres sont tous sur la rive gauche du Sénégal; les Mores s'établissent à droite; ces derniers ne restent d'ailleurs dans cette vallée que cinq ou six mois, pendant les basses eaux du fleuve. A l'époque des crues, ils regagnent les montagnes situées à cent et même deux cents lieues du littoral. Plusieurs vieillards m'ont dit qu'ils étaient bien malheureux dans ces voyages. La fatigue rend leurs troupeaux stériles. Ils sont obligés de se nourrir de gomme, de fruits et de racines.

Trois jours après mon départ de Saint-Louis, j'arrivai au Marigot des Maringouins. Le Marigot des Maringouins ou *lac des Moucherons*, situé environ à vingt lieues de Saint-Louis, est un bras du Sénégal qui, étroit près du fleuve, devient ensuite large et profond, et court joindre la mer. C'était par cette espèce de canal que, du temps de la traite des noirs, les négriers venaient à la dérobée faire leur cargaison d'esclaves, aussi les nègres l'ont-ils toujours en horreur. En y arrivant, mes rameurs jetèrent des cris amers et invoquèrent leur dieu. Ils restèrent longtemps en prière; lorsqu'ils eurent achevé, le chef me dit : « Ici les Européens ont rougi leur peau blanche dans le sang des hom-

mes noirs ; nous ne nous vengerons pas sur toi qui es bon, mais crains la colère du Juge suprême, si tu ne fais pas quelques sacrifices en expiation des crimes que tes compatriotes ont commis envers les miens. » Ces paroles m'émurent profondément et je crus ne pouvoir mieux répondre au nègre qu'en l'embrassant fraternellement. Peu de temps après, j'aperçus un berger more qui s'en allait devant nous sur la rive, je lui donnai douze coudées de guinée pour un de ses plus beaux moutons, que j'offris à mes matelots. Le lendemain, nous passâmes à l'escale d'Armanco ; une vingtaine de négociants français y avaient des bateaux chargés de verroteries destinées à être échangées pour de la gomme et de l'or.

Cette escale présentait un tableau assez bizarre ; nos négociants étaient logés sur la rive, près de leurs navires, dans de petites huttes toutes parées du pavillon national. A côté, dans la plaine, campait l'immense caravane des marchands mores, avec plus de quinze cents chameaux, les uns couchés, les autres paissant çà et là parmi de nombreux groupes de tentes. Cette réunion d'Européens et d'Africains n'était pas moins intéressante pour le philosophe que pour le peintre. Combien de réflexions peut en effet inspirer cette diffé-

rence d'usages, qui fait qu'un peuple est riche avec de l'or, et l'autre avec des verroteries! Quelques heures après avoir quitté l'escale d'Armanco, j'arrivai à Richard-Toll.

XIII

Richard-Toll. — La culture du coton et de l'indigo. — Les gueules-tapées. — Les crocodiles et les caméléons.

Vous avez sans doute vu une maisonnette de campagne aux volets verts, entourée de murailles blanches, située sur le bord d'une rivière : tel est le poste de Richard-Toll. Il ne lui manque même pas la cloche au-dessus de sa porte cochère pour lui donner la physionomie d'une maison de maître. Un vieux canon rouillé, embusqué à chaque angle de l'enclos, et quelques meurtrières ébré-

chées, bâillant dans le ventre des murailles, rappellent seuls que c'est un fort.

Situé sur la rive gauche du Sénégal, dans une immense plaine, verdoyante comme une prairie, ce poste est à environ trente lieues de Saint-Louis. C'est à quelques pas plus haut que prend naissance le fameux lac de *Panié-Foule*, qui, en fécondant les terres de l'intérieur du pays, va se jeter dans la mer du côté de Gorée, après un cours d'au moins soixante lieues. Quelques nègres sont depuis peu d'années venus s'établir près du poste et y ont fondé un village. Dans la plaine, on aperçoit çà et là des habitations européennes tombées en ruine, et l'horizon est de tous côtés borné par de hautes et épaisses forêts. Richard-Toll signifie : *Jardin de Richard*. Ce nom lui vient du célèbre cultivateur français qui y avait établi une colonie agricole, que le gouvernement a indignement abandonnée.

Cette vallée est la plus belle et la plus riche que j'aie vue au Sénégal. Le sol, gras et fertile, y est couvert d'une brillante végétation. Pauvre terre! comme elle s'était parée voluptueusement des travaux de ses premiers cultivateurs !... Comme elle enrichissait ceux qui la mariaient sincèrement à notre soc civilisé!... mais les hommes auxquels

elle prodiguait les fruits de sa fécondité n'étaient que des ingrats; quand ils eurent de l'or, ils ne voulurent plus de travail; accusant leur bonne vallée d'être stérile, ils la répudièrent. Maintenant, l'herbe du désert recouvre son sein, mais elle conserve encore chèrement quelques marques de ses jours de splendeur. Ici, une vigne vigoureuse offre son fruit délicieux; là, des figuiers, des cotonniers, des grenadiers croissent en dépit de l'abandon où on les laisse. Que l'on souffre en voyant tous les trésors de cette précieuse végétation se perdre si indignement!

Un jour, que je suivais la rive du lac de *Panié-Foule*, j'aperçus dans un bosquet de mangliers quatre murailles en ruine qu'enlaçaient de nombreux rameaux de liserons sauvages. « Tenez, me dit l'agent du poste qui m'accompagnait, voilà les restes de l'une des habitations des colons qui, après avoir dépensé plusieurs millions à la France, ont fini par lui faire si injustement abandonner cette belle vallée. Vos cultivateurs s'étaient fait construire ainsi chacun un donjon seigneurial, et là, pendant toute l'année, c'étaient de continuelles orgies: sérail de femmes de toutes couleurs, abondance de liqueurs, superbes parties de chasse; tous leurs instants étaient consacrés aux plaisirs,

tandis que les terres qu'on leur confiait restaient incultes et désertes.

» Pour mieux favoriser leur coupable désœuvrement, les inspecteurs des travaux leur annonçaient complaisamment le jour de leur tournée, et comptant leurs primes sur le nombre de leurs cotonniers, la veille de l'inspection, ils faisaient couper un grand nombre de petites branches sur les vieilles souches dans la forêt, pour garnir leurs jardins incultes. Le matin, quand les employés arrivaient, on les faisait d'abord copieusement déjeuner, puis les prenant amicalement par le bras, les colons allaient les promener dans leurs pépinières postiches. C'était magnifique à voir; belle prospérité! On notait des milliers de plançons en bonne vigueur, on rentrait à l'habitation achever la gorgée, et après avoir embarqué leurs hôtes, les planteurs revenaient en se frottant les mains, et en souriant à la bonne levée d'or qu'ils allaient faire à la caisse : voilà comment avorta cette colonisation qui aurait pu rapporter d'immenses revenus à la France! Il vint par hasard un gouverneur de meilleure administration, mais il n'eut pas le courage de sévir contre tant d'abus; pour sauver l'homme coupable, il condamna la terre, il jeta l'anathème sur cette riche vallée. Ce coup

fit grande impression parmi les navigateurs qui avaient vu les champs de Richard-Toll et les avaient vantés à l'Europe. Plusieurs naturalistes vinrent encore les visiter; mais d'avance on avait tout détruit, même ce qui croissait sans soin, et les savants, vrais amis de la prospérité des colonies, furent eux-mêmes abusés. Tenez, poursuivit mon interlocuteur en m'arrêtant à l'entrée de son jardin, voyez ce terrain, combien de dépenses n'avait-on pas faites pour l'embellir et le fertiliser! Ces soins avaient parfaitement réussi; rien n'était aussi beau que ce petit coin de terre. Des conduits y promenaient l'eau dans toutes les allées, les fleurs et la verdure n'y manquaient jamais. Des arbres fruitiers de toute espèce s'y courbaient sous l'abondance des fruits; et comme les voyageurs européens étaient heureux de rencontrer ce charmant Éden au milieu des déserts! Eh bien, un jour, tout cela fut sapé, déraciné, anéanti. On disait aux ouvriers qui accomplissaient cet acte de vandalisme, qu'il était à craindre que nos ennemis du Woloff ne vinssent surprendre le poste en se cachant derrière les arbres; que déjà la veille le commandant, en dînant sur sa galerie, avait entendu siffler une balle à travers ses flacons de liqueurs, et que le coup venait sûre-

ment du jardin. Les bonnes gens crurent à ce conte ridicule, mais les hommes plus éclairés en eurent une plus juste idée. Ce jardin était encore sacrifié pour couvrir les fautes des coupables administrateurs! Voyez-vous, ajouta vivement mon guide, je ne suis point votre compatriote, je suis Américain, mais il n'y a rien qui me fasse tant mal au cœur que de voir dépérir vos colonies. Si vous voyiez les Anglais! comme chez eux tout prospère, comme leur gouvernement spécule sur tout! S'ils avaient votre Sénégal, comme cette plaine de Richard-Toll serait belle! comme Podhoz serait riche! Eh bien, avec vous, qui avez cependant tant de grandeur d'âme, tant d'esprit et de noblesse de caractère, avec vous que j'aime et que tous les étrangers admirent, cette colonie s'appauvrit tous les jours. Il n'y a plus ici que le commerce de la gomme. L'organisation en est encore fausse, déjà il est en décroissance; dans peu de temps, il tombera entièrement. Dites-le donc à toute la France, votre belle patrie; dites que vous êtes, les uns trop égoïstes et les autres trop faibles pour fonder un établissement sérieux et durable! »

Cette critique de notre administration coloniale m'affligea profondément, d'autant plus que le

vieux agent, qui devait être bien informé, m'avait déjà en plusieurs circonstances donné des preuves de son intelligence et de son impartialité. Pendant mon séjour à Richard-Toll, je fis de nombreuses excursions dans le pays environnant. Les mœurs des habitants ne diffèrent guère de celles des Ioloffs de Saint-Louis. Un jour, m'étant arrêté pour dîner sous des arbres près d'un village, je fus effrayé de voir sortir des broussailles un grand nombre de reptiles ressemblant à des crocodiles et n'ayant pas moins de quatre à cinq pieds de longueur. Je voulus fuir, mais les nègres plaisantèrent de ma peur et me dirent qu'il n'y avait rien à craindre. En effet, les enfants qui m'entouraient se mirent à jouer avec ces énormes lézards. A cheval sur leur dos écailleux, leur mettant des brins d'herbe dans la gueule, ils les faisaient marcher, les roulaient dans le sable, les traînaient par la queue, comme nos enfants feraient avec le chat le plus débonnaire. Les chiens aussi (espèce de mâtins, seule race qu'il y ait au Sénéga jouaient avec ces animaux qui m'inspiraient une si grande terreur. Ceux qui n'étaient pas occupés par les enfants et les chiens restaient immobiles, gueule béante devant moi, suivant du regard les aliments que je portais à ma bouche

et ayant l'air de convoiter quelques débris de mon dîner. Un peu rassuré, je m'amusai à leur jeter des morceaux de pain qu'ils attrapaient fort adroitement.

— Comment appelez-vous ces reptiles?...

— *Gueules-tapées*, me répondirent les nègres.

— Pourquoi ne les tuez-vous pas? ils doivent être dangereux.

— Ce serait un grand malheur si on les tuait. Les gueules-tapées sont des bêtes de Dieu, qui ne fréquentent que les villages aimés du Seigneur!...

Ces gueules-tapées me rappelèrent les cigognes vénérées des Allemands. Par une bizarrerie inexplicable, les caméléons très-inoffensifs, qu'on trouve en grand nombre à Richard-Toll, sont redoutés et en horreur chez les nègres. J'ai souvent observé ces reptiles extraordinaires qui ne diffèrent de nos lézards verts que par la tête, laquelle semble surmontée d'un casque. Il faut s'approcher bien près pour les distinguer sur la branche où ils sont à l'affût. En leur donnant la propriété de changer de couleur, la Providence a voulu qu'ils pussent approcher de leur proie sans en être aperçus; mais elle a sans doute eu aussi

l'intention de les protéger, car leurs mouvements extrêmement lents les livrent sans défense à l'homme qui parvient à les apercevoir. Des naturalistes prétendent que les caméléons peuvent vivre plusieurs années sans manger. Je ne veux pas donner un démenti à l'opinion des savants que je respecte; mais j'avoue qu'en ayant mis deux dans une cage soigneusement enveloppée de tamis, l'un ne vécut que quelques jours et l'autre devint si maigre, si maladif, que par pitié je le portai sur un arbre en me reprochant de lui avoir imposé un jeûne de deux semaines. Je crois que la nature a organisé le caméléon de manière à pouvoir se priver longtemps de nourriture, car les moucherons ne viennent pas tomber dans sa bouche chaque fois qu'il a faim, mais une petite quantité d'aliments doit lui être nécessaire.

C'est aussi pendant mon séjour à Richard-Toll, que je fis ample connaissance avec les crocodiles et les caïmans. Ils descendent bien jusqu'à Saint-Louis, mais ce n'est que vers Richard-Toll qu'on commence à les voir en grand nombre, tantôt à la surface de l'eau, tantôt au soleil sur la plage. Ces animaux aquatiques sont beaucoup plus redoutables dans l'eau qu'à terre. Sur le sol leurs mouvements sont lents, et on leur échappe facilement

en courant en zigzag ; tandis que dans le fleuve, ils nagent avec une vitesse effroyable et ont une force étonnante. Ceux de grande taille n'hésitent pas à s'attaquer aux chevaux et aux bœufs qui traversent la rivière ; les saisissant par un pied, le plus souvent ils parviennent à les noyer, et à les entraîner au fond des eaux où ils vont les dévorer dans les antres profonds qu'ils creusent sous la rive. Quand la proie est par trop lourde ou trop vigoureuse, elle leur échappe, mais jamais sans avoir eu une jambe coupée. Les crocodiles sont certainement les plus affreuses et les plus dangereuses bêtes féroces du Sénégal. On est surtout désespéré qu'ils soient maîtres des eaux dans ce pays brûlant, où l'on serait si heureux de pouvoir se baigner. N'est-ce pas une situation terrible de cuire tout vivant et de ne pouvoir pas seulement se rafraîchir la pointe du pied! Confiants en leurs *grigris* sacrés, les nègres bravent hardiment le danger. A tout instant, on en voit qui traversent le fleuve, tantôt seuls à la nage, tantôt se faisant remorquer par des buffles à la queue desquels ils se cramponnent. J'ai même vu des femmes passer le Sénégal, à cheval sur une peau de mouton cousue et remplie d'air : j'en ai surtout remarqué une avec trois enfants, un à la mamelle,

un autre flottant dans une calebasse, et le troisième d'un âge plus avancé la suivant à la nage. Beaucoup périssent martyrs de leurs fanatiques croyances. Pendant mon séjour à Richard-Toll, j'en ai vu détruire plusieurs, et notamment le berger du poste. Un soir qu'il ramenait son troupeau, ce berger venait de traverser le lac de *Panié-Foule*, lorsque, se souvenant qu'il avait oublié au pied d'un arbre un morceau de viande qu'un de ses amis lui avait donné, il retourna le chercher. Me trouvant sur le bord du lac, je le vis revenir ; il lia la viande sur sa tête et se jeta à la nage, à l'endroit même où il avait passé déjà trois fois dans la journée. Je l'observais, il nageait avec agilité, lorsque, près d'atteindre la rive, il disparut subitement. Je n'entendis pas un cri, pas un sanglot. Un peu de sang parut à la surface de l'eau et tout fut fini... l'homme n'est qu'un moucheron pour le crocodile !

XIV

Dagana. — Le prince Fara et sa fille. — Les éléphants.

Dagana est un poste français situé sur le bord du Sénégal, à quarante-cinq lieues environ de l'embouchure. Ce fort n'est qu'un enclos de murs en briques, d'un mètre d'épaisseur sur six de hauteur, formant un carré d'environ cent toises de côtés. A chaque angle est un canon affûté sur un bastion en terre. Sur la façade qui regarde le fleuve, s'élève un corps de bâtiment servant de

caserne aux militaires. Lorsque j'y arrivai, deux compagnies de soldats indigènes y étaient sous les ordres d'un lieutenant et d'un sergent français. Derrière ce poste est un village nègre qui ne renferme pas moins de trois mille habitants et où réside un shérif, chef de tout le pays environnant. A l'époque de mon voyage, ce prince se nommait Fara; c'était un vieillard renommé pour sa sagesse et sa valeur. Je m'empressai d'aller lui faire visite. Le chef demeure au centre du village. Extérieurement, sa case ne diffère de celles de ses sujets qu'en ce qu'elle est plus élevée et porte un pavillon, longue banderole d'indienne rouge, liée au bout d'une perche plantée au sommet de la toiture.

Lorsque j'entrai chez le prince Fara, il était occupé à écrire sur des tablettes en bois. Il me reçut avec le plus grand cérémonial du pays, et après notre échange de politesses, je m'assis près de lui sur un banc recouvert d'une natte, qui était le principal meuble de la case royale. A côté se dressait un coffre en planches brutes assez mal jointes, recélant sans doute les trésors royaux ; puis, accrochés dans les cloisons, pendaient çà et là des armes, des pagnes, des robes de guinée, des sandales et de petits sachets en cuir (talismans sacrés dont le

prince se servait pour se préserver de différents périls).

Il m'importait peu de trouver du luxe dans le palais de Fara; mais l'épaisse et abondante fumée qui s'exhalait du foyer placé sur le sol, au centre de la case, me contraria beaucoup plus. De nombreux savants se sont torturé l'esprit pour chercher la cause de la couleur noire des peuples africains, et ont établi différents systèmes à ce sujet; quant à moi, je suis porté à croire que c'est tout simplement la fumée qui noircit leur peau. Après avoir éternué d'une manière intolérable et m'être presque poché les yeux à force de me les frotter, je rompis brusquement la politesse pour m'enfuir de la diabolique cabane, en disant au prince que s'il voulait causer plus longtemps avec moi, il n'avait qu'à me suivre sous les arbres, devant son habitation. Peu satisfait d'abord de mon irrévérence, il ne tarda pas cependant à venir s'accroupir près de moi sur le sol sablonneux de la place, où il se prit à me faire le récit d'une guerre qu'il avait eue avec un de ses voisins.

Notre conversation était fort animée, lorsque tout à coup nous entendîmes de bruyants éclats de rire qui semblaient se rapprocher de plus en plus de nous, et bientôt un grand nombre de né-

gresses entrèrent en folâtrant sur la place où nous étions. Fara me dit que c'était Haïsata, sa fille, qui revenait de se promener avec ses captives. Je ne tardai pas à remarquer la jeune princesse parmi ses esclaves. Elle fut fort intimidée de me voir ; mais cependant, obéissant à l'ordre de son père, elle vint me rendre ses devoirs de civilité et rentra aussitôt dans la case. Lorsqu'elle se fut éloignée, le vieux prince me dit :

« De huit enfants, voilà le seul qui me reste ; tous les autres ont été tués ou faits prisonniers pendant la guerre, et encore, c'est bien par un miracle que j'ai conservé cette courageuse fille, car elle s'est exposée aux plus graves dangers. Nous nous battions à quelques centaines de pas d'ici, elle vint imprudemment se jeter au milieu de la bataille, pour me secourir, disait-elle, pauvre enfant ! Elle eût dû mille fois mourir dans cette terrible mêlée, et cependant ce fut elle qui nous valut la victoire en tuant de sa faible main le chef de nos ennemis qui, déconcertés, prirent aussitôt la fuite. Cet événement est tout providentiel ; lorsqu'elle me rencontra, j'étais aux prises avec le prince ennemi, il était jeune et vigoureux, j'aurais probablement succombé dans la lutte, mais elle arriva comme conduite par un divin génie, et avant

même que mon adversaire eût pu l'apercevoir, elle le perça d'un coup de lance et l'étendit mort à mes pieds. Ah ! ce fut un heureux jour que celui-là !... Cet événement si imprévu me délivra de mes ennemis et me prouva que le ciel me protégeait. Puisse aussi le grand Esprit te guider et te soutenir dans tes voyages ! O jeune blanc ! de tout mon cœur je forme des vœux pour ta félicité. »

Je complimentai le prince Fara du succès qu'il avait obtenu dans la guerre, je le remerciai des généreux souhaits qu'il faisait pour mon bonheur et je le quittai. Je retournai souvent le visiter et j'eus l'occasion de voir fréquemment la princesse Haïsata.

Jeune, jolie, plus délicate que robuste, mais toute nerveuse, toute pétulante, elle était en effet bien digne de remporter une victoire. Parfois elle venait sur la rive du fleuve, donnait un fort soufflet sur la joue de l'une de ses captives, jetait ses vêtements et s'élançait dans l'onde. Vive et légère, elle volait sur les courants. Quand elle était loin, très-loin, qu'elle avait depuis longtemps dépassé ses suivantes, elle les appelait à son secours en se débattant et feignant de se noyer. Les esclaves se doutaient bien qu'elle n'était point en danger ; mais elles l'aimaient tant, et lui obéissaient si aveu-

glément, qu'elles s'empressaient de courir à son aide. Elles l'atteignaient et les bonnes femmes faisaient tous leurs efforts pour la sauver. Quelquefois, la turbulente princesse se laissait traîner plusieurs minutes sans donner signe de vie, puis tout à coup elle bondissait comme une naïade, se jetait sur les captives, les tirait de tous côtés, les entraînait au fond du fleuve. Elle les tourmentait jusqu'à ce qu'il y en eût quelques-unes demi-noyées : alors elle les ramenait sur la rive, leur soufflait dans la bouche pour les ranimer. Quand elle les avait complétement ressuscitées, elle les taquinait encore, mais elle mêlait à ses malicieuses espiègleries des paroles affectueuses qui faisaient oublier sa cruauté.

J'aimais surtout à la voir partir pour la chasse, son poignard dans sa ceinture et sa riche sagaie sur l'épaule. Je l'accompagnais souvent; mais, malgré la supériorité de mes armes, elle tuait beaucoup plus de gibier que moi. Quand je manquais soit une perdrix, soit une gazelle, elle jetait si adroitement la lance, qu'après mon coup elle perçait encore le cœur au gibier que je n'avais point atteint. En traversant les épaisses forêts, repaires de nombreuses bêtes féroces, Haïsata me donnait habituellement le bras. Souvent, nous passions près

des terriers que creusent les hyènes et les panthères. Je tressaillais en voyant les os brisés et les débris de chair sanglante qui restaient parfois autour de ces profondes cavernes. La princesse s'apercevait toujours de ma frayeur et ne manquait jamais de s'en moquer. Malgré moi, elle introduisait la tête dans le souterrain et y enfonçait sa lance. Un jour qu'elle me faisait ces diaboliques bravades, une tigresse s'élança du souterrain. J'en fus terrifié, cependant j'eus le bonheur de frapper juste l'animal. Hors de danger, je me disposais à corriger ma folle princesse, lorsqu'il sortit encore un jeune tigre qui courut dans les broussailles. Ma maudite chasseresse se mit à sa poursuite, et lui ayant jeté un oiseau qui lui remplit la gueule, elle me l'apporta tout vivant comme pour obtenir mon pardon ; je fus encore forcé de rire. Un autre jour, un éléphant vint boire au fleuve tout près du fort. Le canonnier de service lui tira un coup de canon, et le boulet cassa la cuisse à l'énorme animal qui tomba en poussant d'effroyables gémissements. Il déchirait la rive avec sa trompe et lançait au loin la terre et l'eau. On ne put le prendre qu'après lui avoir tiré un second coup de canon. La princesse prit alors un faisceau de lances, s'approcha à vingt pas du redoutable animal et les lui décocha toutes.

Chacune des sagaies pénétrait profondément dans sa chair. Quand on le prit, le malheureux éléphant ressemblait à un porc-épic avec toutes les lances plantées sur son dos.

XV

Le roi Amédoux. — Sa cour en plein air. — Une illumination africaine. Récit d'une chasse au lion.

Je me disposais à quitter Dagana, lorsque Amédoux, roi des Braks, m'envoya trois ambassadeurs pour me prier d'aller passer quelques jours à sa cour. Les ministres de Sa Majesté ayant amené de beaux chevaux de la race du Ludamœr, nous partîmes au galop, soulevant sous nos pas la poussière du désert.

Le camp d'Amédoux était loin ; longtemps nous courûmes à travers les savanes et les sables arides.

Nous traversâmes un village dans lequel un nègre était mort. Étendu sur une natte devant sa case, ses parents et ses amis lui rendaient les derniers devoirs; ils avaient amoncelé toutes ses richesses autour du corps, et en passant j'entendis qu'ils lui disaient: « Pourquoi es-tu mort? pourquoi veux-tu nous quitter? Ne t'aimons-nous pas de tout notre cœur? Tes femmes ne te sont-elles pas fidèles, et tes enfants ne te respectent-ils pas? Pourquoi déjà partir au ciel? Rien ne te manque sur la terre; tu portes des bracelets d'or; dans tes champs le mil est bien fleuri, et sur le toit de ta case tu as encore trois couches de poissons secs. » La rapidité de notre course m'empêcha de comprendre la suite de ces étranges oraisons funèbres.

Plus loin, à l'entrée d'une forêt, nous croisâmes un griotte; un de ses compagnons était aussi mort; il l'emportait sur son épaule, et s'en allait en lui disant: « Allons, frère, que ton esprit s'envole sans crainte au ciel; je vais mettre ton corps dans un creux d'arbre que j'ai choisi pour moi-même; tu seras si haut que les dents de la panthère ne pourront pas t'atteindre, si bien abrité que tes cheveux ne se mouilleront jamais; à ton cou, je suspendrai ta guitare, ta flûte et tes

plus beaux écrits. Puis, tous les jours j'irai sous le grand tamarinier où nous accordions si bien nos chants; j'enverrai pour toi au soleil cinq bouffées de la fumée du calumet que nous fumions ensemble, et je glorifierai les grandeurs du seigneur des âmes, pour qu'il te reçoive avec bonté. » Bientôt la voix du griotte s'efface dans le lointain, je n'entends plus qu'indistinctement ses paroles. Nous volons avec nos vigoureux coursiers, et nous arrivons sur la rive du Sénégal. Le fleuve est large et profond; il faut le traverser : je fais comme mes compagnons africains, je quitte mes vêtements que j'attache aux crins, entre les oreilles de mon docile cheval; je me ceins d'un grigri de Mahomet qui doit me préserver des crocodiles et de tous les serpents d'eau, je me lie les mains à la queue touffue de mon valeureux coursier; je le commande, il bondit et m'emporte à travers les courants. Longtemps nos chevaux nagent; ils poussent des gémissements de fatigue, enfin ils touchent la terre, nous ressautons en selle et reprenons notre course dans des champs d'herbes sèches, laissant tout près à notre gauche les baraques de l'escale des Branknas.

Peu de temps après, nous arrivons au camp royal du prince Amédoux. Trois esclaves me font

asseoir sur leurs mains entrelacées et me portent vers le roi.

Maintenant, comment vais-je exprimer ce que ressentit mon cœur et ce que virent mes yeux ! Il me semble avoir été transporté dans une scène d'un de ces contes fantastiques sortis de l'imagination d'un visionnaire. Il était minuit. Amédoux avait fait planter sa tente sur le sommet d'un monticule de sable. Pendant qu'en témoignage de sa sincère amitié, Sa Majesté m'offrait la chair fumante d'un chien rôti, comme le ciel était admirable au-dessus de nos têtes, avec son fond pur de satin bleu, ses myriades d'éblouissantes étoiles, et la lune, douce reine des nuits, qui dans cette contrée brille d'une si riche auréole ! Quel est le palais qui pourrait avoir une plus opulente illumination ? Cela était la part de Dieu. Pour la sienne, le monarque avait fait déraciner un grand nombre d'arbres qu'on avait amoncelés autour de la colline. Cet immense bûcher embrasé formait une couronne ardente au-dessous de nos pieds. Une multitude d'hommes attisaient l'étrange brandon, leurs corps nus s'agitaient comme des ombres parmi les longues flammes échevelées. Les étincelles, s'élevant en brillantes gerbes, montaient en pétillant et allaient s'éteindre dans la voûte azurée

du ciel; puis, de tous côtés. les bêtes féroces poussaient des cris répétés par les échos. Ce spectacle n'était-il pas merveilleux?

Le délicieux vin de palme qui petillait dans nos calebasses échauffa bientôt le cerveau du roi. Il dansait, riait aux éclats, pendant que les griottes chantaient ses louanges. C'était un grand prince qu'Amédoux; jeune, beau, spirituel et robuste, il lançait admirablement la sagaie et domptait lui-même ses chevaux les plus fougueux. Le peuple, heureux de la joie du monarque, poussait des cris d'allégresse et dansait, en frappant des mains, dans le camp au pied de la colline.

Amédoux avait hérité du trône de son frère aîné, qui était mort d'une manière assez extraordinaire. Ayant découvert des liqueurs dans les débris d'un navire naufragé sur la côte de Gambie, il les buvait avec ses ministres, lorsque ceux-ci rencontrèrent un flacon dont le contenu leur parut suspect.

— Cette ambroisie n'est sans doute faite que pour les dieux et les rois! s'écrièrent-ils.

Plein d'une fanatique vanité, croyant, avec son titre de prince, avoir une constitution surhumaine, le frère d'Amédoux vida le flacon d'un seul trait. Ce nectar divin n'était qu'un de nos

plus violents acides ! Le roi fut consumé sur le lieu même.

Après quatre ou cinq heures que dura le festin d'Amédoux, nous nous endormîmes tous, chacun à notre place, ce qui était assez naturel dans ce pays brûlant où le sable sert de sommier et la chaude atmosphère d'édredon.

Le lendemain on vint dire au roi que, pendant la nuit, des bêtes féroces avaient porté l'épouvante dans les troupeaux, et que des bergers venaient de découvrir un lion dans des broussailles isolées où il serait très-facile à surprendre. « C'est une bonne occasion pour toi, Toubab, me dit le monarque, tu en emporteras la peau pour ton père. » Il ordonna aussitôt les préparatifs de la chasse. Tous les esclaves commandés pour l'expédition allèrent se ceindre de leurs grigris sacrés et dire adieu à leurs femmes. En sortant du camp, ils firent leur prière, les genoux en terre et le front appuyé sur leurs lourdes massues.

Le monarque aussi invoqua le Prophète, et l'on partit.

Amédoux voulut me faire armer, pour que je pusse prendre part au combat ; mais je refusai cet honneur et me contentai de monter sur un arbre, non sans avoir préalablement examiné s'il tenait

bien sur ses racines. Ainsi placé, j'eus le double avantage d'être hors de danger et de parfaitement voir le spectacle de cette chasse extraordinaire.

Arrivés devant la tanière du lion, les chasseurs se divisèrent en deux colonnes qui se développèrent autour des broussailles où reposait l'animal, et l'enfermèrent dans un cercle d'environ cent mètres de rayon. Les rangs se resserrèrent progressivement jusqu'à ce que le lion bondît de son gîte. Il voulut d'abord franchir le rempart vivant des chasseurs, mais il fut rudement repoussé. Une lutte sanglante s'engagea. Bientôt le lion poussa un long gémissement qui fit résonner toute la vallée : c'était une blessure profonde qu'il venait de recevoir. Sa fureur en devint plus ardente; rien ne semblait plus pouvoir lui résister. Il bondissait sur les chasseurs, renversait et déchirait ceux qu'il atteignait. On se pressait où il faisait ses troucées sanglantes. Les hommes criaient, le lion rugissait sourdement. Pendant un instant, la lutte fut incertaine, puis enfin le lion reçut un coup de massue qui l'assomma, et les chasseurs l'écrasèrent sous leurs coups en chantant la victoire.

Je courus féliciter les vainqueurs. C'était un triomphe payé bien cher. Plus de cinquante hommes avaient perdu la vie et un grand nombre

étaient grièvement blessés. Mais je me gardai bien de faire une seule observation à ce sujet, car je me serais attiré l'inimitié du roi, qui n'estimait pas plus la vie d'un esclave que celle d'un moustique.

A notre retour au camp, les parents des chasseurs qui avaient succombé jetèrent des cris de douleur ; mais Amédoux leur ordonna de se taire, et il fut obéi.

Je restai encore quelques jours chez ce prince despote, et je m'embarquai sur le Sénégal.

XVI

Les crues du Sénégal. — Inondation. — Ma vie exposée dans une nacelle. — Lutte de nègres contre les animaux. — Un repas après le carnage.

Pendant mon séjour à Dagana, je fus témoin d'une de ces inondations qui changent tout à coup l'aspect de la contrée. C'est après le solstice d'été, à l'époque où le soleil, placé directement au-dessus du Sénégal, soulève les eaux et excite une évaporation excessive, qu'ont lieu ces crues périodiques. Il est presque impossible de se figurer l'impétuosité qu'acquiert subitement le fleuve, ordinairement si calme. On le voit tranquille et lim-

pide dans son lit ; quelques heures après, toute la vallée, large d'environ dix lieues, n'est plus qu'une immense plaine d'eau parsemée de villages qui semblent flotter, et de quelques bouquets de verdure formés par la cime des grands arbres qui dominent çà et là les eaux, et ressemblent de loin à des escadres naviguant à pleines voiles.

L'inondation est si prompte et tout à coup si vaste, que les oiseaux et beaucoup d'animaux sont surpris par les flots. Bienheureux ceux qui alors peuvent trouver un petit point de terre ou la tête d'un arbre pour se poser. Beaucoup périssent ; les petits des quadrupèdes submergés dans leurs terriers sont surtout les victimes assurées de l'inondation.

Un grand nombre d'oiseaux venaient à tout instant s'abattre sur les postes de Dagana et de Richard-Toll. Exténués de fatigue, ils se laissaient facilement prendre à la main, et j'avoue que j'ai remercié souvent la Providence de m'envoyer ainsi cet excellent gibier comme dédommagement de mes privations. Les perdrix et les pintades ne me tombaient pas toutes rôties dans la bouche, mais peu s'en fallait, car elles se posaient sur la galerie tout à côté de mon potager. Beaucoup de ces oiseaux, trop fatigués pour atteindre les postes,

périssaient dans les flots. Il en passait sans cesse emportés par les courants. Les gros poissons de l'Océan les auront dévorés à l'embouchure du fleuve. Souvent j'en voyais qui s'efforçaient d'arriver jusqu'au fort; mais, près de l'atteindre, la force leur manquait, et ils se laissaient choir dans les flots. Ils se croyaient sans doute bien malheureux de n'avoir pu atteindre les murailles blanches où ils espéraient se reposer; pourtant s'ils avaient su que ma marmite les y attendait gueule béante, ils eussent été assurément moins désolés d'être tombés dans le fleuve. Les animaux surpris par l'inondation, et qui luttaient avec les flots, arrivaient aussi en grand nombre vers les postes. Des tigres, des hyènes, des sangliers, des gazelles, nageaient pêle-mêle autour des murailles. Ils poussaient des cris effroyables. Les nègres s'embarquaient dans des nacelles et les tuaient à coups de hache. Il n'y a guère de spectacle plus étrange!... Pendant la nuit, ces scènes devenaient surtout épouvantables. Que le lecteur se mette un instant à ma place dans un de ces forts fragiles, au milieu de cette immense plaine d'eau, avec des nègres perfides, n'entendant de toutes parts que des hurlements de bêtes féroces et le mugissement des flots qui ébranlaient les murs sous leurs

chocs violents. Ma position était encore bien plus périlleuse quand j'allais d'un poste à l'autre. Souvent la nacelle chavirait. Précipité à l'eau, il me fallait nager en attendant que l'esquif fût remis à flot. Pendant ce temps, les crocodiles pouvaient facilement me dévorer !... Après le naufrage, éclatait une tempête. Le tonnerre grondait, les éclairs nous enveloppaient de feu. Une pluie torrentielle nous écrasait, et, la nuit venue, nous errions sans vivres dans l'obscurité au milieu de ce déluge. N'y avait-il pas de quoi attraper un million de rhumes, si on calcule d'après les légères humidités qu'il faut pour gripper les bourgeois européens? Il est vrai que sur cent Français qui vont au Sénégal, il en revient ordinairement trois, et bien pâles, bien perclus, même lorsqu'ils n'y ont pas essuyé les tourmentes de l'inondation.

J'ai surtout une fois, en remontant de Richard-Toll à Dagana, eu à subir de terribles épreuves. J'étais depuis deux jours avec six rameurs, dans une nacelle, égaré sans vivres au milieu du déluge. J'attendais philosophiquement la mort. Mais les nègres s'y résignaient moins facilement. Accablés par la faim et la fatigue, désespérant d'arriver à Dagana, ils prièrent d'abord Mahomet de les sauver. Puis, malgré mes exhor-

tations, ils tirèrent leurs poignards et bientôt l'un d'eux tomba mort. Les assassins affamés allaient dévorer le corps de leur victime, lorsqu'on entendit un bruit lointain; les nègres écoutèrent attentivement.

— Allah-Toll ! Allah-Toll ! s'écrièrent-ils.

Allah-Toll signifie Jardin de Dieu; je savais déjà que les nègres désignent par ce mot les îlots sur lesquels se réfugient les animaux surpris par l'inondation. Tous les ans, pendant la crue, les guerriers des villages riverains s'embarquent sur des pirogues et vont assiéger ces repaires. Je prévis donc ce qu'allaient faire mes rameurs. Nous arrivâmes bientôt devant l'Allah-Toll. Les romanciers les plus exagérés n'ont peut-être jamais tracé de tableaux chimériques aussi épouvantables que celui qui s'offrit à ma vue.

Là, des carnassiers luttaient sur les débris sanglants de leurs victimes. Plus loin, d'énormes sangliers, acculés près des troncs d'arbres, se défendaient vigoureusement contre les bêtes féroces qui les attaquaient.

Des reptiles de toutes espèces fourmillaient parmi les herbes et les rameaux des arbres. Autour de l'île, des panthères, des hyènes poursuivaient à la nage des gazelles gémissantes.

L'une d'elles, près d'être atteinte par ses cruels ennemis, vint appuyer son pied léger sur le bord de la nacelle, comme pour me prier de lui accorder un secours, que certes je ne lui refusai pas. En abordant l'île, les nègres mirent leurs poignards entre les dents, poussèrent ma chaloupe pour m'éloigner, et s'élancèrent hardiment au milieu du carnage.

Peut-être allaient-ils tous périr et me laisser seul au milieu des dangers. Mais je fus d'abord étonné de voir les animaux fuir devant les hommes. Les carnassiers se retirèrent de l'autre côté de l'île, et leurs victimes, à moitié dévorées, se traînaient douloureusement sur le sol. J'espérais que les nègres s'empresseraient de recueillir les gazelles et les sangliers blessés; mais, plus audacieux, ils se précipitèrent sur les bêtes féroces. Le combat fut terrible. Les animaux se défendirent avec fureur; je les voyais bondir en poussant des cris de rage. Cependant les hommes triomphèrent. Aussitôt que les sauvages affamés furent maîtres du terrain, ils s'assirent au milieu des débris sanglants de leurs victimes, et se mirent à se rassasier avidement des premiers lambeaux qui tombèrent sous leurs mains. Quand leur estomac fut plein de sang et

de chair vive, ils s'endormirent stupidement, ne songeant plus même à moi. Seul sur l'eau, je passai une bien triste nuit. Des bêtes féroces, échappées au massacre, vinrent à la nage se présenter au bord de la nacelle; je les repoussai à coups de sabre. Puis, d'instant en instant, la lune jetait ses rayons sur le nègre mort, que ses assassins avaient abandonné à mes côtés; il me semblait le voir se ranimer et se dresser sur son banc comme à notre départ, quand il chantait la vie pour l'amour; ces hallucinations achevaient de torturer mon âme.

Le lendemain, à leur réveil, mes nègres s'empressèrent de venir me prendre pour m'amener à terre, où je pus enfin manger un morceau de gazelle que je mis cuire sur la braise. Après notre repas, les nègres choisirent les meilleures viandes, en remplirent la chaloupe, et après avoir donné la sépulture à celui qu'ils avaient tué, ils plantèrent religieusement une échelle sur sa tombe, pour faire monter son âme au ciel, dirent-ils. Ils jetèrent ensuite des broussailles autour de la fosse, et nous reprîmes notre course. Le soir, nous rencontrâmes des nègres qui élevaient une digue autour de leur village, que les eaux envahissaient. Pour encourager les hommes à travail-

ler, les femmes les suivaient en dansant au son du tam-tam et en chantant de voluptueux couplets. Je leur appris à se servir de clayonnages pour maintenir leur terre que les flots emportaient ; leur chef me combla de soins, je mangeai de son couscous, et, à mon départ, il me donna des vivres pour achever ma route.

XVII

Voyage en bateau à vapeur de Dagana à Galam. — Tribu nomade. — Description de notre possession de Bacquel. — Amour maternel d'une captive.

Je songeais à regagner Saint-Louis, quand j'aperçus au loin un nuage de fumée noire qui, en suivant les méandres du fleuve, s'avançait rapidement vers Dagana. C'était un bateau à vapeur qui allait à Galam. J'étais peut-être assez fatigué pour avoir besoin de repos, cependant je fus heureux de profiter de cette occasion pour pénétrer plus avant dans le pays.

Le bateau, après s'être arrêté quelques in-

stants pour me recevoir, reprit sa course et remonta vivement le fleuve, au grand ébahissement des nègres qui battaient des mains sur la rive. On fait bien d'envoyer des bâtiments à vapeur dans les colonies; rien ne peut mieux frapper l'esprit des sauvages et leur inspirer plus d'admiration et de respect pour les peuples civilisés. Les Sénégalais croient encore que c'est le diable qui fait marcher les bateaux à vapeur, et ils n'en approchent qu'avec crainte.

Nous avions quitté Dagana depuis dix heures; le pays devenait plus accidenté; les bords du fleuve étaient inhabités; au loin, on apercevait d'épaisses forêts. Le capitaine racontait de sombres aventures sur ces effroyables solitudes, et de vagues sentiments de terreur nous faisaient tressaillir, lorsque tout à coup nous aperçûmes une bande d'hommes accroupis sur le rivage. C'étaient des nomades du Fouta-Toro. En nous voyant, ils se dressent et bandent leurs arcs. Le bateau passe devant eux, ils décochent leurs traits, mais nous sommes trop éloignés, les flèches n'arrivent pas jusqu'à nous. Comprenant leur impuissance, ils jettent leurs armes et se mettent à danser. Pendant que nous les observons, notre bateau s'avance sous une roche qui s'é-

lève en arceau au-dessus du lit étroit de la rivière. Des brigands roulent d'énormes blocs de granit au-dessus de nos têtes et les précipitent sur le navire. Mais nous sortons heureusement du défilé. Les sauvages nous suivent en courant sur la rive, feignant de vouloir se jeter à la nage pour nous attaquer. Notre mitraille les mutile et les disperse; les boulets renversent aussi leurs huttes, et les femmes et les enfants se sauvent dans les forêts.

Plus loin, nous ne rencontrâmes que quelques pasteurs nègres et mores, qui nous échangèrent du lait de chameau et de buffle contre du tabac et du sel. Ces peuples, éloignés du littoral, sont au comble du bonheur quand ils ont du tabac. Ils en emplissent leurs calumets, en aspirent vite la première fumée, et l'offrent à leurs amis. Pour le sel, ils le mangent à pleines mains.

En approchant de Galam, nous vîmes des hippopotames qui se vautraient dans les marais et des crocodiles dormant au soleil, sur les plages de sable, ou se laissant flotter, comme d'immenses poutres noires, sur le dos des courants.

Galam, ou Bacquel, est un poste français situé sur le bord du Sénégal, à environ cent cinquante lieues de l'embouchure de ce fleuve.

L'insalubrité du marais où il est bâti et l'extrême chaleur qu'il y fait, l'ont rendu inhabitable pour les Français. On n'y remonte qu'une fois par année, avec le bateau à vapeur de Saint-Louis, et quoique le voyage se fasse rapidement, presque à chacune de ces expéditions il meurt un ou deux des cinq ou six Européens qui y sont envoyés. Les agents qui nous y représentent sont des mulâtres indigènes, et nos soldats, des nègres que l'on ne renouvelle presque jamais. Mariés dans le village voisin du poste, ils vivent en famille avec les habitants. Je ne trouvai rien de remarquable dans les environs, que je visitai pourtant minutieusement. Le marché d'esclaves qui s'y tient attira seul mon attention ; on en amène de tous les pays lointains pour les vendre, soit à des chefs du Woloff, du Gayard ou du Fouta-Toro, soit à des marchands de Saint-Louis, qui ensuite les revendent aux mulâtres, au gouvernement, qui leur donne la liberté après s'en être servi pendant quatorze ans comme soldats ou comme ouvriers.

C'est en voyant ces nombreux captifs enchaînés, couchés sur le sable, et ces négociants qui les examinent et les marchandent comme du bétail, que l'on peut faire de profondes réflexions sur l'escla-

vage. Je n'émettrai pas mes opinions à ce sujet, car je pourrais ne pas me trouver d'accord avec le lecteur. Je me bornerai à raconter une scène dont j'ai été témoin.

Une captive de Galam avait une fille qu'elle aimait éperdument; cette enfant était son idole. Elle l'emportait partout, et pendant ses courts moments de récréation elle ne s'occupait qu'à la caresser et à la soigner. Elle lui donnait tout ce qu'elle pouvait avoir de meilleur à manger, et ornait son corps avec ce qu'elle avait de plus riche et de plus beau. Enfin, jamais amour maternel ne fut peut-être aussi profond que celui de cette pauvre captive. Dès que l'on commença à faire travailler l'enfant, la mère redoubla d'activité pour faire sa tâche et la sienne. Aussi promettait-on de ne jamais les séparer. Confiante en cette promesse, la malheureuse femme se tuait au travail, pour contenter les bons maîtres qui l'assuraient de ne pas vendre sa fille.

Cependant un jour la mère arrive des champs. Aussitôt elle court à la case de son enfant, elle ne l'y trouve pas. Soudain son cœur se gonfle d'inquiétude; elle se précipite dans plusieurs cases voisines et demande sa fille. On ne lui répond rien. Son effroi redouble. « Ma fille! où est ma

fille? » criait-elle en courant çà et là... et toujours rien. Tout à coup une captive qui n'avait point d'enfant, et qui en voulait à la bonne mère, lui cria : « Ta fille? tu n'en seras plus fière ! tu ne la verras plus. Elle est vendue et déjà enchaînée dans ce bateau qui est là-bas sur le fleuve. » A ces mots, il s'opéra le plus violent bouleversement dans tout l'être de la malheureuse mère... Elle voulut crier... sa bouche resta béante et sans voix... ses genoux fléchirent ; elle chancela, puis, emportée comme par un vertige, elle courut vers le fleuve. Arrivée sur la rive, elle voulut s'élancer sur le pont du navire où était son enfant, mais elle tomba et sa tête alla frapper le bordage. Alors les maîtres du bateau s'emparèrent d'elle et la portèrent sur la plage. Elle chercha à leur échapper, mais ils la renversèrent, lui mirent le genou sur la gorge en la frappant à la figure.

Pauvre femme ! il s'échappa d'abord de sa poitrine quelques cris de douleur. « C'est que je veux mon enfant ! » disait-elle ; et à mesure qu'on l'étouffait, sa voix s'éteignait ; mais elle répétait toujours qu'elle voulait sa fille. Quand on ne l'entendit plus, on la lâcha. Elle resta quelque temps étendue sur le sol. Puis soudain elle se redressa, et sans qu'on eût le temps de l'arrêter, elle s'é-

lança de nouveau vers le bateau. Mais elle n'avait plus de force; ses jambes fléchirent, elle tomba lourdement dans la pente rocailleuse de la rive du fleuve et alla glisser au fond des eaux. On l'en retira. Cette fois elle était morte. On la jeta pardessus le bateau au milieu des flots, qui la roulèrent parmi des flocons d'écume.

Un moment après, on leva le panneau du navire, tous les captifs se montrèrent en sanglotant amèrement. Pendant un instant, la tête d'une jeune fille domina les autres... Pauvre enfant! c'était l'ange chéri de celle que l'on venait de tuer. Elle demandait sa mère: pour toute réponse on la refoula dans la cale avec ses autres compagnons de malheur. Le navire descendit ensuite le Sénégal, et il fut suivi par le cadavre de la pauvre mère que les courants entraînaient.

Plus tard, un pêcheur me dit qu'à dix lieues environ au-dessous de Galam, il avait trouvé dans des joncs, au milieu de l'eau, le corps d'une femme et d'une jeune fille flottant tous deux l'un contre l'autre, comme s'ils se fussent étroitement embrassés.

L'enfant chérie de la bonne mère aurait-elle succombé dans ses fers? Après sa mort l'aurait-on jetée dans le fleuve?... Et par une volonté divine,

ou par un touchant hasard, leurs corps se seraient-ils ainsi retrouvés?... Je n'en sais rien, mais toujours est-il que j'aime à me le persuader, pour que cette histoire me laisse de moins tristes souvenirs.

XVIII

Les cataractes de Felow et des Govines. — Le squelette de Mongoparck. — Comment on passe la nuit à la belle étoile dans les forêts vierges du Soudan. — Mort d'un de mes amis. — Son inhumation dans le désert. — Je joue malgré moi le rôle de Télémaque à la recherche de son père. — Retour à Saint-Louis.

Toujours ambitieux de voir de nouvelles contrées, je m'empressai de profiter de quelques jours que le bateau à vapeur devait rester à Galam, pour remonter vers les sources du Sénégal. Je partis avec quelques amis. Notre petite expédi-

tion devait être guidée par un vieillard Bambara nommé Moctard, qui voulut bien nous suivre.

Au-dessus de Galam, le fleuve serpente dans une immense plaine et coule sur un plan peu incliné.

Les rives sont bordées de roseaux, et d'épaisses forêts apparaissaient comme des lignes noires aux confins de l'horizon. Pendant dix lieues au moins, le site est uniforme, mais plus loin le pays change tout à coup d'aspect. Des montagnes se dressent de toutes parts. Le fleuve tombe de plateau en plateau, et au-dessous de chaque cascade on est obligé de sortir son bateau de l'eau pour le transporter dans le bassin supérieur. Nous avions déjà fait souvent cette pénible manœuvre, lorsque nous arrivâmes devant la chute de Felow, située environ à vingt-deux lieues de Galam. Notre halte fut courte à cette cataracte. Nous nous réservions de mieux l'examiner à notre retour, et il nous tardait d'ailleurs d'arriver à celle des Govines qu'on nous avait dit être plus intéressante.

Nous eûmes à vaincre de grandes difficultés pour transporter notre nacelle au sommet de la montagne de Felow. Quand le terrain le permettait nos nègres la portaient sur leurs épaules; mais

souvent, d'immenses roches taillées à pic se présentaient, nous les escaladions en faisant de grands détours et en grimpant après les racines. Arrivés sur la crête du rocher, nous tordions des branches vertes, et, après les avoir solidement accolées les unes au bout des autres, nous les jetions dans l'escarpement. Un nègre en liait solidement l'extrémité au bec de la nacelle, que nous hissions ensuite jusqu'à nous.

Lorsque nous fûmes au sommet de la montagne, le fleuve nous apparut au delà comme une large clairière au milieu des forêts épaisses qui le bordaient. Il nous fallut deux jours pour franchir les douze lieues qui nous séparaient encore des Govines. Cette cataracte, que les nègres nomment la fontaine des *Goun'deys* (des lions), est la plus éclatante merveille de la nature que j'ai vue dans mes voyages.

Le coteau d'où se précipite le fleuve ressemble à la tête d'un monstre chimérique.

Le point de la chute est comme une gueule à quinze langues, et les montagnes reculent des deux côtés vers l'est, jusqu'où deux pics symétriques les dominent et forment comme deux oreilles droites. Des oiseaux de proie planaient et criaient dans les crevasses de la montagne, et

au loin, sur les rochers avancés, je crus distinguer des lynx, des panthères, couchés, l'œil aux aguets. Regardant de plus près, j'aperçus deux ou trois paquets d'os suspendus aux liserons qui s'enlacent contre les larges flancs du rocher. Le vieux Moctard me dit que c'étaient les restes de plusieurs Européens morts en ce lieu. Nous nous agenouillâmes sur des blocs de pierre et nous priâmes pour nos compatriotes morts dans le désert.

Ayant détourné les ossements avec une gaule, j'aperçus des caractères à demi effacés. D'un côté, sous un squelette qui avait encore la tête et l'épine dorsale à laquelle tenaient aussi un fémur et un morceau de tibia, je crois avoir lu le nom du fameux Mongoparck. Pendant que j'examinais tout cela avec soin, le vieux Moctard s'éloigna et revint bientôt me présenter un rameau d'une sorte de plante qu'il tenait enveloppé dans une feuille de palmier. « Prends ceci, me dit-il, écris le nom de ton père sur ces *doyes* de mon pays, tu le diras à ta mère, et moi, je le montrerai à tes compatriotes qui visiteront ce lieu. »

Je signai sur le rocher, et je remarquai que le granit fumait sous les traits que je traçais. D'où je conclus que la séve de la plante que

m'avait apportée le nègre était un violent acide.

Quelques heures après, nous descendions gaiement le fleuve. On se sent naturellement heureux, lorsqu'on a pénétré jusqu'au fond d'un pays inconnu et qu'on s'en retourne la mémoire enrichie de mille secrets intéressants.

Mais, hélas! si le ciel nous avait protégés jusque-là, il ne devait pas toujours nous être aussi propice... Sans que nous y prissions d'abord garde, le passage des cascades était bien plus dangereux en descendant qu'en montant. Il nous fallait débarquer longtemps avant la chute, pour ne pas être entraînés dans l'abîme par la vitesse du courant. Cependant, nous avions déjà franchi heureusement trois déversoirs, et nous nous disposions à sortir du fleuve pour passer le quatrième, lorsque notre nacelle prit un courant et fut emportée malgré tous nos efforts. Le péril était imminent; obéissant à notre frayeur, nous nous précipitons à l'eau; grâce au dévouement des nègres, nous atteignons tous la rive, mais notre barque, livrée au gré des flots, est entraînée dans la cascade. Un instant elle s'arrête échouée sur un rocher; suspendue au-dessus du gouffre, elle résiste quelques secondes à la violence du courant, comme si Dieu eût hésité à nous frapper.

Nous l'observions avec les plus vives angoisses. C'était la vie ou la mort. Elle balançait de plus en plus. Enfin la proue se baissa pour ne plus se redresser ; la nacelle pleine de nos provisions tomba avec fracas au fond de la cascade ; quelques débris de planches furent tout ce que nous en revîmes. Cet accident nous laissait à trente lieues de Galam, sans vivres, au milieu d'une forêt peuplée de bêtes féroces, et nous avions à peine assez de force pour nous tenir debout. Je crois que dans cette position, l'homme le plus intrépide se serait découragé. Nous nous abandonnâmes un moment à notre désespoir ; puis, ranimés par le vieux Moctard, qui promettait de nous sauver, nous nous mîmes en marche.

La nuit était venue et il faisait déjà sombre, lorsque nous arrivâmes sous de gros arbres où nous résolûmes de nous arrêter. Un nègre alluma du feu avec des morceaux de bois sec qu'il frotta, un autre brisa une branche de gourmier et s'en fit une torche à la lueur de laquelle il vint voir quel était l'arbre que nous avions choisi pour nous abriter. « *Oui maneye!* » s'écria-t-il (une âme habite ici).

Je me retourne : j'étais assis sur les sandales d'un homme! Je lève les yeux : j'aperçois un ca-

davre suspendu au-dessus de ma tête dans l'intérieur du baobab. Près du squelette étaient attachés une lance, une flûte en roseau, une ceinture de guinée et un *grigri* rond, comme en portent les poëtes du désert. « Ne touche à rien de tout cela, me dit le nègre qui tenait la torche ; tu vois, c'est un griotte qui est mort ici, laissons ses restes en paix !... »

Nous allâmes sous un autre baobab. Les nègres allumèrent un grand feu, on ramassa de l'herbe sèche, on en fit un lit dans le creux de l'arbre et nous y fîmes coucher M. G..., qui se trouvait malade; moi, je me mis en dehors, près du foyer, avec le vieux Moctard. Il est facile de comprendre que notre sommeil ne fut pas fort calme au milieu de ces forêts. De tous côtés, on entendait d'affreux rugissements de lions, d'effroyables miaulements de tigres et de sinistres cris d'hyènes, que Buffon a si bien fait comprendre en disant qu'ils ressemblent au bruit guttural que l'on fait en vomissant avec effort. On entendait aussi des reptiles géants glisser dans les broussailles. Souvent, quelques-uns de ces animaux passaient près de nous en bondissant avec une vitesse effroyable : c'étaient les forts qui poursuivaient les faibles.

Que d'émotions venaient à tous moments agiter mon cœur, et aussi que de méditations pouvait m'inspirer le spectacle de cette étrange loi de Dieu, qui veut qu'à chaque minute une multitude d'innocents et faibles animaux souffrent et meurent pour repaître ceux que la nature a dotés de la force et de la cruauté ! Ce décret de l'Être suprême paraît injuste, et on désirerait que toutes les créatures vivantes ne se nourrissent que de matières brutes et insensibles, afin que tout pût s'entretenir sur terre sans cette lutte incessante des êtres qui s'entr'égorgent continuellement, comme si la vie ne pouvait se maintenir chez un individu que par la mort et les douleurs d'autrui.

Souvent, pendant la nuit, les bêtes féroces s'approchaient de notre foyer pour nous attaquer. Alors le nègre de garde, qui se promenait autour de nous un flambeau à la main, criait, et la voix de l'homme faisait tout éloigner.

Le matin nous partîmes de bonne heure pour profiter de la fraîcheur. Quand nous nous levâmes, M. G... se trouva agonisant, il mourait presque de faim et nous n'avions rien pour le soulager, rien que de tristes consolations; un nègre le prit sur ses épaules et marcha devant

nous. D'instant en instant, je courais lui prendre les mains, lui parler de notre amitié et entendre les quelques mots touchants qu'il me disait de la France, de sa maîtresse et de tout ce qu'il aimait. Que les compatriotes sont chers dans les déserts! j'aurais voulu pouvoir donner la moitié de mes forces à mon malheureux compagnon de voyage. Vers le milieu du jour, j'avançai pour le voir; hélas! sa main était glacée, le nègre ne portait plus qu'un cadavre. Chacun de nous le prit tour à tour dans ses bras; chacun de nous essaya de le ranimer, mais la cruelle mort tenait sa proie pour ne plus la rendre... Nous posâmes le cadavre sur des roseaux, à l'ombre d'un tamarinier, et nous nous mîmes à creuser sa fosse avec nos mains dans le sable du désert. Les nègres enveloppèrent sa tête dans des feuilles vénéneuses pour empoisonner les vers du sépulcre; afin de détourner aussi les hyènes et les tigres, ils jetèrent sur la tombe des épines et des blocs de roche.

En sortant du bosquet de mangliers qui ombrageait la tombe de notre ami, nous vîmes un lion qui poursuivait un sanglier autour d'un monticule. La lutte dura quelques secondes, puis le lion s'anima, il fit un saut et nous le perdîmes aussitôt de vue avec sa victime, qu'il emportait dans la

profondeur de la forêt. Cet événement augmenta encore nos douleurs au sujet de notre ami, que nous laissions seul au milieu des repaires de bêtes féroces.

La fatigue et les privations nous accablaient de plus en plus, et nous n'apercevions aucun village. C'était déjà le deuxième jour que nous passions sans manger ; pour mieux supporter la faim, les nègres se serraient le ventre avec des ceintures d'écorce.

Nous étions au terme de toutes nos forces, lorsque enfin nous entendîmes des beuglements de buffles et de chameaux. Il serait difficile d'exprimer la joie que nous éprouvâmes ! Il y avait là des hommes : que l'on est heureux de rencontrer des hommes dans les déserts !...

En approchant du village, nous entendîmes des voix dont l'accent guttural nous fit juger que nous allions avoir affaire à des Mores. Des nègres Bambaras, quoique bien cruels, eussent mieux valu pour nous, car nos compagnons noirs, qui étaient de même race, nous auraient servi de sauvegarde. Mais des Mores !... s'ils voyaient nos nègres, ils allaient s'en faire des esclaves ; pour nous, nous devions succomber sous leur fanatisme religieux.

Nous nous assîmes, et nous tînmes un conseil dans lequel il fut décidé qu'ayant la figure la plus méridionale, je me présenterais au camp Narby. Je devais me jaunir la figure avec des fleurs de baobab, et dire aux Mores que j'étais un jeune homme de leur nation ; que dès mon plus bas âge j'avais été enlevé par des blancs qui m'avaient emmené dans leur pays ; qu'ayant horreur de leur culte impie et regrettant la vie pastorale de mes frères, je m'étais enfin évadé de mon exil, et que maintenant j'errais dans les déserts de Sahel pour retrouver mes parents. L'histoire ainsi composée, je partis suivi du vieux Moctard. C'était un autre Mentor conduisant un nouveau Télémaque à la recherche de son père. J'avais eu soin, avant de partir, de quitter tous mes vêtements, de ne garder que ma chemise, et encore de lui rogner les manches, afin d'être vêtu selon les règles du Prophète.

En arrivant près des tentes, je me sentis un peu troublé, mais sachant que de mon audace dépendait le succès de ma mission et de là ma vie tout entière, je me remis promptement. A mon arrivée, tout s'émut dans le camp. Le chef, vénérable vieillard à longue barbe blanche, vint me recevoir. Il s'appuyait sur sa sagaie et était suivi de

plusieurs jeunes guerriers. En l'abordant, je mis un genou en terre, et, après lui avoir baisé les mains et essuyé les pieds avec ma chemise, qui me servait de coussab, je lui dis: « Homme chéri du Prophète, protége-moi, car mon destin est cruel. » Et je lui fis le récit de mes faux malheurs.

Le vieux More m'écouta attentivement et parut touché de mon histoire. Quand j'eus achevé, il m'imposa les mains sur la tête, et me dit: « Enfant malheureux, que la volonté de Dieu soit faite; je te souhaite un avenir plein de félicité. Viens te reposer dans ma famille; la plus belle de mes petites-filles te lavera les pieds et dressera ta couche. » Je baisai les mains du bienveillant patriarche et je le suivis sous ses tentes.

Pour célébrer mon arrivée, l'on tua de jeunes moutons et l'on m'offrit du lait pour me désaltérer.

J'avais assez de bonheur, mais il restait encore mes amis, que j'avais laissés presque morts au bas de la colline. Je n'osai d'abord pas en parler; puis je me déterminai à dire aux Mores que j'avais avec moi deux Français que j'affectionnais parce qu'ils étaient vertueux, et que je serais heureux qu'ils pussent venir sans crainte partager

la douce hospitalité dont je jouissais. Les Mores voulurent bien les recevoir, et ils leur prodiguèrent tous les secours possibles; mais les sachant chrétiens, ils les firent coucher séparément.

Le sommeil et la nourriture nous rendirent bientôt notre vigueur.

Le lendemain, je dis au chef que, puisqu'il le voulait bien, je resterais dans sa famille, et que sans doute Dieu me ferait bientôt retrouver mon père. Je le priai alors de faire conduire les deux Français à Galam, où leur bateau les attendait pour regagner la mer et ensuite l'Europe. Tout s'accommoda parfaitement ainsi; les Mores préparèrent des chameaux, prirent des provisions, et nous partîmes. J'avais demandé à accompagner mes deux amis, je devais revenir au camp moresque avec les conducteurs de la caravane; mais, quand nous fûmes à Galam, je me lavai la figure et je me posai devant les Mores, qui, en voyant que j'étais aussi un Européen, jetèrent une vive exclamation. Quelques minutes après, ils firent lever leurs chameaux et partirent l'air confus. Quand ils s'éloignèrent, je leur criai : « Merci, Narby! je vous souhaite un bon voyage. » Ils me lancèrent une malédiction et disparurent dans la vallée.

Nous étions bien heureux d'avoir échappé à

de si rudes épreuves. Le lendemain, notre bateau à vapeur descendait rapidement le Sénégal, et trois jours après nous arrivâmes à Saint-Louis sans autres événements.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Étrange origine des griottes ou artistes sénégalais. — Le griotte Manar. La vallée du Niger.

En Europe, les artistes sortent indifféremment de toutes les classes sociales; mais, chez les nègres du Sénégal, les beaux-arts ne sont cultivés que par une caste particulière et distincte de toutes les autres. Tous les sujets de cette race doivent naître poëtes, musiciens ou au moins comédiens, et hors d'elle il n'y a point d'artistes. Cette famille privilégiée est celle des griottes.

L'histoire de son origine est fort étrange : s'il

fallait en croire les anciennes chroniques, elle ne descendrait ni plus ni moins que du diable.

« Le méchant Esprit, disent les légendes arabes, » s'étant fait homme, commettait tant d'abomi- » nations qu'on le jeta dans la mer; mais un pê- » cheur prit et mangea un poisson qui avait avalé » du corps du Malin, et le mauvais génie ressus- » cita en lui. Le pêcheur fut lapidé et enterré pro- » fondément; par malheur, le vent le découvrit » et en emporta quelques lambeaux dans le cous- » cous d'un chasseur, qui devint un nouveau dé- » mon. On s'empressa de l'exterminer; son corps » fut réduit en poudre aussi fine que la poussière » du désert, et on le lança dans l'espace; mais un » homme qui était poëte et musicien en respira » quelques atomes, et le diable reparut en lui. » Cette fois on laissa vivre le possédé, et les » griottes sont ses descendants. »

Les mœurs des griottes ne justifient que trop cette origine : leur impiété est frappante, à côté du fanatisme religieux des autres nègres. Se souciant peu des préceptes du Coran, ils boivent des alcools, mangent les viandes immondes, ne jeûnent jamais et prient fort rarement. Ils sont mahométans, à peu près comme Voltaire et Piron

étaient chrétiens. En outre, étant les médecins du pays, ils connaissent un grand nombre de petits secrets, qui, selon les nègres, doivent être le produit d'autant de maléfices; de sorte que, de toutes manières, ils sont considérés comme des démons.

Les griottes jouissent de tous les droits civils; ils occupent même les plus hautes positions; les rois ne dédaignent pas de se les attacher comme conseillers et comme ministres; mais, religieusement, ils sont hors la loi : on leur refuse même la sépulture. Profondément blessés de cet outrage, les griottes s'efforcent de l'interpréter en leur honneur. Ils disent que leurs corps ne doivent pas pourrir dans la terre comme ceux des autres hommes, et que Dieu envoie un ange qui les enlève aussitôt qu'ils ont rendu l'âme. Pour faire croire à ce miracle, quand un griotte est mort, ses amis dérobent le cadavre et l'emportent dans un creux d'arbre, au milieu d'une forêt. En chassant, j'en ai rencontré souvent, pendus dans des troncs de baobabs.

Hommes ou démons, les griottes sont assurément beaucoup plus intelligents que les autres nègres. Peut-être recevront-ils un jour le tribut de gloire qui leur est dû. N'est-ce pas extraordi-

naire de trouver, au milieu de peuplades sauvages, des hommes doués de ces belles facultés intellectuelles dont s'honorent les nations civilisées? Les griottes, parmi les nègres, ressemblent à des lis semés dans des ronces.

Lorsqu'en traversant les forêts de Sahel, je rencontrais par hasard un de ces hommes méditant et écrivant au pied d'un arbre, je retenais mon haleine, et je passais doucement pour ne pas le troubler. Ne doit-on pas éprouver des sentiments de respect devant ces êtres maudits, errant chargés de leurs manuscrits, mendiant quand ils ont faim, et se retirant au fond des solitudes pour invoquer le génie des arts? Les œuvres les plus précieuses des griottes sont leurs chronologies historiques, qu'ils continuent de père en fils. Qui sait si ces peuples ne sont pas plus vieux que nous, et s'ils ne connaissent pas des temps plus anciens que ceux dont nous avons l'histoire? Ne serait-il pas bien intéressant d'interroger leurs manuscrits?

La poésie des griottes, imagée comme celle des Arabes, ne manque pas d'élévation; mais le génie de la musique domine en eux, et cela doit être: car, transportez-vous un instant au milieu des solitudes où ces hommes passent toute leur vie,

asseyez-vous dans une oasis du désert ; là, le feuillage des arbres qui vous abritent, le ruisseau qui coule à vos pieds, les oiseaux qui voltigent, tout chante autour de vous!...

Répondrez-vous à cette sublime harmonie de la nature par des discours?... Évidemment non : vos phrases seraient-elles parfaitement rimées, les déclameriez-vous aussi bien qu'aurait pu le faire Talma, votre prose ou vos vers feraient fuir les oiseaux et ne s'accorderaient nullement avec le murmure des ruisseaux et le bruissement du feuillage.

Pour mieux comprendre ma pensée, pour vous convaincre complétement que le principe que je pose ici est vrai, jugez-en par les habitants de nos campagnes. Le berger bourbonnais ou lorrain, qui passe toute sa vie seul au milieu des champs, s'occupe-t-il de poésie, de peinture, d'architecture? Assurément non ; il n'a pas même la plus simple idée de ces arts ; mais arrêtez-vous derrière la haie ou le taillis qui l'abrite, et vous l'entendrez chanter, continuellement chanter. C'est en l'écoutant que son troupeau paît tranquillement, et que son chien reste auprès de lui, attentif et toujours prêt à lui obéir. S'il ne chantait pas, tout ce qui l'environne serait triste et silencieux ; mais son chant

captive et attire tout, jusqu'aux beaux lézards qui ne manquent jamais de venir se placer sur les branches d'aubépine, au-dessus même de sa tête, pour mieux l'entendre.

Lorsque vous rencontrez un homme qui parle seul, vous vous dites : C'est un fou! Mais si, au lieu de parler, cet homme chante, vous n'y trouvez rien que de très-naturel. Pourquoi cela?... N'est-ce pas parce qu'il y a en vous quelque chose qui vous dit ce que je cherche à vous faire comprendre ici?

Je formule ma pensée et je pose en principe :

1° Que la musique est la langue de tout ce qui est en dehors de l'humanité sur la terre;

2° Que l'homme qui passe la plus grande partie de sa vie isolé au milieu des champs, des forêts, des déserts, etc., doit naturellement aimer et cultiver la musique pour se mettre en rapport avec les êtres qui l'entourent habituellement.

De là je conclus que la musique a été le premier art connu de tous les peuples, car tous les peuples à leur berceau ont été isolés et pasteurs.

Je démontrerais facilement que la poésie s'est jointe à la musique aussitôt que l'homme com-

mença à vivre en société; j'arriverais ensuite à l'architecture, à la peinture et à la sculpture, qui naissent plus tard avec les villes; mais ce n'est pas ici la place de ces études, et je dois reprendre le récit de mon voyage.

Je ne fus donc point étonné de trouver le sentiment et l'amour de la musique chez les nègres du Sénégal et de l'Afrique centrale; mais j'avoue que je ne supposais pas l'intelligence immobile de ces peuples capable de s'élever si haut dans cet art.

Oh! que je serais heureux de pouvoir reproduire ici quelques-unes des sublimes improvisations musicales qui m'ont tant de fois causé de si douces et de si vives émotions dans les déserts!... Mais je les écoutais avec trop d'attention pour songer à les noter; tant que durait le chant, mon esprit était comme suspendu aux lèvres de l'improvisateur; à la fin il ne restait plus qu'un bruit agréable, mais vague et confus, qui bourdonnait dans mes oreilles, résonnait dans mon âme, et que je ne pouvais ni définir ni soumettre à nos règles musicales. La voix de Dieu s'était fait entendre; mais les vents l'avaient aussitôt remportée vers la voûte céleste, n'en laissant qu'un souvenir insaisissable, même pour le chanteur.

Tous les nègres, en général, aiment beaucoup la musique, mais les Ioloffs, qui habitent le littoral, et chez lesquels nous sommes établis, la cultivent plus rarement et avec moins de succès que les peuples de l'intérieur. Quand ils travaillent collectivement, ils murmurent bien quelques airs, mais ce sont presque toujours des ouvriers étrangers qui entonnent et conduisent le chant. Ils sont également très-arriérés pour les instruments; le tam-tam règne encore seul dans tout le royaume et même à Saint-Louis, jusque dans les riches salons des mulâtres, tandis que les Mandings et les Bambaras connaissent depuis longtemps la mandoline, la guitare et la flûte.

Les bons griottes n'apparaissent d'ailleurs que fort rarement à Saint-Louis; ils pourraient y gagner beaucoup d'argent, mais ils ne s'y plaisent pas; ils aiment mieux les forêts avec leur verdure, leurs torrents et leurs oiseaux, que les murailles blanches et les habitants de la ville.

Ceux qui consentent à demeurer à Saint-Louis sont de pauvres déshérités de la nature, n'ayant ni fortune, ni talent; les autres griottes, qui les voient en passant, les nomment *Toscarés* [1], mot

1 Pauvre d'intelligence et de fortune.

ioloff très-expressif, et qui en dit seul plus que toute une phrase.

Ces misérables lazzaroni de l'art restent toute la journée accroupis aux coins des rues ; de là ils guettent les Européens, les mulâtres, et même les nègres riches : aussitôt qu'ils en aperçoivent un, ils courent à lui et se prennent à lui crier le plus fort possible qu'il est d'une beauté incomparable ; que sa fortune et sa magnificence surpassent celles de tous les princes de la terre, etc., etc. Un sot en crèverait d'orgueil, un sage en deviendrait fou, et un fou en rirait aux larmes. Pour se débarrasser de ces acharnés, il faut bien vite leur jeter une pièce de monnaie ; si par malheur la fortune a oublié de vous munir de cette obole indispensable, vous en avez jusqu'à votre porte, et, pour peu qu'elle se trouve loin, l'épreuve est terrible, je puis vous le certifier.

Les signardes, les opulentes mulâtresses de Saint-Louis, savent seules apprécier le charme de ces horribles poursuites. Ces dames ne croiraient pas pouvoir décemment faire un pas hors de leurs logis, sans être escortées par une double rangée de nègres et de négresses, qui, en battant des mains, chantent leur éloge le plus bruyamment possible. Auraient-elles perdu les deux yeux, les chanteurs

crient que leurs regards ont une puissance magnétique; seraient-elles vieilles et hideuses, ce sont toujours les fleurs de la beauté autour desquelles les papillons de l'amour voltigent sans cesse et en grand nombre.

Vous devinez bien que les griottes ne sont pas longs à se joindre au cortége de ces sultanes, d'autant plus que la récompense est bonne et ne manque jamais. C'est dans ces occasions qu'ils rompent complétement les freins de leur imagination; plus ils crient fort, plus ils exagèrent, meilleur est leur salaire. Si l'un des griottes trouve quelques mots plus expressifs que les autres, la dame l'encourage par des gestes, et alors tous les suivants et suivantes trépignent d'enthousiasme.

Dans le commencement de mon séjour à Saint-Louis, j'eus l'idée de prendre une clef et de siffler ces processions, dont les horribles cris m'étourdissaient et me déchiraient le tympan. Je croyais naïvement intimider ces dames et leur faire perdre ce burlesque usage, ou au moins les empêcher de passer sous ma croisée. A mon grand étonnement, la première que je sifflai plia gracieusement les genoux devant moi, et me fit le plus joli salut du monde; en même temps,

son cortége redoubla ses chants. Je ne l'ai évidemment pas entendu, mais je crois pourtant être certain qu'en rendant ses visites elle aura dit à ses amies : « Mes chères, il y a en ville un nouvel étranger qui est d'une galanterie inexprimable : je viens de passer sous sa croisée, et il m'a fait la gracieuseté d'accompagner mes chanteurs avec un petit instrument qui produit les sons aigus les plus agréables. Je vous conseille de passer devant son logis. » — Son avis ne fut pas dédaigné; les cortéges arrivèrent; plus je sifflais, plus il en apparaissait. Et les dames pliaient les genoux, me saluaient, me souriaient... Enfin, mon stratagème avait produit un effet tout opposé à celui que je désirais, et vous pouvez croire qu'aussitôt que je m'en aperçus, je mis bien vite la clef dans ma poche. Malheureusement, je ne pus, en même temps, ni enfermer mes enragées signardes, ni éteindre la passion que leur avait inspirée mon petit instrument aux sons aigus si agréables; toujours pleines d'espoir de l'entendre encore, elles ne cessèrent plus de passer, nuit et jour, sous ma croisée. Je fus obligé de déloger et d'aller habiter tout au fond d'un jardin. Là, bien entendu, je pris mille et une précautions pour que rien ne sifflât autour de moi.

Mon nègre avait l'habitude de se faire un fifre avec sa langue et ses lèvres; je lui interdis cette dangereuse distraction; je graissai tous les jours les ferrements des portes et des volets; je démontai ma girouette; je mis à feu et à sang une infortunée race d'oiseaux qui se plaisaient dans mon jardin, et dont le chant ressemblait trop à celui de nos merles. Ce fut ainsi que je parvins à garantir ma liberté individuelle.

Le griotte Manar jouissait de la plus haute renommée dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues. Chaque chef de tribu aurait bien donné le tiers de ses revenus pour l'avoir à son service; mais il préférait moins gagner et voyager à son gré. Je désirais ardemment le rencontrer, le hasard m'en fit tout à coup un ami.

Notre gouvernement se trouvant en guerre avec les nègres du Woloff, je dus prendre part aux expéditions militaires que nous eûmes à diriger contre nos ennemis. Je remplissais les fonctions d'aide de camp avec un autre Français, nommé Tabordeau. Tous deux nous suivions à cheval notre armée, qui poursuivait les innombrables hordes de nègres. Je ne connaissais point mon compagnon, mais je m'aperçus bientôt qu'il était cruel et avait une grande antipathie pour la race

noire. Chaque fois que nous rencontrions des blessés, c'était en vain qu'ils lui demandaient grâce ; il descendait les achever, et les tuait d'une manière si barbare que j'en étais indigné. Tabordeau avait, d'ailleurs, une trop grande supériorité physique sur moi pour que je pusse le dominer; je me bornais à éperonner mon cheval pour fuir les horribles scènes dont il voulait me rendre spectateur.

Cependant, un jour, ayant rencontré un vieux nègre frappé d'une balle et étendu sur le sable, où il vomissait abondamment le sang, je pris sa défense. Mais, malgré mes remontrances, accroupi sur le corps de l'infortuné vieillard, comme un vautour sur sa proie, Tabordeau lui déchirait la poitrine avec une férocité de tigre.

Ne pouvant contenir l'indignation que m'inspirait cette lâche cruauté, j'adressai de vifs reproches à mon brutal collègue, qui ne me répondit d'ailleurs que par de grossières injures. Cheminant le long d'une forêt, notre altercation durait encore, lorsque tout à coup nous entendîmes chanter dans l'intérieur du bois. La voix du chanteur, à la fois harmonieuse et formidable, faisait résonner tous les coteaux d'alentour. Son chant exprimait quelque chose de terrible. On aurait dit des

cris de vengeance mêlés à un refrain lugubre appelant la mort. J'en fus vivement impressionné, et Tabordeau lui-même ne put s'empêcher de tressaillir.

. . . . . .

. . . . . .

La nuit suivante, j'étais couché, avec Tabordeau ; sous une tente du camp de notre armée, qui avait fait halte sur le bord du lac de Panié-Foule. Je dormais profondément, lorsque quelqu'un me heurta brusquement.

— Qui va là ? m'écriai-je.

— N'aie point peur, me répondit une voix inconnue; je n'en voulais qu'à ton cruel compagnon. Tu me connaîtras après la guerre.

En finissant ces quelques mots, l'homme qui me les adressait disparut. Je voulus interroger Tabordeau : il était mort ! Quelques minutes après, j'entendis éclater, en dehors de ma tente, la voix qui m'avait si vivement impressionné le matin ; c'était toujours la même puissance d'organe; mais, cette fois, le chant exprimait une étrange allégresse. Tout en considérant le cadavre de mon collègue assassiné, je ne pus m'empêcher de l'écouter. Le chanteur avait sans doute été témoin des cruautés de Tabordeau, et, librement reçu

dans notre camp en sa qualité de comédien, la vengeance l'avait évidemment conduit à commettre ce meurtre. Mais quel était l'homme qui pouvait chanter d'une manière si expressive?... Il m'avait promis de me revoir après la guerre : j'attendis avec impatience.

Il y avait déjà longtemps que les combats avaient cessé, et l'inconnu n'apparaissait pas. Enfin, un jour que notre troupe était campée sur le bord du Sénégal, attendant un bateau qui devait la reporter à Saint-Louis, je me promenais avec le gouverneur et les officiers de l'état-major, lorsque tout à coup se présenta un nègre qui s'assit sur le sable et parut vouloir chanter. Nous fîmes cercle autour de lui, et il commença. Aux premiers éclats de sa voix, je reconnus l'homme que j'attendais.

Pendant tout le temps qu'il chanta, j'étais en face de lui ; mais entièrement livré à son inspiration, il ne m'aperçut pas. Quand il eut fini, il demeura encore quelques instants accroupi sur le sable, la tête baissée, ruisselant de sueur. Puis il leva le regard et me vit ; alors il accourut vers moi.

—Enfant pâle, s'écria-t-il, que nos cœurs soient unis! Les hommes qui ont une bonne âme doivent

s'aimer entre eux : si j'ai tué ton compagnon, c'est Dieu qui a conduit ma main pour nous délivrer d'un méchant. Le Prophète a dit : « Celui qui » tuera lâchement les hommes devra aussi périr » sans défense sous le coup de la justice des » sages. »

Dans le premier moment, je ne savais guère comment je devais recevoir ce nègre, qui avait assassiné mon compatriote. Tabordeau méritait bien la mort ; mais le chanteur n'avait aucun droit de le tuer. Je fus très-embarrassé pour concilier ces deux réflexions. Enfin, je me dis : Ce nègre n'est pourtant pas un assassin, puisqu'il m'a épargné lorsqu'il pouvait tout aussi bien me tuer que mon collègue. D'ailleurs, la guerre justifie tous les meurtres qui se commettent pendant sa durée, et, quand la paix est faite, les ennemis doivent devenir amis. On ne doit pas même conserver un désir de vengeance. Puis, le chanteur m'ayant dit qu'il était ce Manar que je désirais tant connaître, je me décidai à le bien recevoir, et je le présentai au gouverneur comme le plus célèbre de tous les griottes. De ce moment nous fûmes amis.

Le lendemain, il me dit qu'il se disposait à aller visiter le tombeau de son père, comme il en avait l'habitude chaque année à l'époque de l'anniver-

saire de sa mort. Ayant moi-même, depuis longtemps, le désir de voir les rives du Niger, où ce pèlerinage devait le conduire, je lui demandai si je pouvais l'accompagner sans danger. Il me répondit qu'il me prenait sous sa protection et que je pourrais sans crainte voyager avec lui. Sachant qu'il jouissait de la plus haute considération chez les peuplades que nous devions traverser, je n'hésitai pas à le suivre. Dès le lendemain, nous nous embarquâmes sur une yole, et nous partîmes, remontant le cours du Sénégal.

Assis auprès de lui dans la nacelle, je songeai alors à examiner sa physionomie, sa taille et sa tournure. C'était un homme robuste et d'une stature au-dessus de la moyenne; il avait une de ces figures molles qui semblent désossées, et que nos physionomistes nomment figures mobiles, parce qu'elles se tendent, se contractent et se tordent de toutes manières pour exprimer les divers sentiments de l'individu au fur et à mesure qu'il parle. Au-dessous de son front, très-saillant dans la région des pariétaux, et couronné d'une belle chevelure frisée, placez deux grands yeux ardents, un nez fort et légèrement retroussé, une bouche aux lèvres épanouies, mais non déformées et pendantes comme celles des nègres ordinaires; ajou-

tez un menton un peu long et pointu, orné de deux mèches de barbe descendant en spirale, donnez à ces traits l'expression d'une extrême vivacité et d'une audace allant jusqu'à la témérité, vous aurez le portrait de l'illustre griotte.

Son costume invariable se composait d'une robe bleue sans manches, serrée aux hanches par une pagne blanche roulée, dont les bouts, garnis de franges et bordés de rouge, pendaient sur le côté.

Ses jambes, nues, étaient arquées comme celles de saint Georges, et ses pieds portaient des sandales ornées de quelques dessins bizarres, incrustés dans le maroquin rouge.

Sa peau, quoique d'un noir d'ébène, pâlissait et rougissait selon les émotions qu'il éprouvait. C'est sur lui que j'ai bien pu constater ce phénomène, que plusieurs voyageurs avaient remarqué avant moi.

Nous remontions donc le Sénégal; arrivés aux cataractes des Govines, où le fleuve reçoit les eaux du Bong, du Kokoro et de la Félémée, nous dûmes abandonner la voie de navigation pour avancer plus loin, car, au-dessus des cataractes, le Sénégal n'est plus flottable. Nous laissâmes notre chaloupe avec deux bateliers pour la garder jusqu'à notre retour, et nous continuâmes notre

voyage à pied, Manar, moi et deux hommes qui portaient nos provisions. Nous suivîmes toujours les rives du fleuve, qui s'affaiblissait au fur et à mesure que nous avancions vers sa source. Nous traversâmes le royaume de Banbouc, en passant par les villages de Tanaki et de Samboula. Puis, après avoir gravi avec peine les hautes montagnes où le Sénégal prend naissance, nous nous trouvâmes sur l'immense plateau où coule majestueusement le Niger.

Avant d'arriver dans ces régions faciles à explorer, nous avions lutté contre bien des difficultés en traversant les forêts vierges du Banbouc; mais lorsque nous eûmes atteint la vallée du Niger, nous voyageâmes beaucoup plus agréablement. Le pays est plat et facile à suivre, et là, au moins, de nombreux villages nous offraient de la nourriture et des abris plus commodes et plus sûrs que les creux d'arbres des forêts du Banbouc.

Nous menions d'ailleurs une véritable vie d'artistes, ou plutôt de bohémiens. Allant toujours à la rencontre des camps qui se trouvaient à peu près sur notre route, en y arrivant, nous nous rendions sur la place centrale; là, Manar faisait immédiatement résonner sa plus belle et sa plus

forte voix. Bientôt entouré par les femmes et les enfants, il était reconnu, son nom volait de bouche en bouche, les hommes arrivaient, les musiciens, les marabouts venaient ensuite ; enfin, tous les habitants du camp finissaient par s'agglomérer autour de mon illustre compagnon, qui, en terminant son chant, trouvait toujours devant lui le chef de la tribu, le suppliant de venir se reposer et manger sous sa tente. Manar donnait alors sur mon compte quelques explications qui ne manquaient jamais de me valoir les bonnes grâces du chef, et je partageais le festin patriarcal, après lequel nous reprenions notre voyage pour recommencer les mêmes cérémonies dans le premier camp qui s'offrait à notre vue. Nous recevions ainsi partout une hospitalité loyale et empressée. Les Bambaras, quoique fort cruels entre eux et presque anthropophages, nous accueillaient aussi avec douceur. Ils sont laborieux, intelligents, cultivent bien la terre, travaillent divers métaux, et fabriquent même de la poudre. Tous bizarrement tatoués, ils portent un anneau à la lèvre inférieure et un os au nez. Leurs ongles sont teints en rouge, et ils se piquent les lèvres et les gencives pour les rendre noires.

Les Bambaras sont surtout de robustes et

terribles guerriers, redoutés par toutes les peuplades voisines.

Ils aiment beaucoup la musique et la cultivent généralement; mais, par un usage étrange qui ne se trouve, sans doute, chez aucun autre peuple de la terre, ils interdisent la danse aux femmes. Les hommes seuls dansent avec leur massue.

Après avoir traversé le pays des Bambaras, nous entrâmes dans une autre contrée, aussi agréable, mais plus déserte. Le lieu où étaient les dépouilles mortelles du père de Manar, qui faisaient le but de notre voyage, se trouvait dans une forêt du Oualet, environ à cinquante lieues à l'ouest de Tombouctou. Plus nous en approchions, plus Manar devenait joyeux. Il semblait que la vue du pays qui lui était si cher donnait de la force et de la verve à son esprit. A chaque instant, il me faisait ou des questions très-bizarres, ou des récits toujours merveilleux. Un jour il me dit : « Si une pierre que l'on jette dans l'air et à laquelle on n'imprime guère qu'un mouvement de dix à vingt lieues à l'heure, siffle, crois-tu que la terre, la lune et tous les astres qui tournent dans l'espace avec une vitesse incalculable, ne produisent pas un bruit immense que notre oreille n'entend pas? » J'avoue que je fus fort embarrassé

par cette question, et je voudrais bien savoir ce que le plus ingénieux de mes lecteurs aurait pu y répondre.

Un autre jour, c'était mon tour de l'interroger, je lui demandai quelles étaient ses règles pour l'harmonie. « Es-tu fou? me répondit-il, est-ce que l'harmonie peut être soumise à des règles? Avez-vous donc, vous autres blancs, le pouvoir de renfermer Dieu, qui est partout, dans une bouteille? » Manar joignit à ces quelques mots un regard tellement satirique, que je n'eus pas le courage de défendre nos sublimes théories. J'en demande pardon à nos grands maîtres.

Ses récits m'embarrassaient moins et m'amusaient plus que ses questions ; plusieurs m'intéressèrent vivement; mais deux surtout me paraissent dignes d'être rapportés.

II

PREMIER RÉCIT DU GRIOTTE.

Le véritable portrait du diable, d'après les chroniques éthiopiennes remontant à plus de cinq mille ans.

Je ne sais à quel propos je lui demandai un jour s'il croyait au diable.

— Étrange question! s'écria-t-il... Est-elle sérieuse, et veux-tu que j'y réponde en homme de science ou légèrement ?

— Je désire très-vivement que tu me répondes catégoriquement et que tu me dises tout ce que

tes études sur les temps primitifs ont pu t'apprendre de ce vilain croque-âmes.

— Je ne demande pas mieux, reprit-il; car je saisirai avec empressement toutes les occasions pour te prouver que, malgré leur orgueil, les blancs peuvent apprendre bien des choses de la bouche des noirs...

— Entendons-nous, interrompis-je; il ne faut pas oublier que tu es le nègre le plus intelligent et le plus instruit, et que moi je suis loin d'être le coryphée intellectuel et scientifique de l'Europe; puis encore, si je t'accorde une supériorité incontestable sous le rapport de l'inspiration naturelle et de certaines sciences occultes, je te trouve nul en présence de nos moindres études positives... Mais voyons, crois-tu au diable?

Manar me lança un regard qui voulait dire: Que n'ai-je eu tes maîtres de mathématiques!... Puis, dominant la fâcheuse impression que mes paroles un peu trop franches avaient produites en lui, il reprit simplement notre conversation.

— Crois-tu au diable!... crois-tu au diable! Ta question est mal posée, me dit-il.

— Comment cela?

— Bah! est-ce que l'on peut demander à un

homme comme moi s'il croit au diable? Est-ce qu'il ne faut pas que le laid existe pour que le beau soit possible? Est-ce qu'il ne faut pas admettre le mauvais Esprit quand on adore le bon? Nier le diable, ne serait-ce pas nier Dieu?

— Je vais poser ma question autrement.

— J'attends.

— Eh bien, voyons, puisque tu crois au diable, quelle idée t'en fais-tu? Si tu voulais le peindre, quelle forme lui donnerais-tu?

— Si je voulais représenter le diable, je peindrais dans le ciel un nuage sinistre qui répandrait la grêle et le feu sur nos blés et sur nos habitations, ou bien mon tableau représenterait une tournade africaine. Le simoun, déracinant tous les arbres d'une forêt, les soulèverait jusque dans la région des nuages et les laisserait retomber sur une cité populeuse; ou bien encore je peindrais la mer en fureur, et, au milieu de ses vagues écumantes, je répandrais des débris de vaisseaux, puis des milliers de cadavres, puis une multitude d'hommes encore vivants qui s'agiteraient en vain pour échapper à la mort.

— Et où serait le diable en tout cela? demandai-je.

— Comment ! où serait le diable ? s'écria le griotte. Ces tableaux effroyables représenteraient-ils Dieu, ce Dieu paternel et bienveillant que nous adorons ?

— Non.

— Eh bien, tout ce qui ne représente pas Dieu représente le diable.

— Cette idée me semble contestable.

— Dieu est si peu dans ces cruelles irritations de la nature, que si tu te trouvais une des victimes de ces épouvantables désastres, ton premier mouvement serait d'appeler ton Dieu fort et généreux à ton aide.

— C'est vrai.

— Vois-tu, continua le griotte, il n'y a que deux principes dans toute la nature. — L'un a son élément dans le mal, le laid, la décomposition de toute chose et la mort. C'est le diable. — Le second principe, qui lutte continuellement contre le premier, n'aime que ce qui est bien et beau ; il crée avec ardeur pendant que son cruel adversaire s'acharne à tout détruire. Enfin, le second principe, c'est la vie, c'est Dieu. Malheureusement, ajouta le griotte en poussant un soupir, le principe destructeur est plus fort que le principe créa-

teur. Les hommes vieillissent vite et malgré Dieu, cet amant passionné de la vie; aucun n'a encore échappé à la mort.

— La mort, répondis-je, a surtout le dessus dans ton pays, où les hommes ne font rien pour aider le principe de la vie. Les arbres de vos forêts pourrissent; vos végétaux sèchent et s'éclaircissent; votre population diminue au lieu d'augmenter. Si Dieu est le principe de la vie, il ne l'est sur la terre qu'avec la condition que l'homme l'aidera, et si celui-ci reste nul, tout se décompose et la race humaine elle-même marche à grands pas vers sa fin.

— Alors, Dieu, le principe de la vie, serait victorieux si l'homme l'aidait!

— L'Europe n'en fournit-elle pas un exemple frappant au reste de la terre ?

— Comment cela?... Mourez-vous plus vieux que nous?...

— Oui, un peu plus vieux..., et ce qui est bien plus concluant, c'est que sur cent Sénégalais il n'en vient pas dix à l'âge de quarante ans, et le même nombre d'Européens fournit trente hommes de soixante ans.

— Et cela tient, dis-tu, à ce que l'homme s'unit à Dieu pour prolonger l'existence ?

— Sans doute.

— Que peut-il faire?... Ses moyens sont bien bornés.

— Ils sont infinis.

— Quels sont donc ces moyens?

— Ce sont ceux que nous fournissent nos études scientifiques.

— Mais moi qui ai étudié toute ma vie, je n'en connais aucun.

— C'est que tes études ne sont pas de celles qui donnent ces précieuses connaissances. Tu as principalement étudié trois choses: d'abord, une certaine science mystique et occulte qui ne repose que sur des préjugés;

Tu t'es ensuite occupé des principes religieux, et ton exaltation sur ce point ne peut te conduire qu'à des erreurs;

Enfin, tu as surtout, et avec un grand succès, cultivé la musique et la poésie; mais c'est de l'art et non de la science. L'art s'adresse à l'âme, la purifie et lui procure de douces jouissances ; mais l'âme, *qui est immortelle*, n'a pas à craindre de destruction. L'art ne s'adressant qu'à elle, ne peut donc pas avoir d'influence sur notre conservation.

Le principe destructeur dont tu me parles ne peut nous atteindre qu'en notre matière, aussi

est-ce sur ce terrain que nous nous efforçons de le combattre.

Pour être plus forte et faire face sur tous les points au principe destructeur, notre armée scientifique s'est divisée en un grand nombre de sections. Les uns composent des engrais pour féconder la terre, afin qu'elle nous donne de plus abondantes récoltes. Les autres inventent des mécaniques pour nous affranchir des travaux fatigants. A l'aide de certains remèdes, nous guérissons des maladies auxquelles vous autres vous n'échappez jamais. Ainsi, soit en nous procurant des aliments plus abondants, soit en nous épargnant des fatigues, soit en guérissant nos maladies, nos savants adoucissent et doublent notre existence. Aussi, contrairement à ta sentence de tout à l'heure, crois-je que si l'homme l'aide, le principe créateur l'emportera sur le principe destructeur, et que Dieu sera plus fort que le diable.

— Bissimula! que je voudrais être né en Europe, s'écria Manar. Je t'en prie, donne-moi quelques leçons avant de me quitter, et je consacrerai tout le reste de ma vie à répandre l'idée des études scientifiques dans mon pays.

— J'essayerai, quoique je craigne bien que tu

ne puisses pas abandonner ta musique, ta poésie, et surtout tes rêveries mystiques. Enfin, nous verrons; mais avant tout il faut que tu me répondes mieux au sujet du portrait du diable.

— Ne t'en ai-je pas donné trois bons exemplaires : le tonnerre, la tempête sur l'Océan et la tournade africaine?

— Oui ; mais ta réponse philosophique ne me satisfait nullement. C'est dans un autre sens que je t'interroge.

— Demande-moi clairement ce que tu veux que je te dise, et je m'efforcerai de te satisfaire.

— Voyons. Si, en traversant une épaisse forêt pendant une nuit sombre, le diable t'apparaissait, penses-tu que ce serait sous la forme d'un lion, d'un serpent, d'un homme ou d'un hibou?

— Le diable n'est pas un être; c'est un principe. Il peut pénétrer en tout dans un but de destruction, mais il ne peut pas prendre de formes visibles.

— D'accord; mais est-ce que tout le peuple de l'Afrique centrale pense comme toi?

— Malheureusement, non!

— Eh bien, dans l'idée populaire de ton pays, quelle forme prend habituellement le diable pour apparaître aux hommes?

Ici Manar prit un roseau, le tailla avec un morceau de silex, comme nous taillons nos plumes avec un canif; puis, l'ayant trempé dans une encre indélébile, qu'il composait avec diverses plantes, il traça des lignes sur une planchette, et, au bout de quelques minutes, il me mit devant les yeux un dessin qui représentait un homme noir, grand, svelte, avec des yeux ardents, des sourcils arqués, une bouche moqueuse, une grosse tête frisée coiffée d'un béguin cornu, et une queue effilée qui ondulait derrière ses cuisses.

— Reconnais-tu ce portrait?...

— Mais, c'est notre diable! m'écriai-je...

— *Nakamou!* [1] c'est le nôtre aussi.

— C'est ce que je voulais savoir.

— Oui; mais ce n'est pas ce qui est le plus généralement admis qui est le plus vrai. Quoique tous les peuples de la terre se peignent ainsi le diable, ce portrait ne lui ressemble nullement. C'est un autre être qui a posé il y a six ou sept mille ans, et ce pauvre modèle ne savait même pas qu'il y eût un diable.

— Comment cela?

1 Nakamou signifie : Eh bien. (Langue ioloffe).

— Je croyais qu'en Europe vous vous expliquiez cette erreur.

— Pas que je sache. On croit au diable ou on n'y croit pas. Ceux qui y croient se le représentent sous la forme de l'homme à queue que tu viens de dessiner.

— Vos savants, dont tu me parlais tout à l'heure, ne savent donc pas tout?

— Ah! parbleu non! et ils sont loin de le prétendre.

— Eh bien! pour que tu puisses enlever cette grossière erreur de leur esprit, qui, d'après ce que tu m'en as dit, est plein de connaissances si utiles et si gracieuses, je me réserve de t'expliquer comment il s'est fait que tous les peuples de la terre se sont trompés sur les traits du diable.

— Commence immédiatement ton explication; je t'écoute avec le plus grand intérêt.

— Non, je ne puis pas en ce moment; je veux m'appuyer sur des preuves authentiques, et je ne les ai pas ici. Demain je pourrai les avoir.

— Où sont-elles?

— Dans un tronc de baobab, à environ dix lieues d'ici.

— Quoi! tu ne pourrais pas me donner ces

explications avec tes souvenirs? Ta mémoire est si bonne! je m'en rapporterais complétement à toi.

— Non; ne parlons plus de cela. Ce n'est pas assez important pour que tu ne puisses pas attendre à demain.

Craignant de tourmenter le griotte, malgré ma vive impatience d'avoir l'étrange explication qu'il me promettait, je ne voulus pas insister.

Nous étant remis en marche, nous suivîmes toute la journée un ravin au fond duquel coulait un torrent. A notre droite s'élevait, presque perpendiculairement, une chaîne de montagnes dont les énormes roches semblaient suspendues comme par enchantement au-dessus de nos têtes. A gauche, c'était une suite continue de modestes collines couvertes d'herbe sèche et d'arbres chétifs. Vers le soir, ayant atteint l'extrémité est de ce ravin, nous nous trouvâmes sur un immense plateau, et nous arrivâmes bientôt dans un camp more. Après notre repas, voyant le soleil disparaître à l'occident et les ombres de la nuit se répandre sur les effroyables solitudes de l'orient vers lesquelles nous nous dirigions, je priai le griotte d'accepter l'hospitalité que l'on nous offrait, et de consentir à rester jusqu'au len-

demain sous les tentes que l'on avait dressées pour nous.

— Le bourom d'Arh [1] a plusieurs fois insisté pour que je couche dans son palais; j'ai refusé, car je ne sais pas dormir ailleurs qu'au milieu des forêts. Si tu ne te sentais pas le courage de partager mes habitudes, il ne fallait pas me suivre.

— Partons! répondis-je.

Trois heures après, nous étions au milieu d'une épaisse forêt que j'avais aperçue du camp more, d'où elle semblait une tache noire et sinistre aux confins de l'horizon. Manar foula l'herbe avec ses pieds autour d'un gros tamarinier, alluma un grand feu, et nous étant enroulés dans nos *koudious* [2], nous nous endormîmes, comme d'habitude, entre le foyer et l'arbre.

C'est là le bivouac d'un vrai poète!... C'est là que le philosophe peut se trouver face à face avec les plus imposantes et les plus étranges merveilles de la nature!

O vous, qui aspirez à être les élus des Muses,

1 Bourom d'Arh signifie : gouverneur de Saint-Louis (langue ioloffe).

2 Le koudiou est un immense tapis composé de trente ou quarante peaux d'agneaux cousues ensemble avec des lanières de cuir.

J'ai encore chez moi celui qui me servit de lit pendant tout mon voyage.

vendez votre château ou votre chaumière, allez explorer ces contrées sauvages!... Si vous savez vous frayer un passage dans ces forêts vierges que Dieu a formées en jetant les arbres pêle-mêle et avec une profusion digne de lui; si vous vous trouvez mollement couchés sur le sol aride du désert; si vous vous endormez paisiblement en entendant crier autour de vous plusieurs milliers de bêtes féroces, vous pourrez être certains de votre vocation poétique, tout aussi bien qu'un conscrit peut se croire né pour la guerre si, à sa première bataille, il voit sans émotion les bombes et les boulets voltiger autour de sa tête. Telles étaient les réflexions que je faisais en m'endormant à côté du griotte, qui ne paraissait nullement se soucier du concert que, chaque nuit, venaient nous donner gratuitement les lions, les tigres, les hyènes, les hibous, etc. etc.

Le matin, Manar se réveillait toujours au moment où les premières teintes pourprées de l'aurore apparaissaient à l'Orient. Il se mettait immédiatement en prière; puis, il apprêtait notre déjeuner, qui se composait invariablement de farine de millet délayée dans du lait. Ce jour-là, lorsque, après notre frugal repas, nous nous levâmes pour nous remettre en marche, je lui demandai

si nous allions bientôt arriver à l'arbre dans lequel se trouvait son véritable portrait du diable.

— Nous y allons tout droit, me répondit-il, et nous y serons avant la fin de la première moitié du jour.

En effet, il était environ dix heures lorsque nous arrivâmes au pied de son arbre-bibliothèque. C'était un baobab dont le tronc, haut d'environ trente pieds, n'avait pas moins de quatre mètres de diamètre. Le baobab est un arbre dont on parle beaucoup, mais que peu de personnes connaissent bien. Nos plus célèbres naturalistes ne l'ayant jamais vu, et n'en parlant que sur des ouï dire, n'en donnent qu'une description très-inexacte. Le noyer est, en France, l'arbre qui ressemble le plus au baobab, tant pour l'aspect général que pour le développement du tronc, la disposition des branches et la forme des feuilles. Il y a aussi entre eux une analogie frappante sous le rapport de la longévité. De tous les arbres de l'Europe, le noyer est celui qui vit le plus longtemps, et le baobab passe pour être l'aîné des arbres africains; mais l'écorce du baobab est plus lisse et plus verte, et ses feuilles sont beaucoup plus rares que celles du noyer. Puis, au lieu de noix, le baobab produit un fruit qui ne res-

semble à aucun autre. Les Sénégalais le nomment pain de singe; et cette dénomination est assez juste, car le fruit du baobab sert réellement de pain aux singes, qui en font la base de leur nourriture. Le baobab se distingue surtout des autres arbres, et particulièrement du noyer, par sa constitution ligneuse. Son bois n'est pas réellement du bois; c'est quelque chose de poreux, de flexible et d'herbacé comme du jonc.

Après avoir jeté un regard scrutateur sur son arbre privilégié, trouvant sans doute qu'il était tel qu'il l'avait laissé, le griotte se montra soudainement joyeux.

— C'est là, me dit-il, un des lieux où je me suis assis et où j'ai médité le plus souvent et le plus longtemps; c'est là une de mes cinquante grandes stations.

— Tu as donc cinquante arbres comme celui-ci pour contenir ta bibliothèque?

— Oui, cinquante, et chacun d'eux, en me servant de votre expression, ne contient pas moins de deux cents volumes.

— C'est joli ; les Européens les plus riches n'en possèdent pas autant.

— Cela tient à ce que vos riches n'aiment

pas les livres; puis vos écrivains font partie d'un peuple, et comme tous vos peuples disparaissent après avoir eu une nationalité de quelques siècles, les poëtes et leurs écrits disparaissent avec eux; tandis que nous autres, griottes, nous ne faisons partie d'aucun peuple. Un millier de nations se sont éteintes autour de nous. Ni leur naissance, ni leur chute ne nous ont dérangés. Nous avons traversé toutes les vicissitudes humaines sans y prendre la moindre part. Nous venons de l'origine du monde, et notre but est d'aller jusqu'à la fin des siècles. — Nos écrits, que nous nous transmettons religieusement de père en fils, se conserveront plus longtemps dans nos troncs d'arbres que les vôtres dans vos palais de marbre!...

— Je veux bien le croire, répondis-je; mais n'oublions pas ce qui nous amène ici. Voyons donc ton portrait du diable.

— Je vais te le montrer. Aide-moi à me faire une échelle avec ces branches pour que je puisse monter jusqu'à la porte de ma bibliothèque. Cette porte étrange était tout simplement un trou ovale de deux pieds de large qui s'ouvrait au-dessous de la naissance des grosses branches du baobab, à environ six mètres au-dessus du sol.

L'ayant aidé, le griotte monta avec agilité et disparut dans la cavité du tronc de l'arbre. Il y resta quelque temps à remuer ses bucoliques et à causer seul, puis il sortit avec un sac en cuir qu'il mit entre ses jambes lorsqu'il se fut assis auprès de moi.

— Voyons, dit-il en fouillant dans le sac mystérieux, si je parviendrai à te faire comprendre l'erreur que l'on a commise au sujet du portrait du diable...

— Je t'écoute.

— D'abord, reprit-il en me montrant un vieux morceau de cuir tout couvert de caractères bizarres, voici ce que Tand'jaor, un des premiers hommes qui ont su exprimer leurs pensées par des signes, a écrit sur le sujet qui nous occupe : « Humilions-nous. L'homme n'est rien, sa vie s'éteint aussi vite qu'un flambeau qui tombe dans la mer. — Hélas! le Dieu créateur est moins fort que le Dieu destructeur! »

— Environ cinquante ans plus tard, continua le griotte, Haïssour, le plus célèbre penseur des premiers âges du monde, écrivit ce qui est traduit sur ce morceau de corne : « Il y a deux êtres au-dessus de l'homme : l'un veut son bonheur et

s'efforce de prolonger son existence ; l'autre cherche à anéantir sa race. »

Après m'avoir lu ainsi une vingtaine de notes à peu près semblables aux deux que je viens de citer, et écrites les unes sur des morceaux de cuir, les autres sur des cornes ou sur des tablettes de *cail-cédra*, Manar me dit :

— Tu vois, dès les premiers siècles, on croyait à deux êtres suprêmes : l'un mauvais, l'autre bon.

— Cela est naturel, répondis-je.

— Tu en conviens, reprit le griotte. Eh bien, écoute-moi jusqu'à la fin et tu trouveras ce que je vais te dire tout aussi naturel.

— Je t'écoute.

Ici Manar me lut une trentaine de ses notes manuscrites qui différaient peu des premières, seulement ce que disaient les dernières faisait assez clairement comprendre qu'en vieillissant les peuples laissaient asservir leur raison naturelle par les préjugés les plus ridicules. — On croyait encore à deux êtres ou à deux principes supérieurs ; mais on pensait que ces deux génies pouvaient apparaître aux hommes.

Je voulus me récrier ; mais le griotte me prévint et, sans me donner le temps de faire une ob-

jection, il me dit que ce qu'il venait de me lire n'était que pour m'amener tout doucement à d'autres documents plus importants.

— Voyons donc ! m'écriai-je...

— Les notes que je viens de te montrer prouvent qu'en tout temps on a cru à deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais. Mais il me semble que ceci ne répond pas positivement à ta question.

— Évidemment non.

— Pourquoi ne me le faisais-tu pas remarquer?

— J'attendais la fin de tes explications.

— Tu me demandes le portrait du diable ; un portrait ne peut être représenté que par des traits ou des images.

— Sans doute.

— Eh bien! depuis l'origine du monde les hommes ont eu successivement trois manières *différentes* de représenter le mauvais esprit. Voici son premier portrait fait à l'époque des hiéroglyphes.

En prononçant ces derniers mots, Manar me mettait sous les yeux un galet couvert de figures bizarres, et m'indiquait du doigt deux flammes à base opposée et séparées par un trait.

— Ces deux flammes, ajouta le griotte, repré-

sentaient les deux dieux admis par tous les premiers hommes. J'ai été bien longtemps à trouver le sens de ce symbole, et le plus difficile à deviner c'était de savoir quelle était celle des deux flammes qui était le diable.

D'après les écrits de cette époque primitive, je dus croire que la flamme inférieure et renversée représentait le bon Dieu ; car toutes les notes qui me sont venues des premiers siècles sont invariablement terminées par ces mots : « Hélas ! le Dieu créateur est moins fort que le Dieu destructeur. » Partant donc de ce principe, je me mis en devoir d'expliquer les documents hiéroglyphiques que mes pères m'avaient légués ; mais je m'aperçus bientôt que je me trompais et que tout en s'affligeant de la faiblesse du Dieu créateur, les écrivains l'avaient, par amour, placé au-dessus du Dieu destructeur. La flamme supérieure représentait donc le Dieu du bien et la flamme inférieure le Dieu du mal. En adoptant ce système, je trouvai, en effet, un sens suivi et raisonnable aux notes, qui autrement me semblaient inexplicables.

Les deux dieux ou les deux principes furent représentés pendant trois siècles par ces deux flammes. Puis, les images hiéroglyphiques ou sym-

boliques firent place à des signes qui formaient des mots. Tous les anciens écrivains sont d'accord pour affirmer que c'est la tribu jéhovienne qui, la première, a connu l'art d'exprimer régulièrement ses idées par des caractères qui, assemblés de différentes manières, rendaient tous les sons de la voix humaine. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ce fut cette tribu jéhovienne qui donna l'idée bien définie de Dieu au peuple hébreu. Aussi, comme tu dois le savoir, en langue hébraïque, Jéhova signifie Dieu, et Jéhova vient de Jéhovien.

— C'est extrêmement curieux, m'écriai-je.

— Je suis heureux que cela t'intéresse. Écoute-moi bien attentivement, car je t'explique des choses tellement éloignées les unes des autres et tellement paraboliques qu'il faudrait parler une année entière pour bien les exposer et bien les enchaîner l'une à l'autre, et si tu ne me prêtais pas la plus vive attention il me serait impossible de te les faire comprendre pendant les quelques minutes que nous devons encore consacrer à notre conversation sur ce sujet.

— Est-ce que je te semble distrait ? Je t'écoute pourtant avec avidité et presque religieusement.

— Où en suis-je donc ?

— Tu viens de me dire que les deux dieux étaient représentés par deux flammes lorsque les Jéhoviens inventèrent la manière d'exprimer leurs idées par écrit à peu près comme nous le faisons nous-mêmes.

— C'est cela, reprit le griotte. Eh bien! les Jéhoviens pouvant donc se faire comprendre par des lettres formant des sons, substituèrent des expressions aux images hiéroglyphiques. Par exemple, pour désigner les deux dieux qu'ils admettaient comme les générations qui les avaient précédés, au lieu des deux flammes ils employèrent les deux mots que voici. Manar me montrait du doigt sur un vieux morceau de cuir des signes très-embrouillés, formant comme deux mots placés l'un au-dessus de l'autre et séparés par un trait.

— Je vois, lui dis-je, mais je n'y comprends rien. Cette écriture m'est inconnue.

— Cette note n'a pas été traduite, elle vient directement des Jéhoviens.

— C'est un document très-précieux. — J'abuserais de ta complaisance si je te demandais de longues explications. — Je te prie, seulement, de me traduire ces deux mots.

— Il n'y a pas deux mots, car celui placé au-dessus du trait est absolument le même que celui

qui est au-dessous! si tu avais bien regardé tu l'aurais remarqué.

— C'est possible; mais quelle est la signification de ce mot?

— Ce mot, comme la flamme hiéroglyphique, signifie : Dieu. — La traduction de cette expression jéhovienne serait en français: $\frac{Dieu}{Dieu}$. Comme la flamme inférieure représentait le diable, le mot Dieu placé au-dessous du trait signifie aussi : Dieu méchant ou diable. Si, par exemple, en ce temps-là, on eût voulu dire : J'aime Dieu, on aurait écrit : J'aime $\frac{Dieu}{Dieu}$ en plaçant le mot Dieu qui est au-dessus du trait au droit de la ligne. Si, au contraire, on eût voulu dire : Je hais le diable, on aurait écrit : Je hais le $\frac{Dieu}{Dieu}$ en plaçant le Dieu inférieur au droit de la ligne. Il en était de même lorsqu'on employait deux flammes pour représenter Dieu et le diable.

— C'est très-étrange!... Mais comme le même mot signifiait à la fois Dieu et le diable, comment dans la conversation, où le trait disparaissait, pouvait-on en faire la distinction ?

— C'était très-facile : lorsqu' on parlait de l'es-

prit créateur, on prononçait seulement le mot Dieu. Si, au contraire, on voulait désigner le diable, on faisait suivre le mot Dieu de la qualification de mauvais ou de méchant.

— C'est très-bien... Mais te serait-il possible de me donner en français la prononciation du mot Dieu et de l'expression qui y était ajoutée lorsqu'on parlait du diable.

— C'est assez difficile; mais enfin je vais essayer de te satisfaire. — Prête bien l'oreille et tâche de rendre en français les sons que je vais articuler.

Je mis la plume à la main et je m'apprêtai à écrire en notre langue les étranges syllabes que le griotte allait prononcer.

Après avoir réfléchi un instant, Manar me dit: — Le mot jéhovien, qui désigne le bon Dieu, se prononce à peu près comme *Niam*. Et en disant: *Niam-Bac-houl*, on rend assez fidèlement l'ancienne expression qui signifiait diable. La double expression que tu vois là sur cette note et qui représente Dieu ou le diable, selon la manière dont elle est placée sur la ligne, peut donc se prononcer comme si en français on écrivait $\frac{Niam}{Niam}$.

Ainsi, dans la conversation, *Niam* signifiait Dieu.

— *Niam-Bac-houl* voulait dire esprit destructeur ou diable. Dans les écrits, $\frac{Niam}{Niam}$ représentait les deux dieux ou Dieu et le diable. — Pour désigner le principe que nous appelons Dieu, le mot *Niam*, qui est au-dessus du trait, se trouvait sur la ligne. — Si, au contraire, on parlait de l'esprit destructeur, c'était le *Niam* inférieur qui se trouvait sur la ligne. — Et si, enfin, il était question de Dieu et du diable en même temps, on plaçait le trait qui sépare les deux *Niams* sur la ligne. Comprends-tu?...

— Certainement.

— Eh bien, voyons, nous conversons. Dis-moi : Dieu.

— *Niam.*

— Dis-moi : Diable.

— *Niam-Bac-houl.*

— Dis-moi : Dieu et le diable.

— $\frac{Niam}{Niam}$.

— Bien... Maintenant écris : J'aime Dieu.

— J'aime $\frac{Niam}{Niam}$.

— Écris : Je hais le diable.

— Je hais le $\frac{Niam}{Niam}$.

— Écris : Je crains Dieu et le diable.

— Je crains $\frac{Niam}{Niam}$.

— Parfaitement. Cela est compris.

— Je vais continuer mon explication. Prête-moi toujours la plus vive attention, car je résume les choses, et il est plus difficile de se faire comprendre en abrégeant que lorsque l'on développe tous les faits.

— Ne crains rien ; continue. Tu sera compris.

Le griotte consulta quelques notes, puis il me dit :

— La double expression $\frac{Niam}{Niam}$ représenta Dieu et le diable pendant environ cinq cents ans ; puis, comme les derniers documents que je t'ai lus ont pu te le faire comprendre, l'esprit des peuples se laissa gagner par les préjugés. On admettait encore deux principes ou deux dieux, mais on croyait que ces deux êtres supérieurs pouvaient apparaître aux hommes. De toutes parts on racontait quelque apparition plus ou moins étrange. Les uns avaient vu Dieu sous la forme d'un grand feu éblouissant, ou bien sous les traits d'un véné-

rable vieillard. Les autres avaient rencontré le diable déguisé en vieille femme ou en guerrier. Mais tout à coup les gens de la tribu des Sah-Tans firent savoir aux populations qui les environnaient que le diable apparaissait toutes les nuits dans leur camp établi au milieu des épaisses forêts du Sennar, à l'ouest et non loin de la mer Rouge. Tout en annonçant cette effroyable nouvelle, ils invitaient leurs voisins incrédules à venir s'assurer par eux-mêmes que cette apparition n'était que trop réelle. Les curieux arrivèrent de tous côtés et tous s'en allèrent convaincus que, sous la forme d'un homme cornu et à queue, le diable visitait toutes les nuits la tribu des Sah-Tans.

On ne peut, en effet, pas douter que des êtres extraordinaires se montrèrent aux hommes à cette époque.

— Alors, m'écriai-je, tu admets la possibilité de l'apparition du diable ?

— Mais non... Un discours interrompu ne signifie rien... Écoute et n'interromps pas.

— Continue.

— Je dis qu'il est certain que les Sah-Tans virent des êtres qu'ils prirent pour des diables. Ces apparitions ne sont contestées par aucun des anciens écrivains, et j'ai là plus de cinquante

notes qui affirment de la manière la plus positive qu'elles ont réellement eu lieu. Je ne t'en lirai qu'une : celle qui est traduite sur cette planchette de cail-cédra et qui a été écrite par Dongo, l'historien de la tribu des Sah-Tans. Voici ce qu'il dit : « Notre tribu était campée depuis quelques jours seulement dans la vallée de Génahel, lorsqu'en rentrant le soir un de nos hommes, qui était allé chercher du bois dans la forêt, entrevit dans les ténèbres une forme humaine qui s'enfuyait devant lui avec une vitesse étonnante. Croyant que c'était un de nos pasteurs, il l'appela; mais pour toute réponse, il entendit un hurlement strident qui le fit frémir. Le lendemain plusieurs de nos hommes firent des rencontres semblables, puis de jour en jour ces effroyables apparitions se multiplièrent et se rapprochèrent de nos tentes. Enfin, peu de temps après, notre camp fut toutes les nuits en quelque sorte pris d'assaut par ces êtres étranges qui sautaient, gambadaient, couraient, renversaient mille choses, enlevaient nos moutons et même nos filles, qui, pour la plupart, ne revinrent jamais. Parmi celles que ces génies malfaisants nous rendirent, plusieurs se trouvèrent enceintes; et ce qui nous épouvanta peut-être le plus fut de voir les enfants qu'elles mirent au

monde grandir si subitement, qu'au bout de quelques mois ils étaient plus hauts de taille, plus vigoureux et aussi bien formés que nos fils de vingt ans. Ces enfants, comme les êtres qui nous apparaissaient, avaient la voûte du crâne aplatie, de très-longues oreilles qui de loin ressemblaient à des cornes, et au bas de leur échine pendait une queue effilée, frétillante et longue d'environ une coudée. Nous voulûmes garder ces enfants parmi nous, mais plusieurs nous furent enlevés et les autres se sauvèrent malgré nous dans la forêt. Pour nous soustraire à ces tribulations nous nous sommes éloignés des forêts, mais les esprits des ténèbres nous visitent encore quelquefois. Hélas! qu'avons-nous donc fait au bon Dieu pour qu'il nous livre ainsi aux attaques des génies du mal?... »

— Tu vois, ajouta le griotte, que ces apparitions eurent réellement lieu; et les gens de la tribu des Sah-Tans prirent si bien ces êtres extraordinaires pour des diables, qu'ils les nommèrent toujours *Niams-Bac houls*, qui, comme je te l'ai dit, signifiait : Diable. Puis, tout en conservant l'expression $\frac{Niam}{Niam}$ pour désigner les deux dieux, ils représentèrent couché sur les lettres du

Niam inférieur un homme à queue et cornu comme ceux qui leur apparaissaient. Tiens, voici une de leurs notes qui n'a pas été traduite, et là, sur ce *Niam* inférieur, on distingue encore parfaitement ce portrait du diable.

— Tout cela est aussi logique que surprenant, m'écriai-je. Mais enfin, quels étaient donc ces êtres étranges qui apparaissaient aux Sah-Tans?

— C'est ce qu'au bout d'une vingtaine d'années quelques hommes de cette tribu osèrent chercher à s'expliquer. Aussi robustes qu'intelligents, ils se mirent résolûment à la poursuite de ces êtres malfaisants. Un jour, ils parvinrent à en tuer un et ils l'apportèrent au milieu du camp. — Ils allumèrent des flambeaux et appelèrent leurs parents pour l'examiner attentivement avec eux; — mais personne n'osait venir. Enfin, quelques vieillards, plutôt par fanfaronnade que par courage, approchèrent un peu.

— Qu'avez-vous fait, jeunes fous? crièrent-ils à ceux qui leur montraient le corps de leur victime. Votre meurtre va nous attirer toute la colère du méchant esprit, et il nous fera anéantir par ses légions infernales.

— Ces êtres, répondirent les jeunes guerriers, ne sont ni le bon ni le mauvais esprit; car les

génies supérieurs ne peuvent d'aucune manière perdre la vie, et celui-là est bien réellement mort. Nous sommes convaincus que ce ne sont que des animaux tenant du singe et de l'homme.

— Taisez-vous ; — vous blasphémez. Votre irréligion et votre témérité nous attireront les plus grands malheurs.

Les jeunes gens allaient répondre, lorsque les Niams-bac-houls arrivant en grand nombre et bondissant par-dessus les hommes qui entouraient le cadavre le saisirent et l'emportèrent avec une rapidité effroyable.

Cet événement donna raison aux vieillards et aux peureux de la tribu, et les hommes forts de corps et d'esprit qui étaient peu nombreux n'osèrent plus rien entreprendre pour combattre les préjugés de leurs parents. Toutes les fois que l'occasion s'en présenta ils se contentèrent de dire tout bas que les Niams-bac-houls n'étaient que des animaux moitié singes, moitié hommes.

Les choses en étaient à ce point lorsque la tribu des Sah-Tans tomba sous la domination d'un chef étranger. — Ce prince, qui se nommait Tabaski, et que l'Afrique place au premier rang de ses grands hommes, voulut, dès son arrivée chez ses nouveaux sujets, s'assurer de quelle nature étaient

les êtres qui leur apparaissaient. Il s'entoura des jeunes gens qui disaient en avoir déjà tué plusieurs, et alla avec eux un soir se mettre à l'affût le long de la forêt, où un grand nombre de Niams-bac-houls ne tardèrent pas à venir. Le prince et sa petite troupe, s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent une vingtaine, qu'ils emportèrent au camp et que Tabaski fit le lendemain pendre à des arbres pour voir s'ils pourriraient comme des êtres mortels. Au bout de quelques jours, voyant que leurs corps se décomposaient, il fut convaincu que, comme le disaient les jeunes gens de la tribu, ces Niams-bac-houls n'étaient que des animaux tenant du singe et de l'homme, et il publia l'ordre suivant, que mes aïeux m'ont textuellement transmis.

Ordre du grand prince Tabaski aux Sah-Tans, ses sujets.

« Il y a deux dieux, mais ces deux êtres su-
» périeurs ou plutôt ces deux principes universels
» sont indéfinissables et invisibles. — L'un crée
» et l'autre détruit; mais ils ne peuvent prendre
» aucune forme matérielle. Les êtres qui depuis
» quelque temps se montrent la nuit dans notre
» camp ne sont donc que de simples animaux

» qui n'ont rien de surnaturel. Leur forme, leur » allure et leurs actions sont certainement des » plus étranges, et je comprends que leur pre- » mière apparition ait pu jeter l'épouvante parmi » le peuple ; mais de ce moment je tiendrai pour » lâches et insensés les hommes qui prendront » encore ces animaux pour des diables et qui » fuiront devant eux. J'étais fier d'hériter du com- » mandement de la tribu des Sah-Tans, si renom- » mée par la valeur de ses guerriers et par l'es- » prit sérieux de ses vieillards. Aussi ai-je éprouvé » un grand chagrin en voyant que ce peuple de » héros était dominé par les plus ridicules pré- » jugés.

» Vous n'osez plus sortir la nuit. — Vous avez » peur de vos ombres. Je veux que ces erreurs » cessent, et que la tribu des Sah-Tans redevienne » ce qu'elle a été et ce qu'elle doit être.

» A compter d'aujourd'hui, nuit et jour nous » ferons une guerre d'extermination aux Niams- » bac-houls; et si, comme je l'espère, les tribus » voisines nous imitent, cette race d'animaux mal- » faisants sera bientôt complétement anéantie. »

Tabaski fit ponctuellement exécuter son ordre, et, soit en les prenant dans des piéges, soit en

allant les chasser jusqu'au fond de la forêt, les Sah-Tans exterminèrent promptement tous les niams-bac-houls qui étaient autour de leur camp. Les autres tribus les ayant poursuivis avec une égale ardeur, au bout d'un mois il ne restait plus sur toute la terre un seul être de cette race maudite ; mais il fut plus facile de les tuer que d'effacer l'impression qu'ils avaient produite sur l'esprit des peuples. Malgré les défenses les plus sévères des chefs de tribus, lorsqu'on en parlait tout bas, on les nommait toujours Niams-bac-houls, et encore aujourd'hui par toute la terre on se représente le diable sous les traits de ces hommes cornus et à queue qui, comme je te l'ai déjà dit, ne savaient certes pas qu'il y eût un esprit malin lorsqu'ils servirent de modèles pour en faire faire l'immortel portrait.

Du reste, toutes les expressions caractéristiques de cette époque reculée se retrouvent encore parmi nous, et il serait facile de les rassembler. $\frac{Niam}{Niam}$ représente encore Dieu et le diable dans le Sennaar.

Le Niam inférieur signifie toujours esprit malin ou homme cornu et à queue ; et si l'on y parle de vive voix du diable ou de l'animal qui a été pris

pour lui, on dit, comme il y a cinq mille ans, Niam-bac-houl. — Le mot bac-houl se trouve même dans la langue ioloffe, et le nom des Sah-Tans, un peu altéré, est une des expressions qui servent à désigner le démon. Enfin, ce qui est peut-être le plus étrange, c'est qu'il n'y a en Afrique que deux hommes que Mahomet ait admis au rang des demi-dieux, et ce Tabaski qui a fait anéantir la race des Niams-bac-houls en est un. A Saint-Louis, nègres, mulâtres et Européens se réjouissent tous les ans pendant huit jours en son honneur.

Pour moi, ajouta le griotte, tout cela prouve que l'homme est très-faible, et qu'il prend souvent les plus absurdes visions pour des réalités. — Il y a deux dieux : — le beau, le vrai, le bien, la jeunesse et la vie représentent celui que nous appelons le bon Dieu ; — le diable, au contraire, se trouve dans le mal, le laid, la sottise, la décrépitude des êtres et la mort. Que vos savants adoptent ces idées, qu'ils cherchent à connaître la nature du principe destructeur, et ils nous soustrairont peut-être bientôt à la mort.

— Tes croyances sont trop matérielles, répondis-je, je n'oserais pas les proposer à l'examen de nos savants.

— Matérielles ou non, mes croyances sont justes! s'écria Manar. Dieu domine dans la nature d'un jeune homme, et le diable est le plus fort dans le corps d'un vieillard. Que vos savants analysent le sang d'un être vieux ou malade et le sang d'un être jeune et en bonne santé; dans le premier, ils trouveront le principe destructeur, et, dans le second, le principe de la vie. Qu'ils partent de là, et ils arriveront aux plus précieuses découvertes.

Ne voulant pas discuter avec le griotte sur un tel sujet, je terminai notre entretien en lui promettant de publier ses idées en France.

Son récit ou plutôt sa longue explication m'a été rappelée par la nouvelle qui s'est répandue à Paris que des hommes à queue avaient été vus à l'ouest de la mer Rouge; et au moment même où je publie ce qu'il m'en a dit, Manar doit recevoir au Sénégal tous les articles, brochures et volumes que nos célèbres littérateurs et nos illustres savants ont publiés pour expliquer cet événement zoologique. La science de nos écrivains va enthousiasmer le griotte, et je pense qu'il s'empressera d'aller mettre les livres que je lui envoie à la place de ses ridicules manuscrits, qu'il fera brûler à petit feu au pied de son arbre bibliothèque.

Pourtant, comme tous nos écrivains, sans en excepter M. Alexandre Dumas, ont écrit *Niams-Niams*, tandis que toutes les règles de la lexicologie jéhovienne ou ioloffe veulent absolument que l'on écrive $\frac{Niam}{Niam}$ ou simplement *Niam*, si on ne désigne qu'un des deux dieux, voyant en cela une faute grave, Manar trouvera peut-être des erreurs dans tous les mots des ouvrages que je lui ai envoyés, et je crains qu'il ne brûle mon précieux ballot pour conserver ses vieilles chroniques.

III

DEUXIÈME RÉCIT DU GRIOTTE.

Légende historique de la fondation de la ville de Tombouctou, telle qu'elle m'a été racontée par le plus grand poëte de l'Afrique centrale.

Ayant passé la nuit au pied d'un palmier, le matin, lorsque le soleil éclaira l'horizon, je dis à Manar :

— Eh bien ! reconnais-tu ces lieux ?...

Avant de me répondre, il se frotta les yeux avec le sable doux et fin du désert ; et quand il

eut promené ses regards de toutes parts autour de nous, il s'écria avec exaltation :

— Dieu nous protégera, nous sommes sur la terre de Bélelle !...

— Qu'est-ce que la terre de Bélelle ?...

— Enfant pâle, me répondit le griotte, baise le sol que tu foules, peut-être se reposa-t-il ici...

Et, se livrant à une invocation mystérieuse, il se prosterna à terre, y resta quelques instants ; puis, se redressant et levant le regard au ciel, il s'écria :

— O Bélelle, le plus grand des rois! Bélelle, mon généreux libérateur! que ton âme jouisse de la divine béatitude dans les plus douces régions célestes; que ton cœur conserve éternellement la pureté de la vie dans le tombeau; que tous les sentiers que tu as suivis sur la terre se couvrent des plus belles fleurs! Car tu m'as donné cette sainte liberté avec laquelle je puis jouir de tous les bienfaits de la nature, sans qu'aucun homme ait le droit infâme de régler mes volontés! C'est grâce à toi que j'ai le droit de m'échauffer aux rayons du soleil, de me reposer sous les frais ombrages des oasis, d'admirer le brillant éclat des

étoiles, d'entendre le chant des oiseaux, le bruit des cascades, la voix magique des échos!... C'est grâce à toi que j'ai le droit de dire : Ma femme et mon fils sont à moi! O Bélelle! Bélelle! mon libérateur et mon Dieu!

Là, les expressions lui manquèrent. Je le considérais attentivement. Il exprima encore un instant son inspiration du geste et du regard ; puis, s'exaltant de plus en plus, son délire s'éleva au-dessus de ses facultés. Il lui fallait une seconde âme ; il se jeta sur sa guitare, et alors il fut sublime. Comme les simples cordes résonnèrent sous ses doigts!... Jamais je ne l'avais encore vu si animé. Quand ses transports cessèrent, il jeta sa guitare sur le gazon, et me prit les mains en me disant :

— Ces grandes émotions m'exaltent jusqu'au délire, mais quand un divin éclair brille dans mon âme, il faut que j'en fasse rejaillir toute la lumière ; quand je chante, il faut que ma voix s'élève jusqu'au ciel!...

— C'est bien, Manar, je t'admire! lui répondis-je ; mais tu vas me raconter l'histoire de ce Bélelle, pour lequel tu parais avoir une si haute vénération.

— Très-volontiers, s'écria le griotte, en me bai-

sant les mains. Allons, ajouta-t-il, en courant reprendre sa guitare, pour rappeler mes souvenirs, je vais commencer par te dire quelques couplets que les jeunes filles chantent en l'honneur de Bélelle.

Et, assis près de moi, accordant sa grande voix sonore avec les douces vibrations de sa guitare, Manar chanta ces paroles:

O grand prince Bélelle
Toi, modèle, des amants.
Protége mes amours!
Fais que celui que j'aime
Me soit toujours fidèle!

Pour égayer ton ombre,
J'irai chanter au bord du lac Dalmady,
Et je brûlerai cent flambeaux
Pour éclairer les nuits sombres
Autour de ton palais.

Puis je t'immolerai trente jeunes gazelles,
Je sèmerai des fleurs dans l'oasis
Où Djazella te prodiguait ses caresses,
Et j'apprendrai à mes fils
Tous tes glorieux exploits!

O grand prince Bélelle!
Toi, modèle des amants,
Protége mes amours!
Fais que celui que j'aime
Me soit toujours fidèle

Quand Manar eut achevé son chant, il me dit :

Tu vois cette immense vallée qui s'étend, verte et brillante, devant nous; eh bien! là-bas, au delà de ces palmiers, se trouve la grande ville de Tombouctou. Il y a dix fois l'âge d'un homme à barbe blanche, cette cité n'existait pas; à sa place était un modeste village où régnait l'illustre prince Bélelle, fils du très-puissant Mammouth.

Bélelle n'était encore qu'au printemps de la vie, mais déjà sa force surpassait celle des plus redoutables guerriers, et le jeune prince avait autant d'esprit et de bonté que de courage.

Pour lui donner une digne compagne, Dieu avait fait naître la belle Djazella dans le sein même de sa royale famille. Avant d'expirer, le roi Mammouth les avait fiancés, et ils devaient s'unir lorsque Djazella aurait atteint sa treizième année. En attendant cet âge, la princesse fut convoitée par tous les chefs des tribus voisines; mais elle resta fidèle à son fiancé. Les prétendants étrangers se retirèrent tous en menaçant de se venger du dédain de Djazella. L'un d'eux, Haramtal, roi de la grande nation de Banbouk, avait surtout manifesté une violente colère en quittant le camp de Bélelle; mais aucune de ses menaces ne s'était réalisée lorsqu'arriva l'époque fixée pour l'union des

augustes fiancés. Un mois avant le mariage, les esclaves abandonnèrent leurs travaux pour se réjouir. Le camp royal retentissait des cris d'allégresse ; on dansait sur toutes les places, et des lutteurs donnaient de curieux spectacles.

Pour varier leurs plaisirs, le matin d'un de ces jours de fête, Bélelle et Djazella allèrent à la chasse. Ils partirent, montés sur de beaux chevaux, escortés par de nombreux esclaves, qui dansaient et chantaient autour d'eux.

Jamais un mariage ne s'était préparé sous de meilleurs présages ; mais souvent les sentiers les plus fleuris aboutissent à des abîmes.

Au moment du départ du prince et de la princesse, un homme étranger était caché près du camp. En les apercevant, il se blottit dans les touffes d'herbes, et, lorsqu'ils furent passés, l'inconnu les suivit, courant d'un arbre à l'autre, et se courbant pour mieux se dérober à leurs regards.

A l'entrée de la forêt, les chasseurs se séparèrent. Il était convenu que Bélelle se dirigerait sur le haut de la colline, dans la partie la plus épaisse du bois, et qu'il irait, dans un lieu frais et commode, rejoindre Djazella, qui s'y rendait en passant dans la vallée, où les sentiers étaient plus frayés.

La princesse était accompagnée de trente esclaves qui battaient la forêt sur son passage. Chaque fois qu'elle se trouvait seule, l'inconnu, qui l'avait suivie en se cachant, semblait vouloir la surprendre; mais quelques esclaves la rejoignaient, et il se rejetait dans les broussailles. Djazella arriva au lieu du rendez-vous, sans même l'avoir aperçu. Bélelle attendait sa belle fiancée avec impatience. Il l'aida à descendre de cheval, la complimenta sur le produit de sa chasse, et la fit asseoir devant un repas de fruits servi d'avance sur le gazon.

Après leur frugale collation, ils ordonnèrent aux esclaves de se retirer et de ne revenir que lorsqu'ils les rappelleraient. Restés seuls sous les arbres, ils causèrent un instant; puis leur fatigue, la chaleur et le parfum des fleurs les invitèrent au sommeil.

L'inconnu qui avait suivi Djazella était alors, non loin d'eux, caché dans une broussaille. Ayant remarqué l'endroit où les esclaves s'étaient retirés, il fit des détours pour les éviter, et, avec bien des précautions, se traînant le ventre à terre, il arriva doucement derrière l'arbre sous lequel dormaient les augustes amants.

Le premier mouvement de l'inconnu fut de

tirer son poignard; et, avançant le bras au-dessus de la poitrine de Bélelle, il se disposait à le frapper; mais tout à coup, changeant d'idée, il mit le poignard entre ses dents, et prenant deux tresses d'aloès de sa ceinture, il les noua à boucles coulantes, enlaça adroitement les mains du prince, et attacha solidement les liens à des racines, de manière qu'à son réveil, Bélelle devait se trouver dans l'impossibilité de se lever.

Tout en surveillant attentivement le prince, il s'avança ensuite doucement vers Djazella. Elle dormait profondément. Après un instant de réflexion, l'inconnu la souleva dans ses bras, et soufflant son haleine chaude sur le visage de la princesse pour appesantir son sommeil [1], il l'enleva et la porta doucement sur le cheval de Bélelle, qui n'était qu'à quelques pas attaché à un arbre. Après l'avoir déposée sur le devant de la selle, il parvint, avec une grande agilité, à se mettre lui-même à cheval, et appuyant délicatement la princesse sur sa poitrine, il s'en alla doucement, par un sentier qui lui semblait bien connu.

1 N'est-ce pas là une véritable application du magnétisme?... Cette science, que nous plaçons encore dans le domaine de la magie, était-elle donc connue et pratiquée par les peuples primitifs de l'Ethiopie et de l'Inde ?

Peu de temps après, une rafale passa où dormait le prince. C'était un avertissement de Dieu. Réveillé par le bruit des vents qui courbaient la cime des arbres et brisaient les rameaux avec fracas, Bélelle fut stupéfait de se trouver attaché aux racines, et l'absence de Djazella acheva de jeter le plus grand trouble dans ses esprits. Il cria, les esclaves accoururent ; mais ils ne s'étaient aperçus de rien. On fit d'abord un grand nombre de conjectures sur ce qui pouvait être, arrivé puis, voyant que le cheval du prince manquait aussi, on se douta que Djazella avait été enlevée. Bélelle ordonna à ses cavaliers de courir dans toutes les directions; lui, retourna en toute hâte au camp, d'où il partit à la recherche de sa fiancée chérie.

L'inconnu ne s'était d'abord éloigné que lentement ; mais, une fois hors du bois, quoique gêné par la princesse, qui, réveillée, criait et se débattait pour lui échapper, il pressa vivement son cheval. Lorsqu'on partit à sa poursuite, il était déjà loin, et de plus en plus il accélérait la rapidité de sa course. Les broussailles, les ravins, les ruisseaux, rien ne l'arrêtait; il faisait tout franchir à son vigoureux coursier.

Ce ne fut qu'au coucher du soleil que le ravisseur s'arrêta. Il attacha la princesse au tronc

d'un arbre avec des liens d'écorce, alluma un grand feu, et se mit à préparer son repas. Il avait un toulon [1] de lait et la moitié d'une gazelle.

Quand il eut achevé, il porta tout aux pieds de Djazella. Elle était évanouie. L'inconnu souleva sa belle tête, prit du lait dans sa main, et lui entr'ouvrit les lèvres pour la faire boire. La princesse, reprenant ses sens, jeta alors un regard sur son fatal compagnon. Il était jeune et beau, les *stampes* de sa figure représentaient un tigre ; ce devait être un noble guerrier bambara. Elle entendit ce qu'il lui disait :

— Belle étoile du ciel, que la joie ranime ton cœur; c'est pour te faire ma reine, que je suis venu te chercher.

— Hélas ! grâce ! grâce ! s'écria Djazella, ou plutôt, je t'en supplie, dis-moi d'abord si Bélelle vit encore ?

— Je ne tue point le papillon en lui cueillant sa fleur, répondit le guerrier. Oui, Bélelle vit encore.

— Oh ! merci ! merci ! mais, si tu es généreux, pourquoi veux-tu me faire mourir de chagrin en me séparant de mon fiancé ?...

1 Le mot ioloff *toulon* sert à nommer une peau de mouton cousue dans laquelle les nègres en voyage portent de l'eau ou du lait.

— Esclave de mes devoirs, je ne puis écouter la voix d'aucun sentiment. Le grand roi Haramtal, mon maître, m'avait chargé de venir t'enlever, j'ai réussi, et je dois te déposer à ses pieds sous sa tente.

. . . . . .

Pendant que la princesse et son ravisseur s'entretenaient ainsi, deux cavaliers de Bélelle accouraient vers eux. Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à une faible distance ils s'arrêtèrent un instant, incertains du chemin qu'ils devaient suivre; mais apercevant le feu qu'avait allumé l'étranger, ils allèrent à sa rencontre. Le bruit des pas de leurs chevaux arriva bientôt aux oreilles de Djazella et de son compagnon. La princesse se débattit, appela à son secours; son ravisseur, vivement alarmé, voulait fuir, déjà il préparait à la hâte son cheval, mais les soldats de Bélelle arrivèrent, il ne lui resta plus qu'à se défendre.

Les soldats de Bélelle, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme, sautèrent à terre, et, la massue levée, tous deux de front, s'avancèrent sur le Bambara, qui les attendait, adossé contre l'arbre auquel était attachée la princesse.

Ce fut une lutte terrible dans ce lieu isolé, au milieu de la nuit! Les défenseurs de Djazella ne

tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient à combattre un redoutable adversaire. Pendant quelques minutes, ils essayèrent de l'abattre en unissant leurs coups; mais, désespérant de le vaincre ainsi, l'un entreprit de soutenir seul la lutte, tandis que l'autre chercha à détacher Djazella pour se sauver avec elle. Voyant cette manœuvre, le Bambara redoubla d'ardeur. La princesse allait lui être enlevée, lorsque, saisissant une seconde que son adversaire lui laissa de libre, il s'élança sur celui qui la déliait et lui asséna un si vigoureux coup de massue sur la tête, que la cervelle en jaillit au loin. La victoire n'était pas encore décidée, car le dernier soldat de Bélelle reprit la lutte avec vigueur. Voyant qu'ils ne pouvaient rien se faire avec leurs massues, les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre pour combattre corps à corps. Leurs bras s'entrelacèrent, leurs poitrines se heurtèrent. Tombés sur le sol, ils roulèrent bientôt dans un ravin. Le hasard fit le reste, car celui qui se trouvait dessous, encaissé dans l'étroit fossé, dut forcément périr. Pendant un moment, la princesse entendit des cris sourds et des gémissements; puis, un des combattants sortit du ravin, le corps couvert de poussière, de sueur et de sang : Djazella jeta un cri amer, car c'était le Bambara son ravis-

seur, qui, redoutant une nouvelle attaque, l'enleva sur son vigoureux coursier, et reprit aussitôt la fuite.

Après deux jours et deux nuits, ils arrivèrent à Ségo, où le Bambara déposa la princesse sous la tente royale du grand roi Haramtal.

Il y eut grande fête le jour de l'arrivée de Djazella. Le roi Haramtal mit tout en œuvre pour montrer ses richesses et sa puissance à la princesse. Le guerrier qui l'avait enlevée fut couronné de fleurs et porté en triomphe; les esclaves abandonnèrent leurs travaux pour se réjouir; d'élégants danseurs et des lutteurs donnèrent des spectacles sur toutes les places, et les plus habiles musiciens s'assemblèrent devant la tente de Djazella pour chanter ses louanges.

Infortunée princesse! accablée de chagrin et de fatigues, ces réjouissances ne pouvaient qu'augmenter ses douleurs. Haramtal se montrait d'ailleurs très-délicat à l'égard de Djazella, et s'efforçait de toutes manières de se rendre digne de son amour. Il lui disait souvent : « Admirable princesse, ange de mon âme, accepte sans chagrin le bonheur que je t'offre. Lorsque ton corps parfait de grâces sera remis de ses fatigues, je t'épouserai; tu deviendras grande reine; tu partageras ma

puissance, ma gloire et ma fortune. Que peux-tu regretter ?... Je t'en supplie, daigne accepter mon amour ! » Djazella écoutait les paroles du roi avec indifférence et se montrait insensible à tous les soins qu'on lui prodiguait. En songeant qu'elle devait épouser Haramtal aussitôt que sa santé serait rétablie, elle demandait au ciel de toujours rester malade ; mais, malgré ses désirs, le mal disparaissait, et, un jour, le monarque, tout rayonnant de bonheur, lui dit : « Demain, tu seras mon épouse. » Ces paroles la livrèrent au plus violent désespoir. Ne pouvant ni fuir ni se soustraire à l'autorité d'Haramtal, elle résolut de mourir plutôt que de devenir infidèle à son fiancé. « Oh ! Bélelle ! mon bien aimé Bélelle ! s'écria-t-elle en appuyant la pointe du poignard homicide sur son sein, je ne te reverrai donc jamais plus, toi, qui d'un seul regard remplissais mon cœur de joie !... Pourquoi Dieu a-t-il voulu que nous fussions séparés la veille du jour fixé pour notre union ? N'avions nous pas, comme des enfants religieusement soumis, accompli les dernières volontés de ton illustre père ?... Ne nous étions-nous pas toujours tenus dans le sentier étroit de la vertu tracé par les lois du prophète ?.. Enfin, Dieu ne peut être injuste ; que sa volonté s'accom-

plisse. Si je meurs, lorsque je devrais m'enivrer de volupté dans tes bras, je mourrai au moins digne de toi, et la jalousie ne viendra pas augmenter tes douleurs, car je n'aurai vécu et je ne serai morte que pour toi seul! Si, plus tard, tu retrouves mes dépouilles mortelles, tu ne les maudiras pas ; mes cendres seront aussi pures que je l'étais lorsque le guerrier d'Haramtal m'a prise à tes côtés. Je quitterais la vie avec moins de peine, si j'avais pu seulement te dire adieu. Mais, encore une fois, que la volonté du Tout-Puissant s'accomplisse! Nous nous reverrons dans le séjour des élus ; cette espérance me rend mon courage. Adieu, mon bien-aimé, adieu ! je vais t'attendre au ciel, et lorsque Dieu voudra que tu viennes m'y joindre, je courrai au-devant de toi, et je te dirai : me voilà pure, telle que lorsque je t'ai quitté! Oh! que cette idée me console et me fortifie! Adieu, adieu, je meurs pour rester digne de toi!... »

Ici, Djazella levait le poignard pour se frapper, mais son bras fut saisi et arrêté par la main d'un inconnu, qu'elle aperçut debout derrière elle.

— Que veux-tu? s'écria Djazella.

— Te sauver ! répondit l'inconnu.

— Comment?...

— Il faut fuir.

— C'est impossible, ma tente est entourée de gardes qui me surveillent activement.

— Tout le zèle des hommes qui te gardent sera inutile; ils sont à quelques pas de la tente, et, à l'entrée même s'ouvre un souterrain que j'ai creusé et qui va sortir au delà de la ligne de surveillance. Viens, j'entrerai la tête la première dans le souterrain, tu me tiendras par les pieds et, en rampant, je t'entraînerai jusqu'à l'autre issue, où nous serons libres.

— Mais ce que tu me dis est impraticable! Et puis, qui es-tu? Et pourquoi veux-tu me sauver?

— Je me nomme Samba; je suis libre par la grâce du grand roi Mammouth, père de ton fiancé Bélelle. Me trouvant à Ségo au moment où tu y arrivas, je compris ton malheur et je conçus le projet de te délivrer. Pendant la nuit, durant deux mois, j'ai travaillé à cette voie souterraine par laquelle nous pourrons nous sauver sans être aperçus. Habitué à surprendre les animaux dans leurs terriers au milieu des forêts, je suis habile à creuser les souterrains. Tu peux avoir confiance en moi; celui-ci est commode à suivre, je viens encore de le traverser, le passage est très-libre.

Hâtons-nous de fuir, nous sommes sûrs de réussir; je te conduirai jusqu'au camp de Bélelle.

— Si nous sommes arrêtés, on te tuera.

— Qu'importe! La liberté que le père de Bélelle m'a donnée ne vaut-elle pas ma vie? Viens! Viens!

Djazella hésita un moment, puis elle céda aux instances de Samba. Il entra le premier dans le souterrain, et, glissant sur son ventre en avançant avec les mains, il entraîna la princesse jusqu'à l'autre issue. Samba ramassa ses armes qu'il avait cachées dans une broussaille, et ils se précipitèrent dans la forêt voisine.

A peine étaient-ils sortis du souterrain, qu'une esclave, venant offrir ses soins à Djazella, révéla sa disparition. L'alarme se répand par tout le camp. On allume des flambeaux, et de tous côtés on part à la poursuite de la princesse. On était incertain sur la direction qu'elle avait prise; mais, quand le soleil éclaira l'horizon, on l'aperçut qui gravissait une montagne avec Samba. Alors on redoubla d'ardeur pour la joindre, et, autant que l'épaisseur de la forêt pût le permettre, on se servit de chevaux pour avancer plus rapidement. Tantôt les envoyés d'Haramtal voyaient la princesse sur la crête des coteaux, tantôt ils la perdaient de

vue dans la profondeur des vallées. En variant la direction de leur marche, Samba et la princesse purent tromper leurs ennemis et les devancer longtemps d'une assez grande distance.

Vers le soir, ils arrivèrent sur une grande chaîne de montagnes dont le sommet est sillonné longitudinalement par un ravin d'une profondeur immense qui épouvante et le rend infranchissable. Djazella et son compagnon coururent de tous côtés pour découvrir un passage, mais ils n'en trouvèrent point.

Les envoyés d'Haramtal allaient les atteindre, lorsque Samba rencontra enfin un tronc de palmier que les vents avaient brisé. Il le jette en passerelle sur les rives du gouffre, et le tenant avec le pied pour l'empêcher de rouler, il fait passer la princesse en la soutenant avec sa lance. A peine fut-elle de l'autre côté du ravin que les cavaliers d'Haramtal arrivèrent; Samba n'eut que le temps de pousser le palmier dans le gouffre pour leur ôter le moyen de poursuivre Djazella, et il se trouva entre les mains de ses ennemis, qui ne lui firent pas attendre longtemps l'effet de leur vengeance.

Si Djazella retourna la tête en gravissant la montagne, elle put voir comment son bienfaiteur expia

le crime de l'avoir sauvée. On lui donna d'abord trois soufflets ignominieux, puis deux hommes le renversèrent rudement sur les rochers, et le tinrent pendant qu'un autre lui scia lentement le cou avec le fer de sa lance. On lui coupa ainsi la moitié de la gorge, et, en prononçant les plus grandes malédictions sur son âme, on le jeta encore demi-vivant dans le précipice. Son corps tomba d'une pointe de rocher sur l'autre jusqu'au fond du gouffre, où il fut la pâture des reptiles qui y fourmillent.

Pendant que les envoyés d'Haramtal cherchaient un moyen de franchir le ravin, Djazella eut le temps de s'éloigner et d'arriver dans une forêt si épaisse qu'il devenait impossible de l'y découvrir. Mais, hélas! si elle était délivrée des poursuites d'Haramtal, elle restait exposée à de nombreux dangers dans ces bois que l'homme le plus téméraire n'oserait traverser. Des tanières de bêtes féroces s'entr'ouvraient à chaque instant sous ses pas; ses pieds nus frémissaient en foulant dans l'herbe les replis glacés des reptiles. Puis on dit que c'est dans les profondes solitudes de cette forêt que Satan tient ses orgies et ses fêtes.

Pendant de sombres nuits, on a vu des cadavres de damnés sortir de leurs tombeaux et s'enfuir

devant des monstres invisibles, qui, en hurlant, les menaient tout droit dans ces bois enchantés. Des voyageurs assurent y avoir été poursuivis par des ombres ayant un corps d'homme décharné avec de longues ailes traînantes. Ils disent que ces affreux fantômes les suivirent longtemps côte à côte, en leur récitant d'effroyables histoires. Infortunée Djazella, il me semble voir ces légions infernales galoper autour d'elle! Il me semble voir ces spectres de la mort se dresser sur son passage avec leurs faces osseuses et leurs voix sépulcrales.

Lorsque la fatigue l'accablait et qu'elle cédait un instant au sommeil, une multitude de ces djinns hideux venaient s'accroupir autour d'elle et la regarder avec une admiration hébétée. A son réveil, tous ces monstres se dressaient et se sauvaient en hurlant un rire infernal. Noble Djazella, comme il fallait que son âme fût pure pour braver toutes ces légions infernales!

Un soir qu'elle priait Dieu sous un dôme de verdure, elle entendit les accords d'une lyre qui semblaient venir de la région même des étoiles ; la terre sembla faire silence pour ouïr cette divine harmonie ; la belle Djazella s'en endormit de plaisir. Lorsqu'elle se réveilla, les dernières notes expiraient dans les lointains de l'univers. Djazella

en écoutait précieusement la magique douceur, quand tout à coup d'autres chants éclatèrent sous ses pieds. Ils parurent d'abord venir du centre de la terre; puis, s'élevant de plus en plus, les voix mystérieuses semblèrent cachées seulement sous les fleurs du gazon. Au même instant, un vif éclair brilla à la voûte des cieux ; cet éclair jeta mille étincelles, qui vinrent, harmonieuses et parfumées, joindre la terre aux pieds de la princesse. De ces lueurs célestes naquit une troupe de joyeuses sylphides, aux traits de femmes, aux seins nus, au regard de flamme, qui, riant d'amour, se couchèrent voluptueusement sur le gazon fleuri. En même temps, de la terre sortirent des jeunes hommes qui vinrent se poser dans les bras des belles filles du ciel.

Alors, les arbres environnants s'ouvrirent, et il en sortit des vieillards, portant tous une lyre, qui vinrent lentement s'asseoir sur le gazon, et chantèrent en chœur. Djazella considéra ces vieillards, et elle reconnut en eux les grands musiciens du désert. Les jeunes hommes, que les houris comblaient de caresses, étaient sûrement les génies de ces artistes illustres, auxquels le ciel prodiguait là les divines jouissances qu'il donne à ses élus.

Quand les oiseaux commencèrent à chanter l'aurore, les mystérieux vieillards regagnèrent leurs arbres, vers lesquels ils s'effacèrent comme des ombres. En même temps, les filles du ciel prirent leur essor, s'élevèrent avec leurs amants jusqu'à l'éclair qui les avait produites, et disparurent dans sa vive lumière ; puis l'astre merveilleux s'éteignit. Alors l'air se remplit d'un agréable parfum, le ciel soupira quelques notes, qui vinrent, vibrantes, mourir vers la terre, et le jour apparut.

Il est donc vrai que les poëtes, ces hommes qui passent en ce monde comme des lueurs célestes pour éclairer l'humanité, sont les fils privilégiés de Dieu, qui revivent et jouissent des délices suprêmes après le tombeau!. . . . . .

. . . . . .

Cette étrange vision impressionna profondément Djazella, et ce ne fut qu'après avoir imploré la protection de Dieu, qu'elle reprit son pénible voyage. Elle avait encore marché pendant deux jours, lorsque, le soir, en cherchant un abri pour passer la nuit, elle aperçut un grand feu, qu'elle résolut d'atteindre. Elle chantait en courant vers son but, car elle croyait avoir découvert un village ; mais sa joie fit subitement place au plus violent

effroi, lorsque, après s'être approchée d'arbre en arbre, elle vit un brasier immense autour duquel dormaient cinquante hommes étendus sur le sol, parmi des armes, des munitions de guerre et de voyage, et les débris d'un repas.

La terreur d'une timide gazelle qui se trouve subitement devant la gueule avide d'un lion est seule comparable à ce qu'éprouva Djazella en découvrant cette bande d'inconnus. Blottie dans une broussaille, elle retenait son haleine et n'osait d'abord faire le plus léger mouvement, de peur d'être aperçue; mais bientôt elle remarqua que des guerriers se levaient d'instant en instant et revenaient sans troubler le sommeil de leurs compagnons. La faim la rendit audacieuse; elle résolut d'aller prendre quelques débris des vivres épars sur le sol. Avançant, tremblante de crainte, sur la pointe de ses petits pieds, à tout instant il lui semblait voir ces hommes se dresser et s'écrier en l'entourant: « Bien! nous voilà une femme pour cinquante! »

Pauvre Djazella! elle s'arrêtait à chaque pas; puis, rassurée, elle approchait encore.

Enfin, elle se mêle à la bande. Puissance de Dieu! si ces hommes s'aperçoivent qu'une femme respire parmi eux, comme ils vont la meurtrir

dans leur brutale ardeur! ou plutôt, Djazella est si belle, que chacun la voudra pour l'ange de sa vie. Si les guerriers la découvrent, ils se battront, le sang coulera, et le plus vaillant l'emportera au fond de sa caverne, où il priera Dieu à ses pieds, comme devant une idole.

Mais non, s'ils reconnaissent Djazella, ils crieront merci au Ciel, car ces hommes sont des soldats de Bélelle qui cherchent Djazella.

Bélelle est lui-même couché là. Heureux prince! s'il ouvre les yeux, comme il va bondir de joie, comme il va embrasser son amante adorée!...

Djazella épie du regard, écoute attentivement; elle prend un *sac de lait* avec un morceau de gazelle, s'esquive agilement et va derrière les arbres satisfaire sa faim.

Après son repas, la princesse voulait fuir, mais elle pensa qu'un des chevaux des guerriers lui serait bien utile pour continuer sa course. Résolue d'en enlever un, elle ramassait d'abord quelques provisions, lorsque tout à coup un des hommes se lève, et, la prenant pour un des siens, il veut lui raconter un songe voluptueux qu'il vient de faire.

Djazella reste un instant sans pouvoir pro-

noncer un mot, tant son épouvante est profonde; puis, domptant sa frayeur : « Frère, répond-elle d'un ton calme, parle aux étoiles : moi, j'aime mieux dormir, » et elle s'étend sur l'herbe.

Quand le sommeil eut encore fermé les paupières de tous les guerriers, Djazella se leva et ramassa un *sac de lait*.

Il lui fallait une lance; elle choisit la plus riche : c'était celle de Bélelle.

Malheureux prince ! pourquoi ne te réveilles-tu pas quand ta maîtresse te dépouille de tes armes ?...

Pourquoi ne dors-tu pas la face au ciel? Au moins, à la clarté de la lune, Djazella te reconnaîtrait; elle soulèverait ta tête dans ses bras, te couvrirait de baisers. Réveillé par ses caresses, tu bondirais de bonheur. Mais Djazella lui enlève jusqu'à sa ceinture, et il dort toujours, il dort !

Ce n'est qu'au moment où son royal coursier hennit en emportant rapidement l'intrépide princesse qui le guide, que Bélelle se réveille. Ne la reconnaissant pas, il appelle ses soldats, leur fait jurer mort au brigand qui se sauve, quel qu'il soit, et tous s'élancent à la poursuite de Djazella;

mais celui qui la suit de plus près la reconnaîtra sans doute avant de la frapper; car c'est Bélelle lui-même. En l'approchant, son cœur devra lui dire : « C'est Djazella, » et il jettera sa lance pour embrasser son amante bien aimée.

Longtemps la course est incertaine : tantôt Bélelle est près d'atteindre Djazella; tantôt la princesse ranime son cheval et devance Bélelle.

Un fleuve se présente : l'onde est large et les courants sont forts. Djazella chancelle sur son coursier; elle est sur le point d'être prise; pourtant elle triomphe; mais Bélelle l'a vue d'assez près pour la reconnaître.

Heureux prince, comme il est ivre de joie! Ses soldats le rejoignent, il leur montre Djazella, et, dans leurs grands transports de bonheur, ils jettent leurs armes, chantent, appellent la princesse et redoublent d'ardeur à la poursuivre, cette fois, non pour lui donner la mort, mais pour lui baiser les pieds, pour laver ses blessures, pour lui dresser des lits de fleurs, et l'emporter en triomphe au palais de Bélelle. Djazella, ignorant le mystère, presse de plus en plus son coursier. Malgré tout, Bélelle va l'atteindre et ils seront à jamais heureux, lorsque tout à coup le prince et ses soldats sont assaillis par une troupe de brigands.

Djazella se réjouit en voyant le combat. Elle aura le temps de fuir.

Infortunée princesse! si elle connaissait la fatalité qui l'enlève à son amant, si elle savait que les cris qu'elle entend sont ceux de Bélelle que des vagabonds enchaînent, elle reviendrait l'aider en appelant le ciel à son secours. Mais rien ne lui révèle le funeste mystère. Elle ne se doute pas qu'elle s'éloigne du trésor qu'elle cherche. Elle franchit les vallées, les montagnes; son cheval pousse des gémissements de fatigue. L'imprudente Djazella ne cesse de le presser. Le généreux coursier veut obéir encore, mais les forces lui manquent, il s'abat. La princesse est au désespoir, car le vaillant cheval, qui semblait fier de la porter, lui était déjà bien cher. Aussi, comme elle lui prodigue tous ses soins! Elle le caresse avec ses petites mains, soulève sa tête dans ses bras pour lui faire boire sa provision de lait, va lui cueillir de l'herbe fine avec de tendres feuilles pour le faire manger.

Mais tout est vain. Le cheval expire. La nuit commence à devenir sombre, les bêtes féroces rugissent en approchant du cadavre, et la pauvre Djazella est forcée de l'abandonner.

Le lendemain, elle arriva dans un village de sa

tribu, d'où on la porta en triomphe jusqu'à son camp royal. Elle croyait enfin être au terme de ses malheurs.

Mais son désespoir devint bien plus grand que jamais quand on lui apprit que Bélelle avait été enlevé par des brigands. Elle se hâta d'envoyer des guerriers dans toutes les directions pour tâcher de découvrir le lieu où le prince était retenu prisonnier. Chaque jour des esclaves allaient aussi l'appeler dans la vallée des montagnes aux rochers d'or, mais tout était inutile.

Tu ne connais pas cette vallée prodigieuse. Figure-toi deux chaînes de montagnes parallèles qui vont du nord au sud. Leur hauteur est immense, et elles sont formées de granit pur, aussi sonore que les coupes d'airain qui appellent les fidèles dans les temples chrétiens [1].

Les habitants de ces montagnes ont exprès un nom d'une seule syllabe, afin qu'il puisse plus facilement être répété par les échos, et ils parviennent à se faire entendre jusqu'à dix et quinze lieues. Rien n'est plus charmant que d'écouter ces noms, ces chants bizarres qui ne cessent jamais de passer. On les entend venir de loin, un

1 Manar avait vu et entendu sonner les cloches de Saint-Louis.

écho les transporte à l'autre; ils approchent, arrivent de chaque côté, se croisent et se renvolent au loin, en bondissant de rocher en rocher. Oh! que cette admirable merveille me donne de douces émotions, quand je vais m'y recueillir!

Tout avait donc été inutile pour retrouver le prince, lorsqu'un marabout, passant près du lac d'Almady, le rencontra parmi les esclaves des pêcheurs.

Alors, sans avoir paru le reconnaître, il vint au camp, se fit accompagner par de nombreux guerriers, qui enlevèrent le prince et le ramenèrent enfin dans sa capitale, auprès de sa chère Djazella.

Après avoir passé un an à se reposer et à bien se rétablir dans l'esprit de son peuple, il porta la guerre dans les Etats d'Haramtal, qui avait été cause de tous ses malheurs en faisant enlever Djazella. Autant il avait eu de revers dans le passé, autant le ciel le protégea ensuite. Il étendit sa domination jusque dans le Bournou et dans le Timbo, et prit un si grand nombre d'esclaves à ses ennemis, qu'il fit tous ses sujets libres et leur donna à chacun un serviteur. *Ce fut lui qui, pour immortaliser sa gloire, fonda la puissante ville de Tombouctou*, qui est devenue si florissante et

est le point de ralliement de toutes les caravanes.

Trois fois par année on se réjouit en son honneur; et, depuis sa mort, les prétendants au trône de Tombouctou sont menés sur le bord du lac d'Almady. On leur montre l'humble cabane du plus grand des monarques, et comme Bélelle y a vécu de sa pêche, les nouveaux princes, pour obtenir la couronne, doivent, en plongeant trois fois, prendre au moins un poisson.

O Bélelle! ô le plus grand des rois! que ton divin génie pardonne au plus humble de tes sujets, qui a osé parler de tes malheurs et de ta gloire! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Manar acheva ainsi son récit, qui m'avait surtout intéressé parce qu'il contenait évidemment la légende historique de la fondation de Tombouctou, cette ville dont jusqu'alors l'existence m'avait même paru douteuse malgré ce qu'en avaient écrit plusieurs voyageurs célèbres.

Aussitôt que le griotte eut cessé de parler, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes bientôt dans l'immense forêt où reposaient les dépouilles mortelles de son père.

C'était une de ces forêts vierges, nées avec le

monde, qui ne seront sans doute détruites qu'avec le monde. Tous les arbres africains y croissent avec vigueur: des palmiers, des tamariniers et des caillecédras portent leurs têtes couronnées jusque dans les nues; entre les grands arbres s'entrelacent les mangliers, les gouyaviers, les cotonniers, la vigne de Baquel et les acacias.

« N'est-ce pas, me dit Manar, que rien n'est plus admirable que ces vastes solitudes? Le charme qu'on y éprouve ne vient pas seulement des nombreux oiseaux au brillant plumage qui y voltigent en chantant, ni de cette verdure éternelle qu'entretient la chaleur humide. Il y a dans tout cela quelque chose de vague, d'indéfinissable, qui produit des sensations bien plus profondes! C'est que, devant une de ces œuvres de Dieu, dont l'homme n'a rien dérangé, l'esprit humain ose méditer avec une ridicule prétention, comme s'il pouvait y dérober quelques secrets de la grande intelligence qui a créé l'univers. » Les observations du griotte s'accordaient parfaitement avec ce que j'éprouvais. A l'aspect de ces vastes et mystérieux dômes de verdure, mes idées s'étaient élevées jusque dans les inextricables réflexions où l'intelligence de l'homme s'égare, et mon cœur battait plus fort que d'habitude.

Arrivés à un endroit où la forêt devenait d'une épaisseur presque impénétrable, Manar me dit:

— Nous sommes enfin au terme de notre course; tu m'attendras ici, car tu ne peux pas entrer dans le lieu sacré où je dois m'entretenir avec l'ombre de mon père.

Je le laissai aller. Il resta toute la nuit à prier; parfois ses cris religieux parvenaient jusqu'à moi. Les émotions que j'éprouvai sont inénarrables.

Aussitôt que le griotte m'eut rejoint, nous retournâmes à Saint-Louis, où, peu de jours après, je m'embarquai pour revenir en France.

Manar vint me conduire jusqu'au rivage: il avait bien des regrets de me quitter, et moi, de mon navire, en le perdant de vue sur la côte, je me disais avec un indéfinissable sentiment de tristesse : C'est là un de ces hommes dont on se souvient toujours et qu'on ne revoit jamais!...

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitres.		Pages.
I.	Saint-Louis vu de la mer. — Le pilote Fara et ses compagnons. — Débarquement.	1
II.	Le baron et la baronne de C... — Mœurs et usages du pays. — Un bal sénégalais	9
III.	La femme de mon emploi. — Assaut livré à ma vertu. — Bacchantes du Sénégal.	19
IV.	Mariage d'un Européen avec une mulâtresse. — Cérémonies. — Chants des griottes.	32
V.	Description de Saint-Louis. — Un ménage nègre. — Les marabouts et leurs acolytes.	45
VI.	Mon premier logement. — Les singes, les esclaves et la cuisine de M. S... — Les nègres au tribunal. — Punition de l'adultère chez les Sénégalais.	55
VII.	Le gouverneur de la colonie. — Notre entretien. — Négresses au travail. — Leurs chants et leurs jeux. — Bouffonneries du nègre Boubou	66
VIII.	Guet-N'dark — Les pêcheurs de la côte. — Les bains de mer.	74
IX.	Fêtes mahométanes à Saint-Louis. — Histoire d'un Français devenu roi par un tour de savate. — Les signardes et l'avenir de leurs filles.	79
X.	La femme de S... — Une bataille de nègres. — Le roi Damel.	90

XI. Les jambes de bois. — L'île Gorée. — P... et sa négresse. 102
XII. Comment on passe la nuit et le jour en voyageant sur le fleuve du Sénégal. — Le camp moresque. — Le Marigot des Maringouins. — L'escale d'Armanco 119
XIII. Richard-Toll. — La culture du coton et de l'indigo. — Les gueules-tapées. — Les crocodiles et les caméléons. 129
XIV. Dagana. — Le prince Fara et sa fille. — Les éléphants . . 140
XV. Le roi Amédoux. — Sa cour en plein air. — Une illumination africaine. — Récit d'une chasse au lion. 148
XVI. Les crues du Sénégal. — Inondation. — Ma vie exposée dans une nacelle. — Lutte des nègres contre les animaux. — Un repas après le carnage 156
XVII. Voyage en bateau à vapeur de Dagana à Galam. — Tribu nomade. — Description de notre possession de Bacquel. Amour maternel d'une captive. 164
XVIII. Les cataractes de Felow et des Covines. — Le squelette de Mongoparck. — Comment on passe la nuit à la belle étoile dans les forêts vierges du Soudan. — Mort d'un de mes amis. — Son inhumation dans le désert. — Je joue malgré moi le rôle de Télémaque à la recherche de son père. — Retour à Saint-Louis 172

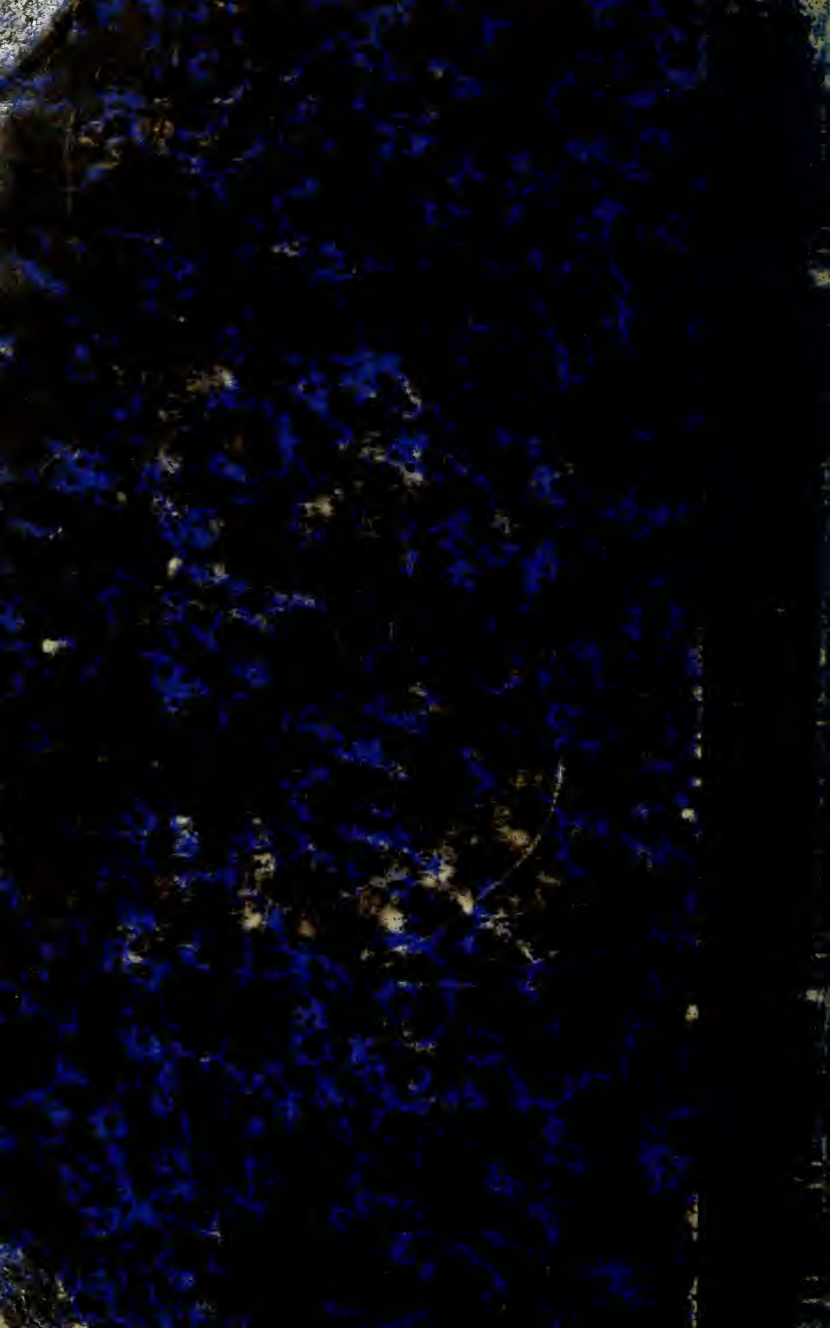
DEUXIÈME PARTIE.

I. Étrange origine des griottes ou artistes sénégalais. — Le Manar. — La vallée du Niger 189
II. Premier récit du griotte. — Le véritable portrait du diable, d'après les chroniques éthiopiennes remontant à plus de cinq mille ans. 211
III. Deuxième récit du griotte. — Légende historique de la fondation de la ville de Tombouctou, telle qu'elle m'a été racontée par le plus grand poëte de l'Afrique centrale. 248

DT
549.2
V47

LIBRARY
TY OF CALIFORNIA
Santa Barbara

BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.

s 9482

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 904 283 9